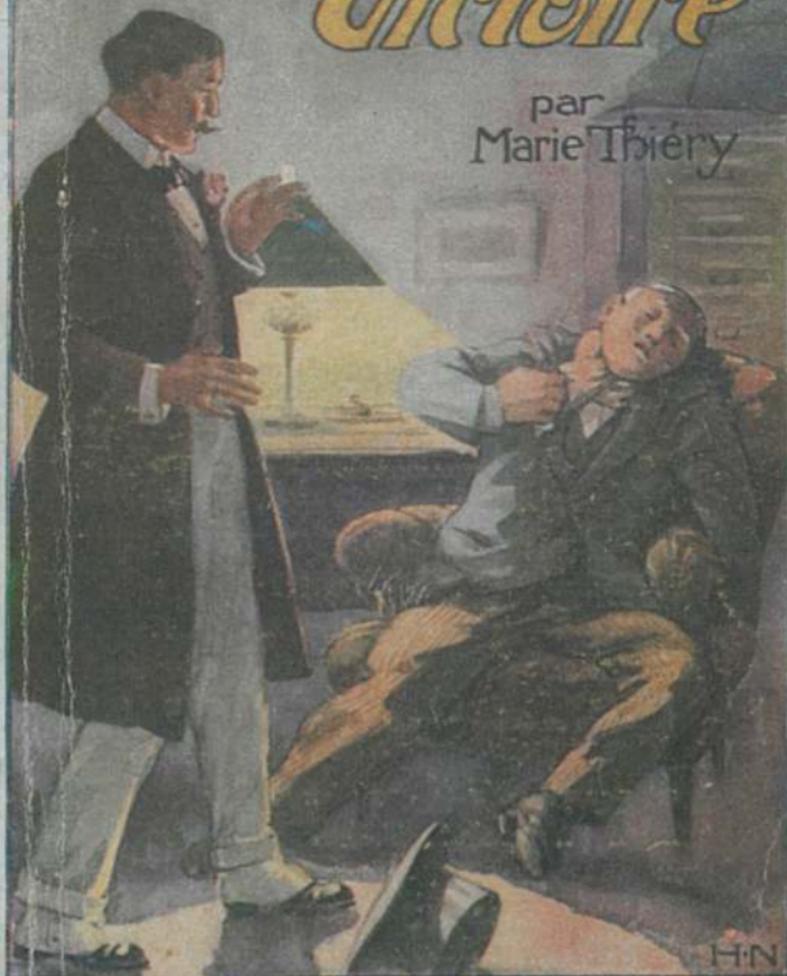


Madame Victoire

par
Marie Thiéry



PRIX:

1^f
1-25



Editions du
Petit Echo de la
Mode
P. ORSONI
Directeur
7, Rue Lemaignan
PARIS (XIV^e)

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main. Quand on voit, oublié sur la table, un volume de la Collection "Stella", on imagine nécessairement que la main qui l'a posé là est toute menue et toute fine.

La Collection "STELLA"

constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée, sans salir l'imagination.

La Collection "STELLA"

est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

La Collection "STELLA"

forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect, sous ses claires couvertures en couleurs, si fraîches à voir. Elle publie environ un volume chaque mois.

C92531

Madame Victoire

Déjà parus dans la même collection

L'Héroïque Amour, par JEAN DEMAIS.

Pour Lui ! par ALICE PUJO.

Rêver et Vivre, par JEAN DE LA BRÈTE.

Les Espérances, par MATHILDE ALANIC.

La Conquête d'un Cœur, par RENÉ STAR.

Chaque volume, partout	1 fr. 25
Chaque volume, franco	1 fr. 35
Deux volumes au choix, franco	2 fr. 65
Trois volumes au choix, franco	3 fr. 90
Quatre volumes au choix, franco.	5 francs.

Adresser commandes et mandats à M. ORSONI,
7, rue Lemaignan, Paris (XIV^e).

C92531

MARIE THIÉRY

Madame Victoire



Editions du "Petit Echo de la Mode"

P. ORSONI, Directeur

7, Rue Lemaignan, Paris (XIV^e)

Madame Victoire

PREMIÈRE PARTIE

— Entrez donc vous reposer un instant, m'ame Victoire... vous nous ferez plaisir.

Mme Victoire balbutia un remerciement et une excuse, elle était pressée : on l'attendait là-haut.

Son visage pâle et osseux, ombré d'ocre, ses yeux bruns, du même brun jaunâtre que ses cheveux ; ses lèvres minces et sans couleur, formaient un ensemble triste et immuable. Jamais une clarté plus vive dans le regard, jamais un sourire ; jamais, non plus, d'aggravation dans cette tristesse latente.

Mme Victoire ne parlait guère, ne paraissait écouter que vaguement ses interlocuteurs ; aucun sujet ne parvenait à l'arracher à sa morne indifférence. L'accueillante jovialité de Mme Arsène s'émoissait, impuissante, contre la froideur de sa locataire.

A peu près chaque jour, lorsque Victoire revenait de faire ses emplettes ménagères, la concierge l'invitait ainsi à rentrer dans sa loge « pour se reposer », et Mme Victoire refusait. Ayant réclamé le courrier de « monsieur », régulièrement elle demandait : « Il n'y a rien pour moi ? » Il n'y avait jamais rien pour elle. Alors Mme Victoire, après un hochement de tête qui pouvait passer pour un salut, s'enfonçait dans le couloir obscur au fond duquel commençait l'escalier.

Mme Arsène refermait boudeusement la porte de sa loge et, quotidiennement, informait M. Arsène, occupé à rapetasser quelque souquenille : « Il n'y a rien à tirer de cette femme-là ! »

— Pour sûr ! répliquait M. Arsène.

Il eût pu garder le silence, sa femme ne tenant point absolument à la riposte, pourvu qu'elle pût parler.

Et tout le jour, et depuis vingt ans qu'ils étaient unis le bonhomme, juché sur sa table de tailleur, recevait sur sa nuque inclinée, telle une constante averse, le bavardage sans imprévu de Mme Arsène. Lui, qui bégayait un peu et ne trouvait pas souvent la fin de ses phrases, avait admiré d'abord, jusqu'à en être ébloui, cette intarissable faconde. Puis, un peu de fatigue lui en vint, même un peu d'agacement. C'avait été une courte période transitoire ; l'accoutumance était arrivée.

M. Arsène, maintenant, ne répond plus que machinalement, au petit bonheur. Il acquiesce, s'exclame, soupire d'instinct, lorsqu'il le faut : c'est un excellent public ; Mme Arsène ne l'épargne pas.

Aujourd'hui, la face réjouie de la concierge s'éclaire davantage encore. Ses petits yeux bleus, entre les paupières bouffies, luisent de malice et de curiosité. Elle attend, avec impatience, la question prévue et s'amuse à remettre à Mme Victoire, enveloppe par enveloppe, le courrier de son maître. La servante lisait les adresses, d'un coup d'œil : « Monsieur Taraise... Monsieur Taraise... Monsieur Simon Taraise... »

— Il n'y a rien pour moi, madame Arsène ?

Déjà elle s'apprêtait à s'éloigner, trop certaine de la réponse. Mais, dans un éclat de rire triomphant, la concierge lui tendit une lettre.

— Eh bien ! si, pour une fois... On a pensé à vous !

Et elle guettait, sur la figure terreuse de Mme Victoire, une expression de joie, attendait un mot de satisfaction ou de surprise. Mais Mme Victoire dit seulement : « Merci », joignit sa lettre aux autres et s'éloigna, sans qu'un muscle de son visage ait tressailli.

Mme Arsène tapa sa porte et, véhémentement, déclara à son époux :

— Il n'y a rien à faire avec cette femme-là.

Mme Victoire monta sans hâte le premier étage. Sur le palier elle s'arrêta, le souffle court. Une fenêtre étroite, garnie de vitres dépolies, ouvrant sur une sorte de puits, donnait assez peu de jour pour permettre à la grosse concierge que son asthme tourmentait, de ne balayer que rarement les marches poisseuses. Le soir venu, de maigres papillons de gaz ne trahissaient pas davantage l'incurie de la bonne femme ; et, si quelque locataire s'avisait de réclamer contre les amoncellements de poussière ourlant les degrés et encadrant les paillassons, Mme Arsène, souriante, expliquait :

— Pensez donc des vieux planchers comme ça !... la saleté renaît toujours, n'est-ce pas, on a beau faire...

C'est un très vieil immeuble, en effet, dans une antique ruelle du quartier Saint-Sulpice ; de ces ruelles effrayantes, reliques peu vénérables des temps où l'hygiène était insoupçonnée — romantique coupe-gorge, au fond duquel M. Taraise, depuis plusieurs années, vivait obscurément. Il sortait peu, recevait parfois des visiteurs dont l'élégance en imposait à Mme Arsène, mais sur lesquels elle avait dû renoncer à obtenir de Mme Victoire le moindre renseignement.

— Je ne sais pas... des amis de monsieur... je ne les connais pas.

Singuliers amis, qui semblaient avoir honte de demander à la loge à quel étage habitait M. Taraise... Mme Arsène les voyait redescendre, quelquefois joyeux, plus souvent la mine soucieuse, et rarement les mêmes revenaient — singuliers amis...

Mme Victoire s'adossa à la muraille, tout près de la fenêtre, et reprenant sa lettre, en relut attentivement la suscription.

L'écriture était nette, un peu renversée, avec des barres droites, sans fioritures, ni épaisseurs.

L'enveloppe tremblait aux doigts de Mme Victoire ; elle s'attarda longtemps à la regarder, l'enfouit enfin dans son corsage et se remit à monter. Au troisième, elle s'arrêta et fit machinalement le

geste de chercher dans sa poche, puis elle haussa les épaules, irritée toujours de cette manie du maître qui lui défendait, lorsqu'il restait lui-même au logis, d'en emporter la clef. Elle sonna, et M. Simon Taraise, à pas feutrés, vint ouvrir.

On ne l'entendait jamais marcher, qu'il fût ou non chaussé, comme aujourd'hui, d'épais chaussons de lisière.

— Ah! vous voici, ma bonne Victoire, bien... c'est bien...

Il souriait, affable.

C'était un petit homme bedonnant, au front dégarni, avec des yeux bleus candides et doux en un visage entièrement rasé; il portait, coupés en brosse, des cheveux grisonnants clairsemés. Un foulard de soie blanche entourait son cou replet. La grande netteté de ses vêtements, de coupe inélégante, attestait les soins vigilants de Mme Victoire.

Ayant introduit la servante, il regagna en hâte son cabinet de travail et, comme il rentrait, Victoire l'entendit s'excuser. « Je vous demande pardon. »

Elle resta plantée au milieu de l'antichambre, regardant la porte close... elle se demandait, attristée : « Qui est-ce, encore? »

Il arrive fréquemment à Victoire de trouver ainsi, au retour de ses courses matinales, M. Taraise avec un visiteur et elle ne parvient pas à demeurer indifférente. Elle voudrait savoir... peut-être empêcher... Empêcher quoi, et comment? Elle se sent bien impuissante. Une seule fois elle a su — elle a pu — vouloir. Une seule fois — et avec quelle énergie — Mme Victoire a barré la route au destin! Elle l'a fait pour l'amour d'une morte; et sans doute, la morte elle-même l'a guidée, aidée dans sa difficile tâche.

« Après tout, murmura Victoire, il y en a qui le méritent... Quand c'est leur faute... »

Et elle alla dans sa cuisine.

M. Taraise se contentait, en vérité, d'un bien modeste logement. Une chambre exigüe, son bureau de même dimension, un cabinet où logeait Mme Victoire et une cuisine grande comme un placard. Des meubles surannés, cossus sans élégance,

remplissaient le logement. Les fenêtres — sauf celle de la cuisine donnant, comme celles de l'escalier, sur une sorte de puits — ouvraient du côté de la rue. Le mur d'en face, noirci, troué de croisées hautes et étroites, paraissait si rapproché qu'il semblait qu'en se penchant un peu les habitants de cette antique ruelle auraient pu, d'un côté à l'autre, se donner la main.

Dans la pièce où logeait Victoire, il y avait place, à côté du lit, pour une chaise et une toute petite table. Par bonheur, une demi-fenêtre y laissait pénétrer un peu d'air et de jour. C'est là que Victoire, son travail de ménagère achevé, passait de longues heures en patients ravaudages.

Cette triste existence de recluse, la servante la supporte à présent sans trop de peine, ployée au joug. Jadis, elle lui fut si pesante, qu'elle s'étonne de l'avoir acceptée. La parole donnée la soutenait.

De cet emprisonnement insalubre, M. Taraise ne semble même pas s'apercevoir.

Des portes qui s'ouvrent et se referment, des voix indistinctes... Le visiteur s'en va.

M. Taraise se montra au seuil de la cuisine; son visage plein de bonhomie exprimait toujours la même bienveillance.

— Je voudrais déjeuner bien vite, ma bonne Victoire, j'ai à sortir...

— Ça va être prêt.

Victoire ne protestait jamais contre un ordre, ne questionnait jamais. Comment M. Taraise eût-il soupçonné quelles défiances, quelles rancœurs fermentaient sous ce front impassible? S'il se fût mieux appliqué à considérer Mme Victoire, il aurait vu ses lèvres frémir; il aurait pu remarquer aussi la hâte avec laquelle, à l'entrée du maître, la servante avait enfoncé, dans le fourneau incandescent, une lettre froissée. Mais M. Taraise ne songeait même plus à regarder Victoire; il croyait depuis tant d'années à son dévouement!

Une heure plus tard, coiffé d'un haut de forme, vêtu d'une redingote sévèrement boutonnée, s'appuyant sur une canne à pomme d'or, opulente et démodée, ayant enfin l'aspect d'un brave commerçant où, mieux, d'un notaire de petite ville,

M. Taraise passa devant la loge de Mme Arsène. On dirait, confia la concierge à son mari, que M. Taraise s'en va faire une demande en mariage.

Et comme M. Arsène ne soufflait mot, elle reprit, agressive : « Et pourquoi pas?... Il est veuf depuis vingt ans... c'est long... Mais oui, depuis vingt ans. Tu ne le savais pas? voyons, je t'ai raconté... C'est la concierge d'ous qu'il était avant de venir ici, qui me l'a dit, le jour qu'elle était venue apporter à Victoire, un paquet oublié là-bas par les déménageurs... Même qu'il était encore en deuil, M. Taraise, quand il a emménagé chez elle; il y est resté du temps, dans son immeuble... même qu'elle a vu le portrait de sa défunte, une petite, jolie, toute jeune. Il parait qu'elle était orpheline, et sans un sou devant elle quand M. Taraise l'a épousée et qu'elle est tombée malade tout de suite. Moins d'un an après, elle mourait, la pauvre... La concierge a cru comprendre tout ça à des mots qu'elle avait entendus. Elle a voulu demander à Mme Victoire, pour être sûre; mais va-t-en voir s'ils viennent, Jean... Pas de danger que cette femme-là réponde aux questions qu'on lui pose !

— Pour sûr, approuva M. Arsène.

II

M. le comte Georges de Pasquavelle, en pyjama rayé d'un mauve exquis, étalé sur un divan, fumait désespérément. Désespérément, en vérité, car cette façon rageuse d'activer la combustion des fines cigarettes par d'incessantes aspirations; cette hâte à les jeter à demi consumées pour en allumer une autre aussitôt, dénotait, chez le jeune homme, un fâcheux état d'esprit. Il ne massacrait ainsi les « Murattis », qu'aux heures de crises.

Depuis quelque temps, les crises se succèdent à intervalles si rapprochés que la vie menacée de

devenir, au gré de Georges, intenable. Il ne veut plus lutter. Son courage s'épuise, si l'on peut appeler courage cette insouciance qui lui a fait accepter les plus précaires expédients, pourvu qu'ils l'aident à continuer son existence de jouisseur. Le vrai courage eût consisté à enrayer et à travailler puisque, du modeste capital hérité de parents économes, il ne reste à Georges que le regret de l'avoir dissipé.

Écœuré, Georges de Pasquavelle jeta sa dernière cigarette, et, lentement, se mit debout.

Tout en s'étirant, il regardait autour de lui; malgré ses préoccupations, il se complut à l'heureux agencement des choses. Une fois de plus il se félicita de posséder un goût sûr, et vraiment, le génie du confortable. Il était, évidemment, créé pour la richesse. Dès sa tendre enfance, on a reconnu chez lui, pour les approuver comme tendances heureuses, son amour pour l'élégance, son penchant pour la vie luxueuse et oisive; et sa bonne femme de mère n'avait jamais douté, dans son admiration maternelle, que ce beau garçon, séduisant, de fière mine, d'esprit alerte, ne fût réservé aux plus brillantes destinées. Aucune carrière ne pouvait le mener assez vite à la fortune. D'ailleurs, le travail, quel qu'il fût, le labeur attentif, révoltait Georges. Ce qu'il lui fallait, c'était entrer d'emblée dans cet Eden rêvé du fond de sa province : la vie à Paris, une auto, des loges aux théâtres, des chevaux et, à son bras, une jolie créature, rutilante de bijoux qu'elle-même aurait payés, du reste, comme l'auto, l'hôtel, les chevaux, comme elle paierait tout, étant elle-même assez payée par l'ineffable bonheur d'être la femme de Georges. Car ils n'ont eu que ce but, la mère imprudente, et le fils trop gâté : un mariage riche...

Mais, pour y parvenir, certains sacrifices sont nécessaires, comme on risque une mise au jeu. Ce n'est pas dans la petite ville où son père, après sa retraite de commandant, était venu réfugier son ennui que Georges pouvait décrocher l'héritière convoitée. Dès la mort de son père, libéré de toute autorité, le jeune homme vint à Paris.

A cette époque, le comte de Pasquavelle ne possédait aucun titre, et sur ces cartes de visite s'étalait un nom modeste : « Georges Brun. »

Mme Brun ayant, fort à propos, hérité d'une vieille maison de campagne flanquée de tourelles, entourée d'un jardin à la française et d'un parc minuscule, où moisissait, au bord d'un miroir, une statue de Diane, il parut tout simple d'embellir du nom de cette terre les cartes de Georges et il devint Georges Brun de Pasquavelle; puis ce fut G. B. de Pasquavelle, puis ce fut G. de Pasquavelle, et Brun disparut. Alors la bonne Mme Brun elle-même eut l'heureuse pensée d'offrir à son fils un titre de comte romain. Cela grossissait l'enjeu et devait assurer le gain de la partie.

Georges se prêtait volontiers à toutes ces combinaisons. Le ridicule d'un brusque anoblissement qui l'eût accablé dans sa province, ne l'atteignait point à Paris, où nul de ses nouveaux amis n'avait connu le commandant Brun, arrivé par le rang, ni l'excellente Mme Brun, née Commeau. Mais la brave dame en sa terre de Pasquavelle, fut bientôt seule à désirer la prompte réalisation de ses rêves matrimoniaux. Georges prenait goût à la libre vie de garçon et, aveuglé le premier par la poudre qu'il prétendait jeter aux yeux des autres, il oubliait la médiocrité de ses revenus et que, pour suffire à ses dépenses, sa mère vivait chichement à la campagne, ayant abandonné toute installation de ville.

On emprunta bientôt sur la demeure à tourelles et le parc où Diane verdissait d'ennui au bord du miroir envahi par les joncs.

Les années passaient, Mme Brun mourut à l'heure où l'inquiétude commençait à ébranler ses beaux espoirs. M. le comte de Pasquavelle apprit par son notaire qu'il ne lui restait absolument rien que la terre de Pasquavelle dont il ne pourrait sans doute conserver que le nom, les hypothèques la grevant plus qu'aux trois quarts de sa valeur.

— Vendez ! ordonna Georges.

Il lui resta quelques milliers de francs, et sa vie de clinquant reprit. Il pensa de nouveau au mariage, mais comme on pense au suicide, et tâcha

de se persuader qu'il serait toujours temps d'en arriver à cette extrémité... Sa chance au jeu l'aida. Un ami lui apprit comment, en amenant par d'habiles insinuations un amateur à acquérir telle œuvre d'art ou tel bibelot, on peut bénéficier de la reconnaissance — palpable — du vendeur. Sa garçonnière abrita quelques objets anciens qui n'y séjournèrent que peu, Georges cédant toujours aux instances de collectionneurs rencontrés par lui et invités à venir admirer des trouvailles, dont il avait soin d'affirmer qu'il ne se déferait à aucun prix. — Rien ne met en appétit un collectionneur comme de savoir que la pièce convoitée n'est pas en vente. — Ressources précaires, expédients incertains qui ne le sauvaient pas de terribles angoisses comme celle où il se débattait aujourd'hui, après une nuit de jeu où il avait perdu, sur parole, cinq cents louis. Où trouver ces dix mille francs? Comment se les procurer en l'espace de quelques heures?... Il existe d'honnêtes gens, secourables à de telles détresses. Encore faut-il que le décavé ait derrière lui une famille que l'on saura bien obliger à répondre d'une dette, même contractée à son insu et majorée du double ou du triple; mais Georges, dont la situation est connue, n'a plus aucun crédit dans le monde interlope de l'usure. Les antiquaires, prêteurs pour la plupart, ne lui consentent pas d'avances sur les ventes futures, et se plaignent de ne plus trouver chez M. le comte de Pasquavelle, une collaboration aussi efficace. Georges commence à être brûlé.

Il le reconnaît sans chercher à s'illusionner, et parce que toute noblesse d'âme, tout vrai courage ont été détruits en lui par la vie de plaisir qu'il a voulue, Georges en vient tout naturellement à envisager, comme unique moyen de sortir d'embarras, le suicide.

Ayant accordé un dernier regard au décor d'élégance qu'il a aimé, Georges alla s'asseoir devant son bureau. Il prit du papier, une enveloppe. Il voulait, comme il sied à l'instant suprême, envoyer un ultime adieu... A qui?... Il hésita. De quelle affection était-il assez sûr, pour crier vers

elle en cette minute tragique? Vers quel cœur irait sa dernière pensée avec l'absolue certitude de n'être pas importune?

Un rapide examen sentimental le convainquit de sa complète solitude. Alors, un goût amer lui vint aux lèvres... Il haussa les épaules. Il ne lui restait qu'à prévenir le commissaire de police, afin que Jacques, son valet de chambre, n'eût aucun ennui. Il écrivit l'adresse et, tandis que l'encre séchait, il commença sa lettre.

A ce moment, le timbre d'entrée vibra. Georges se souvint que, dans son désir d'être seul, il avait donné congé à Jacques, et il se dit qu'il n'irait pas ouvrir. A quoi bon! Il se sentait déjà hors du monde, séparé de tout et de tous.

Cependant, comme le visiteur s'obstinait et que la sonnerie prolongée du timbre marquait l'impatience et, semblait-il, l'inquiétude, Georges éprouva l'irraisonné sursaut d'espoir qui galvanise le condamné jusqu'à la dernière seconde tant qu'un fait nouveau peut se produire.

Il alla ouvrir.

— Monsieur, dit-il en voyant le visiteur, vous devez vous tromper...

— Je ne crois pas. Monsieur le comte de Pasquavelle?

— C'est bien moi... mais... je...

Georges ne se souvient pas d'avoir jamais rencontré ce petit homme replet et souriant; la redingote mal coupée, le jonc à pomme d'or évoquent cependant, pour lui, de confuses images de jadis. Le bonhomme doit être arrivé droit de sa province. Par un rapide enchaînement de pensées, Georges songe au notaire de ses parents... Ce n'est pas lui... peut-être un confrère? Son cœur bat plus fort... qui sait?

Le visiteur n'est pas un notaire.

Introduit par Georges, il a choisi un fauteuil près du bureau et, confortablement assis, ayant posé son chapeau sur sa canne, droite entre ses genoux comme l'usage le permettait naguère, il se nomma : « Simon Taraise. » Ce nom ne dit rien à Georges, il attend silencieux.

Le regard de M. Taraise, après avoir erré

autour de la pièce, se posa sur le bureau. Du doigt, il montra l'enveloppe préparée adressée au commissaire de police, et dit en souriant :

— Il ne faut pas l'envoyer.

Georges sursauta.

— Mais, monsieur...

— Non, il ne faut pas, poursuivit doucement M. Taraise. A votre âge on a toujours tort de désespérer de la vie.

Interdit, le comte de Pasquaville ne sait que répondre. A quoi bon nier ses projets de suicide? Cet étrange bonhomme paraît bien au courant des pensées de Georges et de ses embarras.

— Presque tous les jeunes gens, reprend Simon Taraise, oui, presque tous traversent tôt ou tard des moments difficiles. Mais on en sort, que diable... avec un peu d'énergie. On n'en meurt pas.

— Quelquefois, riposte Georges.

— Bah! Ceux qui font... ce que vous alliez faire, ce sont des faibles... Ils manquent de ressort. Vous avez du ressort, vous, monsieur le comte.

— Vous croyez?... Cependant je m'apprêtais, moi aussi...

Il avouait, subjugué par la tranquille audace de cet étranger. M. Taraise secoua la tête.

— Oh! que non. C'est mal parler que de dire ce que vous alliez faire — vous ne l'auriez pas fait. — Non, non... Au dernier moment, un réveil de votre énergie, votre amour de la vie, vous auraient sauvé. Car vous aimez beaucoup la vie, monsieur le comte, l'heureuse, la belle vie de liesse et d'oisiveté pour laquelle évidemment vous étiez fait.

« Il vous déplairait, certainement d'en changer...

« N'en changez pas. »

— Vous dites?

— N'en changez pas. Continuez à dépenser, jusqu'au jour où une bonne et belle affaire vous permettra d'assurer votre fortune... Alors vous rembourserez ceux qui vous auront obligé, et vous serez libéré de toute inquiétude pour l'avenir.

— Monsieur, dit Georges, il me paraît étrange de voir un inconnu s'immiscer ainsi dans ce qui

me regarde, et plus étrange encore d'entendre cet inconnu me conseiller, de ce ton assuré, l'impossible. Si bien renseigné que vous soyez, je constate que vous l'êtes incomplètement. Je ne demanderais pas mieux que de continuer cette vie de luxe, à laquelle vous me faites la grâce de me croire destiné. Mais, outre que je ne vois pas quelle avantageuse affaire pourrait me la procurer, je n'ai pas le loisir, quoi que vous en pensiez, d'attendre qu'elle se présente et ne vois pas la nécessité de vous expliquer précisément pourquoi.

M. Taraise ne parut point formalisé par le ton persifleur du jeune homme. Il répondit, sans cesser de sourire avec indulgence :

— Vous êtes un peu démonté par les cinq cents louis que vous avez joués sur parole...

— Ah ! ça, dit le comte, êtes-vous de la police ?

— Oh ! certainement non.

— Venez-vous de la part du gagnant m'offrir un délai ? ... Je ne l'accepterais pas.

— Naturellement, fit M. Taraise ironique. Il vaut mieux payer, ou — si l'on ne peut pas — se faire sauter... Mais, je ne viens de la part de personne. Peu vous importe comment j'ai appris les difficultés au milieu desquelles vous vous débattiez. Je les connais, cela suffit, et je ne pense pas que vous deviez le regretter, puisque je ne suis ici que pour vous aider à sortir de peine... si cela vous convient !

— Vous... monsieur... mais... c'est fantastique.

— C'est tout simple... Voyons, combien vous faut-il, en dehors de ces dix mille francs, pour marcher quelque temps sans secousses ? Vous me regardez... Vous passez vos mains sur votre front... Croyez-vous rêver ? Non, je vous assure, vous êtes bien éveillé et nous sommes en pleine réalité. Je veux vous obliger, parce que vous m'êtes sympathique et aussi — pourquoi le cacherais-je — parce que je compte y trouver mon avantage.

— Ah ! bien ! dit Georges, j'aime mieux cela.

Il reprenait pied. Ce M. Taraise n'était donc, sous ses dehors trompeurs de bon provincial, qu'un trafiquant de l'usure, comme tant d'autres. Celui-ci a

trouvé plus sûr de ne point masquer un trafic illicite par un commerce de brocante; ses dehors respectables de bourgeois cossu le mettent mieux à l'abri.

Mais les usuriers eux-mêmes exigent des garanties. Sur quoi le comte Georges pourrait-il emprunter? Il sentit crouler un espoir d'un instant, et il s'irrita.

— J'ai emprunté souvent et à tous les taux, dit-il rudement. Lorsque ma mère vivait, lorsque je possédais encore notre terre de Pasquavelle, on m'aidait volontiers à cinquante ou cent pour cent... Mais aujourd'hui, je pourrais emprunter à deux cents pour cent, sans hésiter; tous les risques seraient du côté du prêteur... il prêterait sans garanties.

— Croyez-vous?

— Hein? Que voulez-vous dire? Ma première idée était la bonne?... J'ai cru, en vous voyant, voir un notaire... L'êtes-vous? Venez-vous m'annoncer que je possède un oncle à héritage et qu'il teste en ma faveur?

— J'en serais heureux, monsieur le comte. Mais si cela est, je l'ignore comme vous. Non, je crois qu'il vous faudra vaincre, par vous-même, la mauvaise chance. Vous avez de la jeunesse, une belle allure; un nom sonore, un titre... tous les deux un peu neufs, sans doute...

— Monsieur...

— Ne protestez donc pas. Cela n'a point, d'ailleurs, une très grande importance; je crois même que c'est préférable ainsi. Je connais des jeunes gens de vieille noblesse qui sont venus où vous en êtes et par les mêmes chemins; et peut-être n'oserais-je pas leur proposer, pour en sortir, les mêmes routes...

— Monsieur!

— Là... là! ne vous indignez pas, Monsieur le comte, poursuivit M. Taraise. Je ne vous proposerais aucune combinaison dont votre honneur puisse s'effaroucher. Il vous sera toujours loisible, du reste, de vous y dérober. Nous en reparlerons. Pour l'instant, je vous offre quinze mille francs à un taux raisonnable. Est-ce suffisant... voulez-vous vingt mille?

— Qu'appellez-vous un taux raisonnable, monsieur Taraise ?

— Cinq pour cent, monsieur.

— Vous avez dit cinq... par année ?

— Mais oui, monsieur.

— Je ne comprends plus du tout.

— Cinq pour cent, intérêts d'un an, payés d'avance.

— Si vous voulez.

— Je vous verse immédiatement vingt mille francs sur un reçu de trente.

Georges éclata de rire.

— Je commence à comprendre ! Ah ! mon cher — sans jeu de mot — mon cher monsieur Taraise, pourquoi ne le disiez-vous pas plus tôt ? Vous m'eussiez évité de me creuser la tête pour démêler votre personnalité...

— Vous avez dit vous-même que si vous empruntiez à deux cents pour cent, le prêteur seul courrait des risques, vous prêtant sans garanties.

— Oui, monsieur Taraise, et vous-même avez protesté.

— J'ai protesté, monsieur Georges Brun, parce que je crois, en effet, que vous pourrez bientôt m'offrir des garanties. Mais vous le pourrez uniquement parce que moi-même, je mettrai ces garanties à votre portée. Et d'ailleurs, si l'affaire ne vous va pas...

Il se levait.

— Rasseyez-vous, monsieur Taraise, je n'ai à attendre de secours que de vous, ou de mon revolver... Il sera toujours temps pour moi de recourir à ce dernier ami. Aujourd'hui, c'est à vous que je donne la préférence... Je signerai ce que vous voudrez.

Une demi-heure plus tard, M. Taraise quittait la garçonnière du comte Georges.

Contrairement à ses habitudes, il s'accorda de flâner un peu ; il se sentait dispos et de cœur allègre. *

Il revint tard chez lui, et fut surpris de ne point trouver Mme Victoire. Elle ne s'absentait guère, sauf pour ses courses matinales de ménagère, et jamais sans permission. Cette infraction aux habi-

tudes de sa servante déplut à M. Taraise. Il exerçait une autorité méticuleuse, exempte de rudesse il est vrai, mais à laquelle nul de ceux qui se mêlaient à sa vie n'échappait. Mme Taraise l'avait subie sans essayer d'une révolte qui eût été vaine, durant leur courte union. Peut-être en était-elle morte... M. Taraise ne le pensait pas. Il se souvenait avec indulgence, comme on se rappelle un caprice d'enfant, de la seule occasion où sa jeune femme a tenté de le contrecarrer. La scène ne se renouvela point.

Quant à Mme Victoire, M. Taraise n'a rien à lui reprocher. Sa mine plutôt hostile, son silence bougon ne le troublent point; il apprécie même à l'égal d'une qualité cette humeur morose, qui vaut infiniment mieux que le goût des commérages dont sont affligées les personnes trop sociables, telle Mme Arsène, par exemple. Mme Victoire n'a ni parents, ni amies dont l'intrusion chez lui déplairait fort à Simon Taraise. Il ne lui connaît qu'une cousine, chez laquelle, autrefois, Victoire se rendait assez fréquemment, mais qui, elle, ne venait jamais. Mme Victoire n'en faisait plus mention depuis tant d'années que M. Taraise l'avait oubliée. Il ne songe point à cette cousine aujourd'hui pour s'expliquer l'absence de sa servante. Ce fut d'elle, cependant, dont à son retour Victoire parla.

— Que monsieur m'excuse. Ma cousine m'avait écrit... j'ai été chez elle... elle m'a un peu retenue, le diner sera en retard.

— Votre cousine? mais je la croyais morte et enterrée.

— Oh! non, monsieur, elle ne songe pas à mourir, grâce à Dieu.

— Mais vous n'alliez plus la voir...

— C'est justement pour ça...

Sur cette réponse, évidemment peu explicite, Victoire, jugeant le débat clos, entra dans sa cuisine et en referma sans façon la porte au nez de son maître.

M. Taraise demeura un instant immobile, au milieu du vestibule. Il éprouvait une irritation inquiète qu'un peu de réflexion suffit à calmer. Victoire ne pouvait-elle s'être brouillée avec sa

parente, puis réconciliée sans en avoir avisé son maître ?

Les affaires de famille de Mme Victoire n'intéressent en aucune façon M. Taraise.

Il sait qu'elle a été veuve très jeune, qu'elle a élevé la pauvre Mme Taraise, l'a soignée avec un dévouement, une tendresse quasi maternelle, et a refusé de la quitter lorsque celle-ci épousa M. Simon. Sans doute est-ce en souvenir de la morte que Victoire a consenti à demeurer au service du veuf. M. Taraise, se jugeant des droits au dévouement de Victoire, trouve tout simple d'en avoir hérité.

Ayant réfléchi, il rouvrit la porte de la cuisine et, sans élever la voix, tout doucement, il dit :

— A l'avenir, je vous prierai de ne pas sortir en mon absence, sans permission.

— Bien monsieur, répondit tranquillement Victoire.

On aurait dit, vraiment, qu'elle souriait. M. Taraise le remarqua, mais il crut s'être trompé ; il préféra croire qu'il se trompait parce que ce sourire pouvait passer pour une insolence qu'il faudrait réprimander, et cela créerait des complications.

En dehors des affaires, dont les plus obscures n'effrayent pas M. Taraise, il écarte, avec soin de son existence tout inutile embarras. C'est ainsi qu'il accepta jadis sans protestation le fait, cependant inouï, survenu peu de temps avant la mort de sa femme. Mystère troublant, certes, et que, sans doute, les recherches de la police, s'il les avait sollicitées, auraient éclairci. Mais, M. Taraise n'a pas voulu faire parler de lui : il a l'horreur du tapage. Tout compte fait, l'événement lui importait peu.

Parfois, cependant, il y songe encore. Il y songe surtout depuis quelque temps ; depuis qu'il a, comme dit le peuple, l'impression « de se faire vieux ». Il lui plairait assez d'avoir près de lui, sinon un fils de sa chair, du moins un fils de son esprit ; un garçon grandi, formé sous son influence, instruit par lui du maniement fructueux des affaires et dans lequel il se serait vu revivre.

Cet enfant d'adoption, M. Taraise l'avait trouvé,

accueilli — sinon choisi — dans le très jeune frère de sa femme.

Lorsqu'il a connu Suzanne Ludieu après la mort survenue, bien soudainement, du pauvre M. Ludieu, un obligé de Simon Taraise — plusieurs des « obligés » de M. Taraise sont morts ainsi, très brusquement — Suzanne, orpheline, sans ressources, s'affolait surtout à la pensée de l'avenir de son frère, un baby encore, dont elle devenait le seul soutien. Alors, M. Taraise, généreusement, s'offrit à assumer non seulement la responsabilité, mais toutes les charges de l'éducation de l'orphelin. Bien mieux, il s'engageait à tester en faveur de l'enfant, lui laissant tout ce dont la loi lui permettait de disposer, s'il se trouvait, au moment de sa mort, posséder des héritiers légitimes, et sa fortune entière, s'il mourait sans enfants. M. Taraise ne mettait à cela qu'une condition : Suzanne Ludieu deviendrait sa femme. L'engagement concernant son frère serait assuré par une clause spéciale du contrat.

Suzanne venait d'atteindre ses dix-sept ans, M. Taraise avait dépassé la quarantaine ; la jeune fille, cependant, n'hésita point. Par amour pour le petit être qui depuis la mort de leur mère l'appelait *maman*, elle accepta le marché. Et voici qu'elle-même — au gré de quel caprice — en a rendu l'exécution impossible.

Au moment de son mariage, M. Taraise a exigé que le petit Jean, alors âgé de six ans, soit mis immédiatement en pension. Suzanne, malgré son chagrin, n'osa protester. On lui permit de voir presque chaque jour son frère ; pour elle, en faveur du jeune âge de l'élève, le règlement taiblissait. Très souvent on l'autorisait à faire sortir l'enfant ; elle l'emmenait pour de courtes promenades, et tous deux échafaudaient de beaux projets pour les vacances du jour de l'an.

Mais bientôt, Jean fut seul à se réjouir de cette réunion prochaine ; Suzanne, lorsqu'il évoquait son retour au logis, ne lui répondait pas. Il n'y prit point garde.

Noël vint. M. Taraise, qui jamais n'avait le loisir de se rendre à la pension de Jean, se souvint

qu'à cette date, les écoliers ont quelques jours de congé. Il en parla à sa femme et ne fut pas peu surpris de l'entendre affirmer son intention de laisser l'enfant à son école.

— Plusieurs de ses camarades ne sortent pas; il sera aussi gaiement là qu'avec nous. Si cela ne vous fait rien, je le préfère ainsi.

M. Taraise se garda bien d'insister. La présence, à son foyer, d'un petit garçon turbulent lui paraissait redoutable. Mais se souvenant du chagrin de Suzanne lorsqu'on l'avait séparée de son frère, il constata l'humeur changeante des femmes.

Cela se passait peu de temps après la fâcheuse scène — l'unique — au cours de laquelle Simon s'était vu contraint d'intimer à Suzanne l'expressé défense de s'occuper des affaires de son mari. Leur bonne entente, depuis lors, n'existait qu'à la surface; Suzanne, passivement, subissait l'autorité conjugale à la façon d'une esclave à qui l'on a fait goûter des verges. « Cela passera », songeait M. Taraise. Et comme il aimait sa femme — autant qu'il pouvait aimer! — il se montra patient. Il s'inquiéta même de la voir pâlir; elle affirmait n'être point malade et refusait de voir un médecin.

Un jour, elle s'alita — et ce fut très rapide — Simon, désespéré de s'être laissé aveugler, appela en consultation les docteurs les plus célèbres. Mais que tenter contre un mal imprécis, contre un inexplicable épuisement de tout l'organisme? Suzanne, docile, se laissait soigner. Elle avait fait promettre à M. Taraise de ne point aviser Jean de la maladie de sa sœur. Il valait mieux le laisser sans nouvelles, il s'inquiéterait moins ainsi qu'en sachant la vérité.

M. Taraise promit volontiers: il se souciait bien du pauvre gamin prisonnier!

Ce ne fut qu'après la mort de Suzanne, survenue sans secousses, sans lutte, qu'il se souvint de l'enfant. Il écrivit au directeur de la pension, le priant de lui envoyer son pupille.

Il vit arriver le directeur lui-même dans un état d'agitation voisine de l'affolement. Quoi... M. Taraise réclamait son jeune beau-frère?... Ignorait-il donc que depuis deux mois, Jean n'était plus leur

pensionnaire, sa sœur étant venue elle-même le reprendre? Comme on n'avait eu affaire depuis l'entrée de cet élève qu'à Mme Taraise et que celle-ci, en l'emmenant, avait payé la pension échue, le directeur ne s'était point inquiété d'autre chose.

M. Taraise commença par menacer cet homme d'une intervention judiciaire, puis sa colère se tourna contre la morte. Malgré sa douleur, en vérité très cuisante, il ne pouvait pardonner à Suzanne cette duplicité qui montrait quels sentiments de défiance, même d'hostilité, l'avaient éloignée de son mari. Comme elle a su lui mentir, cette frêle petite créature qu'il croyait avoir si bien matée! Quelle force de dissimulation l'avait jusqu'à ses derniers instants soutenue!... Comment, par qui, apprendre la vérité désormais?

M. Taraise songea au prêtre qui avait assisté la mourante: il devait savoir, celui-là. Mais M. Taraise, si peu religieux qu'il fût, n'ignorait pas quel imbrisable sceau garde les lèvres du confesseur...

Victoire était-elle dans la confiance?... Murée dans sa douleur, elle ne semblait ni comprendre, ni même entendre les questions que lui posait son maître irrité. Elle pleurait inlassablement, le regard fixé sur le pâle visage aux yeux clos... Et M. Taraise, longuement, intensément, l'a regardé aussi, ce visage où la mort a ramené une paix sereine. Le front de marbre gardera à jamais le secret de sa pensée, les lèvres ne s'entrouvriront plus pour livrer le mot de l'énigme.

III

Des jacinthes et des tubéreuses disséminées en des vases fragiles, parmi le désordre voulu des bibelots, saturaient l'air alourdi déjà par les radiateurs. Antoinette Crescent n'en était point incommodée; adorant le parfum des fleurs, elle respirait à l'aise dans cette atmosphère de serre chaude.

Le petit salon, tendu de soie de Chine d'un rose

éteint, de rose fanée, a été aménagé pour la jeune fille dans l'hôtel tout neuf de son père. Antoinette y passe de longues heures d'oisiveté relative, une broderie ou un livre aux doigts.

Longtemps, par fétichisme, M. Crescent s'était entêté à garder le logis d'élégance modeste où il avait amené triomphalement sa jeune femme, après qu'une première amélioration apportée à son industrie lui eût procuré un commencement de richesse. La maison Crescent — papiers de tentures — datait de deux siècles. Plusieurs générations en avaient simplement vécu ; il appartenait à Maurice Crescent de lui donner un développement inespéré.

Une modification dans l'outillage réalisant une économie de main-d'œuvre, la découverte d'une combinaison chimique assurant un produit meilleur, des couleurs plus variées sans plus de frais, furent des chances heureuses qui devaient donner à M. Crescent une situation commerciale prépondérante. Antoinette venait de naître, et son père souriait à l'avenir doré qu'il préparait à l'enfant. Il n'osait, cependant, rêver une fortune si constamment croissante. L'ambition grandit en lui à chaque succès, mais pour sa fille seule il accumulait.

Lui-même répugnait à changer son modeste train, et il fallut que Toinon, devenue consciente, appuyât les désirs de la bonne Mme Crescent, pour obtenir de l'industriel qu'il fit construire, à Passy, cet hôtel somptueux qu'il n'aima jamais, et dont la mort de sa femme, survenue quelques mois après leur installation, acheva de le dégoûter. Il aurait revendu sa demeure à peine achevée sans l'opposition d'Antoinette qui s'y plaisait, en dépit du deuil dont l'hôtel restait assombri.

Par cette journée d'hiver glaciale et pluvieuse, le petit salon d'Antoinette paraissait plus charmant, précieux comme un joyau, avec le chatolement atténué des tentures, l'éclat des émaux, des grès flammés et des fines et élégantes aiguières de Venise où la pâle lumière du dehors s'irisait, semblant animer une flamme.

Antoinette, paresseusement, avait refusé de sor-

tir. Elle traversait ce qu'il lui plaisait de dénommer une de ses crises de sauvagerie. Lorsqu'elle en était atteinte, elle rêvait de s'enfermer dans un cloître, ou de s'enfuir au fond des bois ; le monde la harassait, l'avenir lui paraissait sans charmes. La seule pensée de rencontrer ses plus chères amies et d'échanger avec elles les propos coutumiers l'écrasait d'ennui.

Elle décommandait l'auto, condamnait la porte et redoutait de devenir neurasthénique.

Alors, elle se réfugiait dans son petit salon, se jetait sur un divan et, les yeux fixés sur un portrait de Mme Crescent, toute souriante en robe de bal, elle enviait sa mère d'être morte jeune.

Généralement, une amie obstinée, forçant la consigne, interrompait cette méditation, apportait dans le salon rose une bouffée d'air plus frais et la gaieté de son rire.

Antoinette, en l'écoutant, oubliait sa neurasthénie, l'attrait du cloître ou l'austère poésie des forêts, et se souvenait sans déplaisir que M. Crescent avait, le soir même, retenu une loge pour la pièce en vogue. Si nulle visiteuse ne venait l'en arracher, Toinon subissait sa tristesse découragée jusqu'à l'heure néfaste du *chien-et-loup*, chère à nos romantiques aïeules.

Alors, comme vraiment son ennui devenait oppressant à l'égal d'un chagrin, la jeune fille tournait les commutateurs. Une lumière de fête inondait la pièce et les papillons noirs fuyaient en déroute.

Malgré tant de conclusions pareilles, Antoinette ne manquait pas de se prendre en pitié et de redouter la neurasthénie, dès que sa joyeuse insouciance d'enfant gâtée l'abandonnait.

Cette fois, le vol des papillons noirs est plus nombreux que jamais ; Antoinette se sent très malheureuse. Elle a le cœur tellement serré qu'il lui semble impossible de rester ainsi jusqu'au soir seule en face d'elle-même. Et comme elle entend résonner le timbre d'entrée, en toute hâte, la jeune fille sonne et dit au valet accouru :

— J'avais défendu de recevoir, mais faites monter.

Tandis qu'elle attend l'arrivée de sa visiteuse, Antoinette se demande : « Qui sera-ce ? Jeanne... ou Marthe... ou Cécile ? »

Presque toutes ses amies sont mariées et quelques-unes depuis plusieurs années. La tendresse de M. Crescent, qui redoute de voir un étranger lui prendre sa fille, s'accorde avec le peu de hâte d'Antoinette à changer son heureuse vie, et les ans s'écoulaient... Antoinette a galement piqué la première épingle au bonnet de sainte Catherine. Ce bonnet-là ne pèse guère lorsqu'on est convaincue qu'il suffira d'un mot pour le changer en couronne de mariée.

Et Toinon, aujourd'hui comme au jour de ses dix-huit ans, n'a qu'à choisir. Sa dot n'attire pas seule les épouseurs ; Mlle Crescent a conscience d'être jolie ; elle l'est simplement, sans la moindre vanité ; cela lui paraît tout naturel, comme d'être fort riche. Elle sait bien qu'il existe des femmes laides, comme elle sait bien qu'il existe des pauvres gens ; elle les plaint infiniment et s'il était en son pouvoir de rendre beaux les laiderons, elle s'y emploierait. Mais chacun a sa destinée !

Dressée devant la glace étroite qui tient toute la hauteur de l'entre-fenêtre, Antoinette, d'une main légère, rectifie sa coiffure, remet dans la ligne voulue les plis longs et souples de sa robe. Elle se sourit. L'enveloppement exact de l'étoffe d'un blanc velouté met en valeur sa taille superbe. Elle a l'air, ainsi drapée, d'une vivante statue... C'est vraiment une œuvre d'art que cette robe d'intérieur qui paraîtrait si simplette aux profanes.

Antoinette, malgré sa mauvaise humeur, se contemple sans déplaisir. Derrière elle, la portière de soie, brodée de chimériques fleurs, fait un fond de tableau tel qu'un peintre le pourrait choisir.

Par-dessus sa propre image, les yeux de la jeune fille allèrent à cette portière qu'écartait la main d'un valet de chambre.

Antoinette, curieusement, guette l'apparition d'un joli visage familier... Celui qu'elle voit apparaître la surprend à tel point que, avant même de se retourner, elle a un cri de déception :

— Vous !... Monsieur Didier !

Mais déjà, elle s'efforçait d'atténuer le peu de grâce de son accueil.

— Je ne vous savais pas de retour... mon père ne m'avait rien dit... Asseyez-vous donc !

La portière était retombée sur le domestique. Jean Didier, mélancoliquement, hocha la tête.

— Je crains d'être importun, mademoiselle. J'aurais dû penser qu'en donnant l'ordre d'introduire le visiteur, vous ne prévoyiez pas qui sonnait à votre porte. Il y a erreur de personne, fit-il plus gaiement, je vais me retirer.

— En vérité, je ne m'imaginai pas du tout qu'on allait introduire... Certainement non, je ne veux pas que vous repartiez. Je suis contente de vous revoir, je vous assure.

— Comme c'est bon à vous de me le dire !

— Vous pouvez le croire... je n'ai pas coutume de mentir, même par politesse. Franchement, je suis dans un de mes mauvais jours... Je broyais trop de noir, j'avais besoin, pour me distraire, d'écouter des commérages.

— Si vous comptez sur moi pour cela, mieux vaut que je reparte.

— Non... de vous je n'espère ni cancan mondain, ni potins d'aucune sorte. Je sais que vous êtes un très grave ingénieur, uniquement occupé de votre travail, ne vous en laissant détourner par aucun plaisir... Un modèle !

— Ne soyez pas moqueuse, mademoiselle.

— Mais non... je ne raille pas, je répète ce que j'entends dire ; depuis que vous venez ici, mon père ne cesse de chanter vos louanges.

— L'estime dont veut bien m'honorer M. Crescent m'est infiniment précieuse.

— Le fait est qu'il ne l'accorde pas à tout venant. C'est pourquoi si longtemps il s'est obstiné à diriger seul toutes ses affaires. Et, entre nous, autant papa s'entendait à faire prospérer son industrie, autant je le trouve imprudent lorsqu'il étend plus loin son champ d'action. Ainsi cette nouvelle usine en Pologne pour l'exploitation de laquelle il a fourni de gros capitaux, ne croyez-vous pas que ce lui soit un tracas bien inutile ? Quel besoin a-t-il d'augmenter toujours nos revenus... A quoi servira tant d'argent ?

— L'argent est une puissance.

— Je n'ai pas envie de régner.

— Toutes les ambitions cependant vous sont permises, mademoiselle.

— Le joli madrigal, monsieur !

Elle souriait, contente ; sa mauvaise humeur s'effaçait dans l'atmosphère d'admiration qu'avait créée la présence du jeune homme.

Il plait à Antoinette d'être admirée, cela lui plait surtout lorsque l'admirateur lui est sympathique. Et elle s'avise tout à coup que le secrétaire de son père a l'air intelligent, qu'il est distingué et s'habille avec autant de sobre élégance que le lui permet sa situation évidemment modeste. Il a de beaux yeux sombres, toujours un peu tristes, une courte moustache...

Antoinette est blonde avec des yeux gris, d'un gris tantôt bleuté, tantôt nuancé de vert. Tous deux feraient vraiment, comme disent les bonnes gens, un beau couple.

Mais quels abîmes séparent le pauvre garçon, sans fortune, sans famille, de la fille unique de M. Crescent qui pourrait, s'il le voulait, s'offrir pour gendre un grand seigneur. Avant de s'avouer quels sentiments ont éveillé en lui Antoinette, Jean Didier a mesuré la distance qui les sépare. Il mourrait plutôt que de laisser voir à la jeune fille la tendresse adorante qui lui gonfle le cœur lorsqu'il l'approche. Il ne soupçonne pas que cette tendresse, Antoinette la devine depuis leurs premières rencontres. Il y a trois mois de cela, trois mois durant lesquels quotidiennement Jean Didier a pu approcher Mlle Crescent.

Il arrive dans la matinée à l'hôtel, travaille avec M. Crescent jusqu'à l'heure du déjeuner qu'il est invité à partager. Il retrouve alors Antoinette : et quels efforts ne doit-il pas faire pour appliquer, dans l'attente de cette heure bienheureuse du revoir, son esprit aux chiffres, aux plans, aux projets que discute avec lui M. Crescent. Combien de fois, tandis qu'il écrit sous la dictée de l'industriel des lettres d'affaires, il a dû le prier de répéter une phrase que son esprit distrait a laissé passer.

Jean n'a accepté cette place de secrétaire que

provisoirement, pour subsister jusqu'au jour où s'offrira la situation que lui permet d'espérer sa qualité d'ingénieur, sorti très brillamment de l'École centrale.

Mais il n'a pas tardé à reconnaître que ces fonctions de secrétaire devenaient, auprès de M. Crescent, singulièrement étendues et variées.

Comme le dit Antoinette, son père, depuis qu'il a abandonné la direction de son industrie et vendu sa maison, ne peut se contenter de vivre tout bonnement des capitaux acquis. Il prétend les grossir encore, soit par d'heureuses transactions, soit surtout en les mettant dans de nouvelles entreprises auxquelles il apporte, en même temps que l'appui financier, le concours de son expérience commerciale.

Cette fois, l'affaire est plus considérable et si lointaine, que force est bien à M. Crescent de se fier aux rapports des ingénieurs attachés à la Compagnie Franco-Russe, dont il a accepté d'être le président honoraire. Cette confiance, si bien placée qu'il la juge, M. Crescent la voudrait plus éclairée ; il aimerait à aller sur les lieux mêmes, étudier la question, bien qu'il s'avoue n'y comprendre pas grand'chose. Ces recherches de minerais et de pétrole, ces fouilles, des ingénieurs seuls ont qualité pour juger de leur valeur. C'est pourquoi, il s'était décidé à expédier Jean Didier en Pologne, avec ordre de vérifier les travaux commencés et d'en étudier les résultats.

« Et tâchez de faire vite ! » a recommandé M. Crescent. Jean n'avait nul besoin de cette recommandation pour lui donner la hâte du retour. Son cœur tout entier était resté à Passy dans certain salon rose, où une jeune fille blonde se mouvait avec des gestes de grâce, ou s'alanguissait en d'harmonieuses attitudes.

Jean n'avait fait que l'entrevoir cependant, ce salon qu'aimait Antoinette. Chaque jour, après le déjeuner, le père et la fille se tenaient dans la bibliothèque, où M. Crescent avait toute permission de fumer, suivant sa propre expression, comme un train de marchandises. Ça été, aujourd'hui pour Jean, une double fête d'apprendre que

Mlle Crescent le recevrait, et de se voir conduit dans la pièce où la jeune fille n'accueillait que des intimes.

Et voici qu'elle prend, avec lui, un ton de camaraderie amicale. Elle parait, à Jean, moins lointaine.

Un peu de mélancolie dans les yeux d'Antoinette, une note plus chaude dans sa voix, émeuvent l'ingénieur au point de lui faire, un instant, oublier qu'il n'est qu'un salarié. Avec quelle respectueuse ferveur il remplirait le rôle de grand ami, de confident, si cette orgueilleuse Toinon l'en jugeait digne!

— Non, reprend-elle plus grave, en vérité, je ne comprends pas cette soif de richesse qui dévore nos contemporains... Et je vais plus loin : à certaines heures j'ai une telle lassitude de mon existence inutile et oisive que j'envie les pauvres filles obligées de travailler pour gagner leur pain.

— Sans doute, mademoiselle, il y a une très noble joie à payer, par son travail, son droit à la vie; mais le travail, parfois, exige un harassant effort, sans proportions avec les résultats acquis. Combien de ces pauvres filles que vous dites envier ne parviennent que tout juste, par un labeur au-dessus de leurs forces, à ne pas mourir de faim. Envier les misérables, vous, mademoiselle, que la nature a comblée! Ah! ne soyez pas ingrate. Si vous pouviez savoir quelle désolation, quels déboires accablent certaines âmes; en quelle solitude, en quel abandon grandissent certains êtres, sans personne pour les soutenir, sans personne pour les aimer...

Il s'arrêta, confus de son émotion. Il ne pensait pas, en parlant ainsi, aux ouvrières dont cette enfant trop gâtée enviait la rude existence; il ne songeait pas à l'isolement de la plupart d'entre elles. Il revoyait son enfance, à lui, brusquement sevrée de caresses, son adolescence que nulle tendresse n'avait ensoleillée. Il a travaillé sans gaieté, privé de cette émulation merveilleuse : donner à une créature aimée de la fierté, se grandir, réussir pour satisfaire l'ambition des siens. « Les miens... » « chez nous », vocables familiers aux plus deshérités, et qu'il ignore.

— Je voudrais, dit Antoinette, connaître votre histoire.

— Mon histoire... à moi ?

Il la regarde étonné, non point choqué, parce qu'il sent bien que la jeune fille ne croit pas être indiscreète. Elle a compris que la pitié de Jean retombait sur lui-même et que ses yeux attristés regardaient le passé. Elle voudrait le consoler; et sa propre mélancolie lui apparaît soudain, au choc de cette peine devinée, telle qu'il vient de la juger : une ingratitude envers la Providence.

— Mon histoire tient en quelques mots. Je suis orphelin et ne me souviens pas d'avoir connu ma mère. Il me semble bien que, dans ma première enfance, un visage de jeune femme s'est penché vers moi. Cela est si lointain, si imprécis... et d'autant plus vague que, tout petit garçon, j'ai fait, m'a-t-on conté, une très grave maladie durant laquelle s'est éteinte, en moi, la mémoire des années précédentes.

— Et depuis ?

— J'ai travaillé, sachant que je ne pouvais compter que sur moi seul.

— Vous n'avez aucun parent ?

— Aucun. C'est un prêtre qui m'a tenu lieu de tuteur et payait pour moi dans les écoles.

— Je vous demande pardon... Je ne vous ai pas interrogé par vaine curiosité : mais il m'a semblé que vous pensiez à des choses tristes et que, peut-être, cela vous ferait du bien de les confier à une amie.

— Une amie !

— Mais oui, nous pouvons être bons amis, si vous voulez... Mon père a une grande confiance en vous; tout naturellement j'en aurai, moi... à l'occasion. Et vous, monsieur Didier, vous aussi devrez avoir confiance en moi. Voulez-vous que nous fassions, nous deux, un pacte de bonne amitié ?

Elle lui tendait la main. Il la serra d'une franche étreinte.

— Je vous serai à jamais reconnaissant, mademoiselle. Pour la première fois, j'ai senti s'alléger ma peine d'être seul dont, jusqu'ici, je n'avais à personne avoué l'amertume. Un ami... Oui, vous

pouvez voir en moi un ami... le plus récent peut-être, et, cependant, j'ose le dire, le plus profondément, le plus ardemment dévoué. Si un jour je puis vous servir en quoi que ce soit...

— Merci. Je crois bien qu'en effet je pourrais compter sur vous... Ah! voici l'auto, mon père revient... Si vous avez à parler chiffres, allez le rejoindre à son bureau... Au revoir!

— Au revoir, mademoiselle, à demain.

Et Jean Didier s'éloigna, écoutant chanter en lui ce mot: « demain », qui affirmait les joies prochaines. Demain, il reverra Antoinette, demain et l'autre demain, et chaque jour. Il n'ambitionne pas d'autre bonheur, ne prévoit pas que celui-là peut avoir un terme. Ah! comme les graves nouvelles qu'il était venu apporter en hâte à M. Crescent lui paraissent, en ce moment, dénuées d'intérêt!

IV

— Voici votre courrier, monsieur, dit Victoire.

Ainsi que chaque matin elle tendit à M. Taraise, venu lui-même ouvrir, le paquet de lettres et de journaux pris par elle en passant chez la concierge.

— Je vous remercie, ma bonne, je vous remercie... Ne vous hâtez pas trop pour le déjeuner: je suis en affaire avec quelqu'un... Nous n'avons pas fini.

Mme Victoire haussa les épaules et jeta vers le cabinet de M. Taraise, dont la porte était restée entr'ouverte, un regard à la fois menaçant et apitoyé; mais son maître n'en vit rien. Le dos un peu voûté, traînant ses pantoufles, il s'en allait rejoindre son visiteur.

Celui-ci, pour la première fois, venait chez M. Taraise. Il y venait avec une défiance inquiète qu'avait augmentée l'aspect de l'immeuble et que ne parvenait pas à détruire le décor bourgeois du logis. Il trouvait à ce bureau d'acajou, à ces chaises de reps, à cette bibliothèque voilée de

lustrine verte, formant un ensemble cependant si banal, il ne savait quoi de sournoisement hostile. Il se sentait là entouré de chausse-trapes, et aurait vu, sans trop de surprise, le parquet basculer sous son poids, les portes des armoires s'écartier d'elles-mêmes, pour découvrir des instruments de supplice ou des victimes déjà trépassées. C'étaient de brumeuses et folles impressions, comme celles qui vous étreignent durant les cauchemars. Il suffisait à M. Georges de Pasquavelle d'un petit effort d'esprit, d'un simple redressement de sa volonté, pour discerner l'incohérence de ces chimères et comprendre qu'il subissait d'absurdes hantises. En réalité — et cela il ne le savait que trop — il se trouvait ici désarmé parmi de réelles menaces. Il ne pouvait pas plus se soustraire aux volontés, si cruelles qu'elles fussent, de Simon Taraise que si, vraiment, cet homme paisible avait possédé autour de lui tous les moyens d'abattre et de martyriser qu'évoquait l'esprit en déroute de son « client ».

Plusieurs mois se sont écoulés depuis le jour où M. Taraise intervint si justement à point dans les affaires du malheureux acculé au suicide; des mois au cours desquels Georges a repris le goût de vivre au point d'oublier d'où lui venait cet argent, si facilement, si joyeusement dépensé. Il a mis à jour les gages de son domestique, payé ses dettes criardes, ce qui lui a ouvert aussitôt de nouveaux crédits; et le restant des vingt mille francs s'est envolé comme un mirage, bien qu'un retour de veine au baccarat ait, ces derniers temps, quelque peu aidé le comte.

Mais depuis une dizaine de jours, la fortune capricieuse parait boudier Georges.

Il perd. Il perd, suivant l'expression pleine d'amère ironie, « tout ce qu'il veut ».

C'est fini... Il se retrouve à sec autant qu'en ce matin fatal qui mit l'usurier sur sa route. Mais quoi!... Là où il n'y a rien le roi perd ses droits, constate le dicton populaire.

« Je voudrais bien savoir comment cet honorable usurier fera pour se rembourser, » s'est demandé le jeune homme en recevant, la veille, une lettre

fort polie de M. Taraise lui rappelant l'échéance arrivée.

La vente des meubles et des bibelots donnerait un mince total : tout objet d'un peu de valeur ayant été depuis beau temps réalisé.

Il s'efforce de crâner, mais sans conviction. Il sait bien que, jeté à la rue, sans feu ni lieu, il se verra, de ce fait, retranché du monde... et il aimerait mieux mourir que de subir cette déchéance.

Il a passé la nuit devant une table de jeu, perdant les quelques louis arrachés à un ami, chanceux ce soir-là. Et tâchant de sourire, la sueur au front, le cœur broyé dans un étau, conscient de souffrir un infernal supplice et voulant le subir encore, il éprouvait un vertige d'agonie à se dire : « C'est fini, fini... » sans savoir nettement ce qui allait être fini, de ses tortures, ou de sa vie même.

Il est sorti de là, à l'aube, titubant, glacé jusqu'aux moelles. Il a pensé à la Seine heurtant son eau glauque aux arches des ponts ; il s'est souvenu d'avoir vu, un matin semblable à celui-ci, des maîtres et des agents repêcher un noyé. Au souvenir du corps gonflé, du visage verdâtre aux yeux vitreux, une nausée lui vint aux lèvres. Ah ! non, pas cela. Il rentra chez lui très vite. Sa douche le ranima. Il ne voulut pas se coucher, redoutant le demi-sommeil troublé de frayeurs, ou la blafarde insomnie. Il faisait un grand effort pour ne pas désespérer. Le suicide, décidément, lui répugnait, et cette répugnance l'humiliait un peu comme une lâcheté. Les croyances trop faiblement gravées en son âme d'enfant par des parents sans religion active ne pouvaient, en ces heures de crises, lui être d'aucun secours ; et cependant qui pourrait dire si ce recul devant une mort volontaire ne venait pas, sans que Georges le pût définir, des enseignements passés ?... Déjà naguère, sa main avait tremblé en préparant l'arme libératrice.

Georges relut la lettre de rappel de M. Taraise, et il se souvint très nettement des propos tenus par cet homme. N'avait-il pas affirmé sa foi en la chance de celui qu'il prétendait sauver ? S'il n'eût en effet compté voir en un jour prochain son débiteur en mesure de le rembourser, serait-il venu

au-devant de lui ? Certes il faisait, en prêtant à cent pour cent une belle affaire, mais à la condition de ne point perdre l'enjeu de cet audacieux coup de dés. M. Taraise et ses pareils se gardent à carreau... Qu'espérait-il donc ? Georges, lorsqu'il signait la reconnaissance de sa dette, a eu le sentiment de signer un pacte... Lequel ? Rien ne lui a été demandé jusqu'ici, il n'a pas revu M. Taraise. La première lettre de cet extraordinaire prêteur, signale simplement l'échéance, ne réclame que l'argent convenu :

« Veuillez me dire, conclut le créancier plein de correction, quand vous pourrez me recevoir ou, si vous le préférez, faire déposer cette somme chez moi par un tiers à qui je remettrai votre billet, à moins qu'il ne vous soit plus agréable de venir vous-même. Vous me trouverez, de préférence, dans la matinée. »

« Parbleu, s'est dit Georges, je vais aller le voir et lui demander de renouveler aux conditions qu'il voudra. Pour ce qu'il risque... Puisque, aussi bien, s'il m'exécute, il n'aura rien. »

Et Georges est venu chez M. Taraise, soulevé par une de ces vagues d'espérance que connaissent tous ceux qui ont eu à se débattre contre le mauvais sort. Il semble qu'on ait atteint le fond d'un abîme sans issue... Et soudain une clarté jaillit parmi les ténèbres oppressantes ; on ne sait trop d'où elle vient ni vers quoi elle guide ; mais tant qu'elle rayonne on a l'âme allégée, les impossibilités disparaissent, on échappe au cachot... Brève accalmie dans le supplice ! Ce mirage de paix s'évanouit comme il est né, sans raison plausible. On retombe au fond du puits, plus meurtri, plus découragé.

Il a suffi à Georges de pénétrer dans le vieil immeuble ou gîte M. Taraise pour se sentir de nouveau écrasé par son fardeau ; la tentation folle de s'enfuir l'a saisi. Sans doute y aurait-il cédé, n'eût été la présence de la concierge. Il avait trouvé Mme Arsène balayant le seuil de sa loge, et elle restait là, appuyé à son balai, examinant, avec une avide curiosité, ce visiteur inconnu. Le voyant hésiter, elle répéta obligeamment le ren-

seignement déjà donné : « M. Taraise, au troisième, au-dessus de l'entresol ; il est chez lui. »

Dans l'escalier infect, le malaise du jeune homme grandit. Que venait-il faire ici ? Quelle folie de croire possible un peu de répit !

Si Georges parvint chez l'usurier, c'est qu'il entendait, en bas, grincer encore le balai de la concierge. Elle s'étonnerait de le voir fuir ainsi... Qu'imaginerait-elle ? La dépression morale du malheureux garçon était telle qu'il ressentait une terreur malade de la curiosité de cette femme. Lorsque, introduit par M. Taraise lui-même, il se trouva dans le bureau du prêteur, il éprouva cependant une certaine satisfaction d'être arrivé là. Dans quelques instants il connaîtra son sort. Les pires certitudes valent mieux que l'indécision. Le comte venait à peine de prendre le fauteuil que lui désignait M. Taraise, lorsque Victoire a sonné.

— Je vous demande pardon, dit M. Taraise, je dois aller ouvrir.

Il était revenu très vite.

Déjà un peu habitué à l'obscurité de la pièce, Georges remarqua mieux l'affabilité du sourire, l'air doux de bonhomme. Cela ne le rassura point.

— Venez-vous, demanda M. Taraise en reprenant sa place, m'apporter les fonds ?

— Non, malheureusement, je n'ai pas..

— Toute la somme ?

— Je n'ai pas un sou, monsieur Taraise, voilà la vérité navrante.

— Na-tu-relle-ment.

— Oh ! vous pouvez m'épargner vos reproches. Je vous assure que si je... Tenez, vous auriez mieux fait de me laisser presser la détente le jour où vous êtes venu m'arracher, pour ainsi dire, le revolver des doigts...

— Peut-être, en effet, ai-je eu tort : l'avenir me l'apprendra.

— L'avenir ?

Le mot ranimait le misérable ; il crut voir s'entr'ouvrir la porte de l'*in pace* où il agonisait.

— Puisque vous ne pouvez me payer, que comptez-vous faire ?

Le comte eut un geste de lassitude.

— Vous demander de renouveler... aux conditions que vous voudrez.

— Aux conditions que je voudrai, répéta M. Taraise, aux conditions que je voudrai...

Il ouvrit un tiroir, y prit une feuille de papier qu'il tendit au jeune homme.

— Vous le voyez, mon cher comte, j'avais prévu votre insolvabilité... Voulez-vous lire ?

Georges prit le feuillet et le parcourut des yeux, lentement. Son visage tour à tour s'empourprait et palissait. M. Taraise lui laissa tout loisir de relire plusieurs fois ces quelques lignes, tout le loisir de se pénétrer des chiffres énoncés.

— Je ne comprends pas, dit enfin le comte.

— Vous me surprenez, monsieur... cela pourtant est bien clair. Par ce billet qu'il ne vous reste qu'à signer, vous reconnaissez me devoir une somme de deux cent mille francs, payable après votre mariage, en quatre annuités. Je ne veux pas vous mettre le couteau sur la gorge.

— Après mon mariage... Qui vous a dit que je me mariais ?

— Personne : c'est moi qui vous le dis.

— Vous me l'apprenez...

— Je vous l'apprends : vous vous mariez. Je ne prétends pas vous imposer mon choix, mais il faut choisir, cher monsieur, s'il vous plaît, choisir un peu vite. Et je tiens à vous prévenir que je garde le droit de veto... Ne me contemplez pas de cet air abasourdi. Qu'y a-t-il, dans ma façon d'agir, qui vous surprenne à ce point ? Je suis un brave homme qui m'intéresse à votre bonheur et cherche à le préparer. Vous ne serez pas le premier jeune imprudent sauvé par moi du naufrage. Voyons, est-ce convenu ? Vous avez des relations, cherchez... Trouvez une riche héritière, jolie si vous pouvez, je n'y vois pas d'inconvénient, cela c'est votre affaire. Allons, allons, voici que vous prenez l'air furieux ; vous auriez, je crois, bonne envie de m'étrangler... vous êtes un ingrat, monsieur le comte. Réfléchissez un peu et vous reconnaîtrez à quel point je suis généreux.

• — Généreux ! gronda Georges. Et si, en vous quittant, j'allais porter une plainte ?...

— A votre guise, monsieur le comte, rendez-moi ce papier et allez vous plaindre. On trouvera, en perquisitionnant dans mes tiroirs, une lettre très intéressante pour vous... et pour d'autres.

— Pour moi !

— Il y a de bien mauvais moments dans la vie, monsieur le comte, des moments si durs, que ceux-là seuls qui les ont traversés sans faiblir gardent le droit de se montrer sévères pour ceux qui tentent de forcer la chance par tous les moyens. Oh ! il en est de ces moyens, en somme, bien innocents. Par exemple, je ne vois pas, pour ma part, l'importance qu'on attache au fait d'inscrire, dans une course, un cheval sous le nom d'un autre... C'est tant pis pour les parieurs : ils ne m'intéressent guère. Mais enfin l'on considère cette opération comme frauduleuse ; et ceux qui la commettent ou aident à la commettre par des ventes fictives de chevaux, sont poursuivis judiciairement... Voilà une grande absurdité, qu'en pensez-vous ? Certainement, lorsque votre ami M. Broffmann, désirant faire passer *Velléda IV*, pur sang anglais, pour une pouliche demi-sang, *Brunette*, si j'ai bonne mémoire, vous pria de lui vendre cette *Brunette*, je comprends que vous n'ayez pas hésité à lui rendre ce léger service — qu'il rétribua, d'ailleurs, assez généreusement. — Mais vous avez eu grand tort, grand tort, de ne pas traiter ces conditions de vive voix et de laisser, aux mains de votre ami, une lettre prouvant à quel point vous étiez d'accord. C'est miracle, lors du procès qui disqualifia ce pauvre M. Broffmann, miracle que cette lettre n'ait pas figuré. Auquel cas, votre bonne foi, que vous avez su établir, eût paru moins évidente.

Georges avait blêmi... Il se sentait la gorge serrée, un nuage obscurcissait ses yeux. M. Taraise souriait toujours. Il reprit après un court silence :

— Vous vous demandez comment je me suis procuré cette lettre ?... Oh ! très simplement. Je ne puis voir sombrer de pauvres diables sans essayer de leur tendre la perche, c'est plus fort

que moi. Alors, aux premiers bruits fâcheux visant le possesseur de *Velleda IV*, j'allai le trouver. Il comprit qu'il pouvait se confier à moi et me raconta toute l'affaire. Le tirer de là sans tapage, il ne fallait pas y songer, M. Broffmann lui-même le comprenait. Il projetait déjà de s'expatrier ou plutôt de regagner la patrie de ses pères. Et prenant son parti de l'inévitable, il se préoccupait surtout de se ménager quelques ressources, le moyen de tenter de nouveau la fortune. Je lui offris ce moyen contre la remise de votre lettre et l'engagement qu'il ne trahirait pas votre complicité... Vous ne comprenez pas pourquoi, dès ce moment, sans vous connaître je m'occupais de vous ? Eh ! que voulez-vous ! Je vous l'ai dit, je cherche toujours à rendre service, et je démêlais d'après votre lettre que vous n'aviez rien à vous reprocher en dehors de cette peccadille, que vous ne la commettiez que contraint et forcé ; vous devez être un faible.

Malheureusement, il faut, mon bon monsieur, lorsqu'on a des scrupules, rester honnête ; sinon, mieux vaut céder de bonne grâce aux entraînements et ne pas marchandier les concessions... En somme, pour être canaille avec profit, il faut l'être sans regrets. Votre éducation, si elle fut insuffisante pour vous défendre contre ce que les gens austères appellent des tentations, vous gênera cependant lorsque vous y succomberez. Rangez-vous, monsieur le comte, croyez-en mon expérience. Il vous faut un confortable assuré, un foyer, un cadre honorable. Je suis moraliste à ma façon, qui consiste à ne pas contrarier les natures ; vous êtes un bon bourgeois, monsieur le comte, il est grandement temps de le reconnaître et de vivre bourgeoisement.

Georges avait écouté sans chercher à interrompre. Ce cynisme souriant l'épouvantait. M. Tarraise a raison ; un atavisme d'honnêteté a jusqu'ici protégé le jeune homme contre les déchéances consenties — ce trafic de chevaux, il n'en avait compris la gravité que trop tard. — Il sent gronder en lui une révolte ; sa conscience vivante encore, s'indigne, et nettement il comprend son devoir ; refuser de pactiser de nouveau avec cet homme ;

tout risquer, se perdre, plutôt que de rester à sa merci. Il reposa le billet qu'il tenait toujours et se leva.

— Vous refusez ? demanda M. Taraise.

— Je refuse. Faites-moi saisir.

— Je ne vous ferai pas saisir, je perdrais trop. Je préfère de beaucoup vous voir signer cette reconnaissance.

— Je ne la signerai pas.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Je pense que vous vous trompez, mais enfin vous êtes libre... Signez... et l'avenir se rouvre plein de promesses. Ne signez pas... et la petite lettre, l'imprudente petite lettre écrite par vous à M. Broffmann, sera expédiée tout à l'heure sous pli recommandé à qui de droit. Nous sommes loin encore de la prescription.

— Vous ne ferez pas cela ! gronda Georges.

— Non certainement, si vous ne m'y contraignez point.

— Quel profit en attendez-vous ?

— La vengeance est un plaisir des dieux.

— Vous venger ? Je ne vous ai rien fait !

— Rien ? Vous me faites perdre vingt mille francs, vous appelez ça *rien* ? Fichtre, vous êtes difficile.

Georges se laissa retomber sur sa chaise ; il mit son visage dans ses mains... et le cœur brûlé de honte, misérablement, il pleura.

V

Georges somnolait encore, harassé par une nuit de veille succédant à beaucoup d'autres, lorsque son valet de chambre, risquant l'algarade qui ne manquait guère en pareille occurrence, se hasarda à lui remettre une carte.

— Ce monsieur est déjà venu ce matin, il tient absolument à voir monsieur le comte.

— Quoi... hein ? vous savez ce que je vous ai

dit, Jacques, je veux être tranquille. Combien de fois vous ai-je défendu de me réveiller !

— Que monsieur le comte m'excuse... Ce monsieur assure qu'il ne partira pas sans avoir vu monsieur le comte... Il a une communication très importante à lui faire. Si monsieur voulait bien jeter les yeux sur cette carte, monsieur comprendrait peut-être... Je n'osais pas mettre ce monsieur à la porte sans ordre.

— Que le diable... grogna Georges. Il venait de lire, sur le carton que Jacques impassible lui présentait, le nom pour lui redoutable de Simon Taraise.

— Où est-il ?

— Au fumoir, monsieur ; je ne pouvais pas le laisser dans l'antichambre. Je me figurais — monsieur m'excusera — que ce M. Taraise était un notaire venu pour annoncer une bonne nouvelle à monsieur... La mort d'un parent, par exemple... je veux dire un héritage.

— Oui, vous avez le flair, vous ! Eh bien, aidez-moi un peu vite, que je ne fasse pas attendre plus longtemps ce porteur d'heureuses nouvelles.

Alors, devinant l'usurier, Jacques pinça les lèvres. Ce personnage, au lieu d'annoncer un héritage, venait réclamer quelque chose... Le défilé des créanciers, depuis quelque temps interrompu, allait-il reprendre ? Cette fois, au premier retard dans le paiement de ses gages, Jacques demandera son congé. Lorsque le navire fait eau, les rats se sauvent comme ils peuvent.

M. Simon Taraise attendait Georges en feuilletant des notes. Il semblait soucieux, et le regard dont il accueillit le jeune homme, lorsque celui-ci vint le rejoindre en négligé, les cheveux emmêlés encore, manquait de douceur.

— A quoi dois-je le plaisir... ? commença le comte de Pasquavelle essayant de le prendre de haut.

Mais M. Taraise n'était pas d'humeur à rire.

— Vous devez vous douter de ce qui m'amène, dit-il rudement. Je viens savoir si, oui ou non, vous comptez tenir vos engagements.

— Asseyez-vous donc, monsieur Taraise. Mes

engagements, dites-vous? Je ne demanderais pas mieux, je vous assure.

— Je tiens les miens, moi, monsieur.

— Il est vrai. Non seulement vous avez renouvelé — ne parlons pas du taux — le billet que je n'avais pu payer; mais vous m'avez remis quelques louis qui m'ont permis de faire encore figure dans le monde.

— Et pourquoi cela, je vous prie? Afin de vous permettre de décrocher le beau parti dont la dot rachètera votre passé.

— Vous avez le génie des euphémismes, monsieur Taraise... Racheter mon passé est vraiment délicieux! Cela signifie, en bon français, racheter à M. Taraise certaine lettre compromettante qu'il a taxée, d'ailleurs, un joli prix... Je n'aurais jamais supposé qu'un autographe de moi pût valoir aussi cher.

— J'admire votre gâté.

— Elle est toute nouvelle, et c'est à vous que je la dois. Avant de vous connaître, avant d'avoir signé ce papier maudit qui engage ma vie, enchaîne ma conscience, j'ai pu avoir des heures de folie. Elles n'arrivaient pas à étouffer en moi l'inquiétude des lendemains et le remords de gâcher mon existence. Oui, monsieur Taraise, je m'offrais le luxe des scrupules et des remords, vous-même l'avez compris. Maintenant, c'est fini. Je sais que j'ai perdu toute liberté de redevenir un honnête homme; que je suis, entre vos mains, un instrument, une valeur marchande. Vous m'avez peut-être estimé bien trop cher pour ce que je vaux. Alors, afin de ne pas mourir de honte, je me défends de penser. Je veux rire de tout pour n'en point pleurer. Oui, oui, monsieur Taraise, cette gâté, cette heureuse gâté que vous avez la bonté d'admirer, je vous la dois.

Il acheva, d'un accent qui, malgré l'aplomb de son visiteur, glaça un peu M. Taraise : « Et si je puis vous la payer un jour...

— Voilà beaucoup de grands mots et de phrases creuses, monsieur le comte. J'avais excusé l'accès de désespoir qui vous prit chez moi avant de signer ce malheureux billet; je pensais que ce serait votre

dernière faiblesse... et vous voici plus déraisonnable que jamais! Ne dirait-on pas que je vous ai contraint à un engagement où doit sombrer votre honneur, alors que cet honneur, précisément, je l'ai sauvé en gardant par devers moi la preuve de votre complicité dans une escroquerie... Ah! tant pis, le mot est dit. Quoi, je vous épargne non seulement l'humiliation, mais la ruine, à la seule condition que vous vous déciderez à prendre enfin la vie au sérieux, à vous marier, à fonder une famille...

— Fonder une famille!... Ah! de grâce, monsieur Taraise, évitez ces expressions! Elles sont en la circonstance cyniques au delà du permis, ou simplement grotesques, comme il vous plaira.

— Monsieur le comte, j'ai beaucoup de patience; pas assez cependant pour discuter, avec vous, sur ce ton-là... Parlons sérieusement. Oui ou non, voulez-vous vous marier?

Georges se renversa dans son fauteuil et eut un geste las.

— Vous avez raison, les discussions ne serviraient à rien. Le vin est tiré, il faut le boire. Eh bien, oui, je me marierai, j'épouserai un sac... quand je l'aurai trouvé. Mais ce n'est pas aussi facile que vous paraissez le croire. J'ai cherché, je vous jure que j'ai cherché. Je suis allé voir de vieilles dames, amies de ma famille, chez lesquelles je n'avais pas remis les pieds depuis des années. Je leur ai fait part de mon dégoût de la vie de garçon, et elles m'ont affectueusement loué de ce retour à la vertu. Mais avant de s'occuper de mon bonheur, suivant l'expression courante, elles m'ont interrogé sur ce que j'offrirais à la délicieuse jeune fille que chacune, précisément, avait sous la main. Ce que j'ai à offrir, vous le savez, monsieur Taraise..., un nom ayant un peu trop le luisant du neuf, la passion du baccarat et, comme titre au porteur, en échange de la belle dot dont je prétends profiter, une lettre qui pourrait m'envoyer en correctionnelle. Je ne pouvais faire aux vieilles dames bienveillantes une telle énumération. Je m'en suis tiré par des phrases vagues, la promesse de revenir « pour causer sérieusement », et, naturellement, je n'y suis pas retourné.

— Je me doutais, soupira M. Taraise, que vous vous y prendriez très mal. Pour réussir un mariage combiné il faut, ainsi que vous l'avez compris, faire entrer quelques avantages dans la combinaison. Vous n'en n'avez aucun à offrir à une famille. Justement parce que vous êtes acculé à un mariage de raison, il est nécessaire que la jeune fille sur qui vous jetterez votre dévolu fasse, elle, en vous épousant, un mariage d'amour. C'est à elle, directement à elle, que vous devrez vous adresser. Lorsque sa conquête sera faite, celle des parents sera possible en dépit de toute leur prudence, parce que vous aurez une puissante alliée dans la place. De nos jours, les parents ne savent plus guère exercer leur autorité, surtout lorsqu'il s'agit d'un mariage. Jadis un père, une mère, mieux à même de juger de la valeur d'un prétendant que ne le sont de candides jeunes filles, ne craignaient pas de défendre le bonheur à venir de leurs enfants, même au prix de quelques larmes... Aujourd'hui, si un mioche pleure pour avoir un couteau, on se hâte de le lui donner, quitte à le voir plus cruellement pleurer si — comme cela doit arriver — il se coupe. Aujourd'hui encore, on entend des gamines coiffées en catogan déclarer qu'elles entendent faire leur vie, et la faire elles-mêmes à leur gré... Ma foi tant pis pour le mioche qui se blesse et pour ces folles, si elles vont de travers. Mais nous n'avons à prévoir ici le malheur de personne; rien ne vous empêche de rendre votre femme heureuse et de l'aimer autant qu'elle vous aimera.

— Vous êtes bien bon de le permettre. Mais je me connais; si je ne l'aime pas le premier, je serai incapable de jouer la comédie nécessaire à conquérir cette innocente victime.

— Oh! si vous rêvez d'idylle... Mais, après tout, pourquoi pas? C'est affaire à vous. Venons au but, je vous prie. Il est tard, midi bientôt, ne vous déplaît. — Voudriez-vous être sérieux? Je suis venu, monsieur le comte, parce que je pense avoir votre affaire.

— Ah! bah?

— Une jeune personne fort bien élevée, un peu

moins riche peut-être que je l'eusse souhaité pour vous; mais enfin suffisamment dotée, si vous êtes raisonnable. Elle n'a plus de mère, et c'est un atout dans votre jeu. Les mamans, qui paraissent plus faibles que les pères, se laissent en réalité moins facilement mener et, surtout, ont plus d'influence, une manière adroite, plus subtile, de faire triompher leurs désirs. Certaines sont très dangereusement clairvoyantes quand il s'agit de juger un gendre. Mlle Antoinette Crescent est la fille unique d'un grand industriel qui brasse des affaires avec — jusqu'ici — de beaux succès.

— Vous êtes bien renseigné.

— Je suis toujours bien renseigné. Ils se montrent, le père et la fille, peu pressés; de superbes partis ont été repoussés.

Georges éclata de rire.

— Je comprends, les choses étant ainsi, que vous m'engagiez à poser ma candidature... elle a de quoi contenter ce père exigeant, cette ambitieuse héritière.

— Je ne crois pas que Mlle Crescent soit le moins du monde ambitieuse. Si elle devait se laisser guider par l'intérêt ou la vanité, elle n'eût pas attendu jusqu'ici pour se décider, car elle aurait pu, et à plusieurs reprises, faire un mariage capable de satisfaire les plus difficiles. Et voilà précisément pourquoi j'ai pensé à elle pour vous. Ce doit être une sentimentale, une romanesque jeune fille qui attend le coup de foudre et y cédera. Provoquez-le.

— Mon cher monsieur Taraise... Vous me repugnez.

— Vous êtes devenu bien délicat.

— A votre contact.

— J'admire votre insolence. S'adressant à moi... au moins, elle dénote un certain courage...

— Le courage du désespoir.

— Mais vous ne me mettez pas en colère. Je pense avoir mieux à faire que de m'irriter. J'ai misé sur vous, je m'arrangerai pour ne pas perdre mon enjeu. Voulez-vous voir la photo de la jeune personne?

— Comment vous l'êtes-vous procurée?

M. Taraise eut un rire indulgent.

— Vous êtes encore très provincial, monsieur le comte. Pour posséder le portrait d'une femme ou d'une jeune fille, tant soit peu élégante, il suffit aujourd'hui d'acheter un exemplaire de magazine en vogue ; ces dames et ces demoiselles y figurent... parfois défigurées. Les instantanés sont dangereux. Mais ce n'est point le cas pour notre héroïne, cette petite photo est très bien venue... voici. J'ai découpé la figurine, n'ayant pas envie de m'encombrer du journal. Vous voyez... Cette image, je m'en suis assuré, est tout à fait ressemblante. Elle faisait partie d'une douzaine de médaillons encadrés de flatteuses légendes, annonçant quelle part ces jeunes personnes ont eue dernièrement dans le succès d'une fête de charité. La charité, monsieur le comte, emploie beaucoup la vanité au service de ses bonnes œuvres. Je laisse aux moralistes le soin de décider si à cette collaboration la charité perd un peu de son auréole. Pour moi, j'estime que si les pauvres, eux, n'y perdent rien c'est l'important... Je vois, monsieur, à l'attention avec laquelle vous examinez Mlle Crescent, que son visage vous paraît digne d'intérêt. J'en suis heureux. Les tâches agréables sont, en général, les mieux remplies. Si la conquête de cette demoiselle vous séduit, vous la séduirez aisément. Eh ! Eh ! Eh ! La jeunesse est une belle chose ! Je vous laisse ce portrait : étudiez-le bien afin de reconnaître sûrement l'original, que vous pourrez rencontrer aujourd'hui même à la grande vente de charité — encore la charité ! — organisée au Palais d'Orsay en faveur... ah ! ma foi, je ne sais plus en faveur de quoi... Mlle Crescent vendra des fleurs. Allez-y, soyez généreux, il est des cas où il faut savoir amorcer la chance. Vous trouverez certainement à cette vente quelqu'un pour vous présenter à Mlle Crescent, et, ma foi, tâchez de préparer d'autres rencontres. Voyez... Arrangez-vous... La vente dure trois jours, retournez-y, montrez-vous charmé, subjugué. Tenez, voici quelques subsides qui vous permettront de faire figure de grand seigneur. L'argent est le nerf de la guerre... et souvent aussi de l'amour... Eh ! Eh !

Ne me remerciez pas, je mets en compte. Puisque j'ai tant fait, ne restons pas en chemin.

Georges regardait fixement les billets que lui tendait M. Taraise ; il ne les prenait pas. Une dernière révolte, un suprême dégoût de lui-même le rendait frémissant, prêt à la violence. Oh ! jeter cet argent à la face de ce trafiquant d'honneur, lui cracher son mépris !... Et puis ?

Le jeune homme reporta son regard sur la figurine. Le cœur serré, il contempla le pur visage si doux, les yeux pensifs, le sourire que rendait plus attrayant sa secrète mélancolie. Elle mérite le bonheur, cette enfant, elle l'attend... et parce qu'une mère n'est plus là pour la protéger, sournoisement deux misérables trament de lui mentir pour la dépouiller.

« Le malandrin qui guette, l'arme au poing, le passage de sa victime ; le cambrioleur qui prépare « un coup », sont moins vils que moi, » se dit Georges.

M. Taraise a-t-il soupçon des pensées du jeune homme ?... Il parle de nouveau, gravement, paternellement. Il dit que cette femme charmante est bien de celles qui peuvent amener des conversions, transformer en mari dévoué, fidèle, assagi, un jeune homme jusque-là un peu fou. Certainement, l'éducation première de Georges l'a préparé à bien tenir le rôle de chef de famille ; Mlle Crescent serait heureuse avec lui autant — plus peut-être — qu'avec tout autre, s'il plaisait à Georges de vouloir son bonheur ; qu'est-ce qui le ferait hésiter ? A-t-il donc l'intention d'être un mauvais mari ? Va-t-il avoir des scrupules au sujet de la misérable somme qu'il faudra emprunter à sa femme pour désintéresser M. Taraise ? Enfantillage ! La plupart des hommes, réussissant un beau mariage, ont ainsi à prélever, sur leur nouvelle fortune, quelques milliers de francs afin de régulariser le passé.

Georges regardait toujours la petite image. M. Taraise, laissant les billets de banque sur le bureau, se leva sans bruit et, furtivement, s'éloigna. Il ne voulait pas troubler cette contemplation, dont il croyait prévoir la conclusion heureuse.

VI

— Père je te dérange?... Je vous dérange, monsieur Didier?

— Tu es toujours la bienvenue, répondit M. Crescent.

Jean se contenta de sourire; il s'était levé, en voyant apparaître Antoinette.

Elle se tenait debout au seuil du bureau, encore hésitante.

— Viens m'embrasser, dit son père.

Alors elle avança, rieuse, les mains encombrées de paquets et retenant dans son bras replié une admirable gerbe de roses pourpres.

— Venez à mon aide, monsieur Didier.

Il la débarrassa en s'extasiant sur la beauté des fleurs.

— Elles sont plus éclatantes au plein jour, dit-elle; il fait obscur déjà dans ce bureau... donnez de la lumière...

— Nous avons fini de travailler; j'allais rendre à Didier sa liberté.

— Je la lui retire pour quelques minutes; il va m'aider à défaire toutes ses petites horreurs et, pour la peine... Tenez, monsieur Didier, je vous décore.

Elle lui tendait un bouton de rose. Il glissa la fleur à son revers, se raillant lui-même de se sentir le cœur battant ainsi qu'un collégien à son premier rêve.

— Pourquoi, demanda M. Crescent... rapportes-tu des horreurs?

— Avez-vous oublié, mon cher papa, que l'on ne trouve guère autre chose dans les plus somptueuses ventes de charité?

— Vous exagérez, mademoiselle, protesta Jean.

Il dépouillait, de ses enveloppes soyeuses, un vase en étain martelé, d'une exécution assez fine et d'un beau dessin.

— J'ai pris ce que j'ai trouvé de moins mal, père,

ce vase est pour ton bureau ; et voici un coupe-papier... un napperon et un coussin...

— Ah ! je vois ! ce satin couleur de rose-morte, ces dentelles... C'est aussi pour mon bureau...

— Ne te moque pas. Je le garde. Oh ! que je suis lasse !

Elle se laissa tomber dans un fauteuil de cuir, si profond qu'elle parut s'y enfouir. Comme son chapeau l'embarrassait, elle le jeta sur la table au milieu des papiers étalés.

— Ne te gêne pas, fit M. Crescent.

— Oh ! non, jamais je ne me gêne, tu le sais bien... tu m'as trop gâtée.

— Cependant, te voilà brisée de fatigue et décidée quand même, je parie, à reprendre demain ton poste de vendeuse.

— Naturellement. Ma fatigue sera passée. Et puis toutes, ce soir, nous étions mortes de fatigue. Que deviendrait la vente si toutes nous manquions demain ? D'ailleurs, cela m'intéresse. Le comptoir des fleurs est de beaucoup le plus joli, le plus achalandé. De temps à autre, on va faire un tour parmi les autres boutiques, acheter, de-ci de-là, aux personnes que l'on connaît.

— Oui, oui, si bien qu'il est ruineux de connaître beaucoup de gens, gronde M. Crescent.

— Mais ne te figure pas que je n'ai dépouillé que des amis ! Ma victime la moins épargnée, aujourd'hui — victime volontaire, je dois le dire — a été un bel inconnu...

Elle chantonna :

Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme.
Si c'est un étranger et comment il se nomme...

— Au fait, comment il se nomme, je le sais. Jeanne Vérillier l'avait rencontré dans le monde — ils ont dansé ensemble, je ne sais plus chez qui — elle me l'a présenté. Jeanne vendait à la parfumerie... elle m'a dit... Mais voulez-vous que je vous raconte l'histoire de ma nouvelle conquête ?

Et sans attendre d'y être encouragée, Antoinette poursuivit :

— Presque au début de la vente, je vois s'ap-

procher un monsieur très chic... Oh ! ça, très chic. Il s'arrête à quelques pas de notre comptoir et se met à me regarder. Ce n'est pas défendu. Même comme il paraissait me contempler avec une certaine indulgence, j'en profite pour aller à lui... Qu'est-ce que vous dites, monsieur Didier ?

— Je ne parle pas, mademoiselle.

— Il me semblait... Donc, je vais à ce monsieur et lui offre un œillet. Il me remercie comme il m'aurait remerciée d'une insigne faveur et paie mon œillet un louis. Sans être princier, cela n'était pas trop mal. Mais attendez la fin. Le monsieur erre un instant, revient, et me demande cette gerbe de roses. Je la lui donne. Il me la paye deux cents francs... et me l'offre.

— L'insolent !

— Ah ! cette fois, monsieur Didier, vous parlez... et distinctement. Non, je vous assure, il n'y a eu rien d'insolent dans ce geste. Cette façon d'agir est très admise dans les ventes de charité

— Surtout par les rastas...

— Oh ! Oh ! monsieur, vous êtes sévère...

— Je vous demande pardon...

— Ah ! vous avez, en levant le bras, brisé la tige de votre rose...

— Je suis un maladroit !

— Prenez un autre bouton dans la gerbe, je vous y autorise.

Jean Didier ne semblait pas entendre. Il s'appliquait à replier méthodiquement les papiers de soie éparpillés sur le bureau, et à rouler en forme de bouclettes les ficelles. Un imperceptible sourire éclaira le visage de Toinon. Sans pitié elle reprit son récit :

— Ce monsieur me quitta de nouveau, mais pour revenir escorté de Jeanne. Il paraît — elle me le dit plus tard — qu'il s'était élancé vers elle comme vers le salut, et l'avait avidement interrogée. Connaissait-elle une jeune fille au comptoir des fleurs... une jeune fille répondant à tel signalement, et un signalement flatteur, je vous prie de le croire !... Si flatteur, que Jeanne m'a avoué, en s'en excusant, ne m'avoir pas reconnue... Elle a répondu à son cotillonneur d'un soir : « Venez me

montrer cette merveille. » Et, voyant que la merveille c'était moi, elle n'a pas hésité à me présenter le comte Georges de Pasquavelle, ce qui lui valut, de la part de cet aimable jeune homme, l'hommage d'une corbeille d'orchidées de dimensions encombrantes. Ensuite, il l'a ramenée à son comptoir de parfumeuse où il s'est muni de cosmétiques, de brillantine et de savons pour le restant de ses jours, tout en questionnant mon amie sur moi. Et naturellement il n'a pas quitté la vente sans repasser devant la boutique des fleurs. Cela m'amuse, m'amuse... J'adore avoir du succès, conclut Tonnon, très sincère.

— Vous devez être blasée sur ce genre de triomphe, dit Jean.

— On ne se blase jamais là-dessus... on vieillit avant, soupira-t-elle.

— Que les femmes sont coquettes ! gronda M. Crescent ; elles ne cherchent même pas à cacher leur coquetterie.

— Oh ! si, père, beaucoup feignent une sage indifférence. Moi, je ne sais pas feindre. Cependant, si ce monsieur m'avait fait *une impression*, comme on dit, je n'en parlerais peut-être pas ; son manège m'a seulement divertie... Vous nous quittez, monsieur Didier ?

— Si vous le permettez.

Il s'inclinait, prêt au départ. Nonchalamment, Antoinette prit un œillet au bouquet fixé à son corsage et le tendit au jeune homme.

— Tenez, puisque vous ne voulez plus de mes roses, prenez cet innocent œillet...

Jean accepta la fleur avec un bref merci. A cet instant il crut détester Antoinette. Et elle, le regardant partir, songeait : « Il est amoureux de moi, le pauvre, lui aussi. » Elle n'éprouvait nulle pitié, ignorante du mal que peut souffrir un cœur.

— Et maintenant, ma chérie, tu serais bien gentille de me débarrasser de tout ceci. J'ai encore une ou deux lettres à écrire, avant le dîner.

— Voilà !... Je m'en vais.

Mais elle ne s'en allait pas. M. Crescent tourna un commutateur et son visage parut en pleine lumière.

— Toinon, je t'en prie, j'ai besoin d'écrire.

Elle regarda son père et soudain s'inquiéta :

— Qu'y a-t-il... Te sens-tu souffrant ? Tu es pâle... Il me semblait tout à l'heure que tu faisais effort pour parler gaiement.

— Quelle singulière idée ! Je me porte fort bien, je t'assure.

— Et... tout va comme tu le désires ?

M. Crescent éclata de rire — un rire pas très franc, peut-être.

— Ah ! si ma petite Toinon s'occupe d'affaires à présent...

— Réponds sérieusement, j'ai entendu parler aujourd'hui de gens brusquement ruinés, et cela me hante... c'est curieux, je me croyais indifférente à l'argent, parfois même j'enviais les jeunes filles obligées de gagner leur pain. Mais l'idée qu'on peut, du jour au lendemain, devenir pauvre m'a été pénible.

— N'avais-tu jamais songé à cela, avant aujourd'hui ?

— Jamais si nettement.

— Eh bien, n'y songe plus. Tant que ton vieux papa aura encore un peu de force et d'intelligence, sa joie sera non seulement de défendre ton bien-être, ton luxe, mais de l'augmenter, s'il se peut. Te voilà rassurée ?

— Non. J'ai une autre inquiétude : je redoute pour toi la fatigue. Laisse-toi donc vivre, sans plus d'ambition, tout bonnement. Tu auras, en renonçant à ces terribles affaires qui t'absorbent, un peu plus de temps pour t'occuper de ta fille... Allons, oui, je m'en vais, ne t'impatiente pas... embrasse-moi... plus fort que ça... en pensant à moi ! Adieu, père !

Elle se sauva.

M. Crescent appuya son front sur ses mains jointes. Il réfléchissait. Il dit à mi-voix : « Je voudrais la marier... vite... »

VII

Les derniers remords de Georges de Pasquavelle s'étaient apaisés en voyant venir à lui Mlle Crescent, des fleurs dans les mains et le sourire aux lèvres. Il lui parut qu'elle accourait au-devant de son destin et le choisissait de plein gré ; il lui parut aussi, la trouvant si jolie, que l'aimer dévotement serait chose facile, et qu'il saurait la rendre assez heureuse pour racheter, à ces propres yeux, l'odieux de la machination ourdie. Il lui suffisait, après tout, d'oublier M. Taraise, et de ne voir, en cette jeune fille, qu'une charmante personne rencontrée au hasard, pour enlever à ses projets de conquête leur vilaine couleur de guet-apens.

D'ailleurs, n'a-t-il pas toujours, le beau Georges, escompté la chance du mariage riche ? Sa mère elle-même ne le lui conseillait-elle pas comme un honnête moyen d'obtenir d'emblée une situation enviable ?

Il bâtissait, en songeant à la jeune fille, de beaux projets de relèvement. Il ne vivrait plus que pour elle, renoncerait au jeu afin de ne point l'affliger, écarterait résolument tous les plaisirs pouvant l'éloigner de son foyer. Cette fortune qu'il allait conquérir pour en payer la rançon de son honneur, il saurait, par une constante application à l'épargne, réparer la brèche qu'il y devrait ouvrir. Ces excellentes résolutions achevant de tranquilliser sa conscience, le comte de Pasquavelle, sans perdre un jour, se mit en devoir de préparer ses batteries.

Après le cotillon dansé avec Mme Jeanne Vêriller, Georges avait été mettre sa carte chez le concierge de la jeune femme, puis il s'en était tenu là. Retourner chez elle, après la scène de la vente, devait trahir son jeu ; l'amie de Mlle Crescent comprendrait certainement la raison et le but

de cet intempestif retour : Entendre parler d'Antoinette et obtenir de s'en rapprocher. Il ne déplaisait pas au jeune homme d'être deviné. Alors même que M. Taraise ne lui aurait pas conseillé, comme le meilleur moyen de réussir dans son entreprise, de feindre la grande passion, il eût agi ainsi sans comédie.

A peine peut-être un peu d'exagération.

Il a certainement rencontré d'autres jeunes filles qui l'ont charmé autant — ou presque autant — qu'Antoinette, et il s'est gardé de publier un tel enthousiasme. Mais alors, il ne rêvait pas de terminer au plus vite sa brillante vie de garçon, et loin de s'entraîner à l'admiration, de s'exciter à aimer comme aujourd'hui, il a jusqu'à présent traité gaiement ses *passades*.

On sait qu'il y a deux moyens de transformer en passion ce que nos pères appelaient une inclination. Le premier de ces moyens est de combattre le sentiment naissant, de s'en préoccuper sous prétexte de s'en distraire. A ceux qui agissent ainsi, l'on pourrait adresser, dans un ordre profane, le conseil que donne saint François de Sales aux personnes scrupuleuses. Il leur recommande de ne point s'occuper, fût-ce pour les chasser, des tentations légères qui nous assaillent tous. Et, suivant sa coutume, empruntant aux abeilles un symbole, il dit que lorsque des abeilles se posent sur votre visage, il faut prendre garde de se démener, sous prétexte de les repousser, car, alors, elles vous piquent, au lieu que si l'on continue son chemin comme si de rien n'était, elles s'envolent d'elles-mêmes et s'éloignent sans vous avoir blessé.

Le second moyen d'aviver une tendresse naissante est de l'exagérer ; ce fut la méthode employée par Georges.

Il alla chez Mme Vériller, se prêta gentiment aux allusions taquines de la jeune femme, et ne lui cacha point le plaisir qu'il aurait à revoir la charmante vendeuse qui l'avait conquis.

Ayant fait un de ces mariages, dits de convenance et bâclés en quelques jours, dont on a tort d'accuser l'esprit moderne — car, aux siècles

passés, ce n'est pas en quelques jours, mais en quelques heures que l'on décidait de deux existences — et ne s'en étant pas tout à fait bien trouvée, Mme Vérillier, par un raisonnement simpliste, en venait à se persuader que les mariages d'amour, non seulement assurent seuls la félicité en ménage, mais l'assurent toujours — assertion que combat l'expérience. Et ici, la psychologie de M. Taraise s'affirmait excellente. Si des tiers, si respectables fussent-ils, étaient venus trouver Mme Vérillier, pour lui parler du comte Georges de Pasquavelle et se porter garant de ses qualités morales comme de sa situation, Jeanne aurait répondu que son amie Toinon, aussi riche que jolie, pouvait prétendre à beaucoup mieux; et elle n'aurait pas accepté la charge d'intermédiaire. Mais Georges se présentait lui-même, se montrait, comme le dit Jeanne à Antoinette « emballé à fond »; voilà qui méritait l'intérêt des âmes sensibles.

Elle s'intéressa donc à ce roman et n'hésita point à déclarer à Antoinette qu'elle connaissait beaucoup le comte de Pasquavelle, un homme charmant. De fait, Mme Vérillier s'imagina très vite de bonne foi être, depuis longtemps, intime avec Georges. Rien ne rapproche plus sûrement qu'une confiance, et comme le soupirant eut soin de se montrer à sa nouvelle amie sous le jour le plus favorable, pas un instant celle-ci ne songea à douter de l'exactitude des renseignements recueillis de la bouche même de l'intéressé. Elle lui sut gré de sa confiance au point de s'en aveugler; et cette étourdie que son malheur — ou, du moins, le relatif de son bonheur — aurait dû rendre prudente et sage, décida, sans plus ample informé, qu'Antoinette et Georges étaient faits l'un pour l'autre et devaient s'aimer.

Rapprocher les jeunes gens fut pour Mme Vérillier la chose la plus simple. Son salon devint le terrain neutre où des rencontres fréquentes s'organisèrent. Antoinette s'y prêtait sans se faire prier: il est toujours flatteur de produire un coup de foudre, et lorsque ce coup de foudre se prolonge et éclaire le chemin jusqu'au porche

de l'église une enfant, même si elle se figure être très raisonnable, se laisse aisément éblouir.

Antoinette fut flattée d'abord, puis contente, puis émue ; et moins de quinze jours après la vente, sur le conseil de Jeanne, elle repara à M. Crescent, ne cachant pas l'impression que lui faisait cet élégant personnage ni le désir qu'elle aurait de le voir venir chez eux.

M. Crescent reçut de cet aveu un choc qu'il dissimula. Il s'était toujours promis de ne point influencer le choix de sa fille, se bornant à espérer que ce choix tarderait le plus possible. Il vit que l'heure venait où sa tendresse ne suffirait plus à l'enfant choyée ; il s'y résigna. Des raisons insoupçonnées d'Antoinette aidèrent à cette résignation. Depuis peu, il se répétait comme au soir de la vente : « Je voudrais la marier... » Il ne tentait rien pour la réalisation de ce vœu, parce que son cœur saignait à son seul énoncé, mais le Destin, comme le génie du conte, avait recueilli le souhait et l'exauçait.

M. Crescent accepta de dîner chez Mme Vérillier avec le comte de Pasquavelle. En dépit de sa sourde jalousie paternelle, il trouva le jeune homme charmant ; et, de fait, personne ne savait l'être plus que Georges lorsqu'il lui plaisait de conquérir les gens. Evidemment, cela ne suffisait pas. Il fallait au père d'Antoinette des renseignements sur la moralité, la situation du candidat. A qui pouvait-il en demander sinon à Mme Vérillier elle-même, puisque celle-ci déclarait le si bien connaître ? Elle ne répondit rien de très précis — et pour cause — mais elle trouva le moyen de parler abondamment. Toute son éloquence pouvait se ramener à cette brève appréciation qui revenait en refrain sur ses lèvres : « C'est un garçon délicieux et il adore Antoinette. » Cependant, à force d'insistance, M. Crescent parvint à savoir que Georges se désolait de ne pouvoir offrir à sa fiancée qu'une fortune médiocre, mais qu'il comptait bien grossir par son travail. Oui, ce jeune homme modèle rêvait de travailler de toutes ses forces ; l'oisiveté lui pesait, il lui man-

quait une direction ferme et sûre. Que n'obtiendrait-on pas de lui, placé sous les ordres de M. Crescent, par exemple, qui s'entend si bien aux affaires ! De ceci, Mme Vérillier ne savait absolument rien ; elle l'affirma au hasard, mais avec une telle conviction qu'elle fut la première persuadée et crut aussitôt se rappeler que Georges au cours d'un de leurs entretiens où il lui dévoilait ses secrètes pensées, avait trahi le regret de ne pouvoir se mettre à la tête d'une belle et solide entreprise qu'il eût aimé diriger lui-même et surveiller de très près. M. Crescent, que des soucis nouveaux disposaient à chercher, à voir un peu partout des planches de salut, se dit qu'un gendre intelligent, actif, laborieux, acceptant son appui et les lumières de son expérience, serait précieux et mieux fait sans doute qu'un mari fortuné, oisif, pour assurer le bonheur d'une femme. Et puisque ce « garçon délicieux » adorait Antoinette, M. Crescent, étouffant ses soupirs, accepta l'arrêt de sa destinée. Le comte Georges de Pasquavelle fut invité à venir à Passy.

VIII

M. l'abbé Brémont desservait depuis plusieurs années une petite chapelle toute blanche, toute gaie, sans la moindre richesse mais coquette en sa pauvreté par les soins de ses fidèles, coquettes et pauvres comme elle : M. l'abbé Brémont avait, pour ouailles, des midinettes. En plein Batignolles, dans une rue étroite bordée d'humbles boutiques, au fond d'une cour où coulait une fontaine et où fleurissaient, tant bien que mal, quatre rosiers, s'ouvrait une porte de chêne, surmontée d'une statuette de Notre-Dame de Lourdes enfoncée dans la muraille. Cette porte franchie, on voyait des murs clairs, un autel fleuri de beaux bouquets artificiels, hommage de jeunes mains habiles ; des bancs, comme dans une chapelle de couvent ; un

confessionnal, redouté des nouvelles venues, refuge cher à celles qui connaissaient déjà la miséricordieuse bonté du « Père ». Toutes ces enfants, dans un instinctif besoin de protection, de direction, d'indulgence, ont donné au vieux prêtre ce nom qui les fait mieux ses filles spirituelles. Il semble à ces petites, naïves sous leur apparente rouerie, que le Père a le pouvoir de guérir toutes leurs misères, d'arranger toutes les difficultés où se heurte leur inexpérience. Et lorsqu'à l'atelier, elles surprennent une camarade en larmes, elles cherchent aussitôt à l'entraîner vers le confident dont la bonté fut à elles-mêmes si secourable.

Presque chaque dimanche, après la messe qui se dit à 7 heures, l'abbé Brémont est rejoint à la sacristie par une jeune fille gentiment affairée, qui lui dit à peu près ceci : « Mon Père, j'ai une camarade, Hortense, qui a bien de l'ennui... Si vous causiez avec elle, sûr, ça lui ferait du bien. Je l'ai amenée... elle est dans la chapelle. C'est cette grande, là-bas, avec un chapeau rouge... Tenez, elle se mouche, elle n'a fait que pleurer tout le temps de la messe. Elle n'osera pas venir... Et, mon Père, il faut que je vous dise... elle n'est pas une mauvaisé fille, allez ; seulement, n'est-ce pas, depuis sa première communion, elle a perdu l'habitude... et, alors... et puis, mon Père, vous savez... enfin...

— Allez chercher votre amie, dit le prêtre.

Le chapeau trop éclatant, l'arrangement des cheveux, quelque chose d'indéfinissable dans l'attitude, l'ont à l'avance renseigné sur le genre des ennuis qui font sangloter Hortense. Elle arrive, entraînée — ou plutôt trainée — par sa compagne qui disparaît, discrète, après une brève présentation.

— Nous avons du chagrin, ma pauvre petite enfant ?

Le « Père » a la voix si douce, un regard si paternel, comment n'avoir pas confiance ?

Hortense, en larmes, raconte « comment il y a des gens méchants... » Le Père écoute, console, plaint bien plus qu'il ne blâme. Et le dimanche suivant, Hortense d'elle-même revient. Sans beaucoup tarder, elle ira s'agenouiller devant le con-

fessionnal pour y continuer ses lamentables confidences... et voilà. M. l'abbé Brémont aura une ouaille de plus, et le pavé de Paris, une épave de moins.

L'abbé Brémont demeure pas loin de la petite chapelle, dans ce quartier populeux où son âme de missionnaire trouve journellement l'occasion d'exercer son zèle. Il se contente d'un humble logement qu'une femme de ménage suffit pour entretenir. Elle vient deux heures chaque matin, prépare un peu de nourriture que l'abbé fera réchauffer lui-même, et repart jusqu'au lendemain. Ainsi le Père, dont les ressources sont minimes, peut encore économiser de quoi, dit-il, s'offrir quelques douceurs. Ces douceurs consistent à venir en aide à sa nombreuse « clientèle ». Il serait vraiment bien dur au bon prêtre de repousser une misère. Il met tant d'ingéniosité à faire le bien, qu'avec très peu, il accomplit beaucoup.

En dehors de la femme de ménage et des malheureux qui viennent à lui, l'abbé Brémont ne reçoit guère de visites. Cependant, sa concierge a remarqué une personne à l'air maussade, aux yeux sans éclat, qui de temps à autre se présente et ne semble point une quémandeuse. Elle doit être attendue car, sans s'informer à la loge, elle monte directement.

M. Brémont reçoit aussi un jeune homme « très bien, un beau brun au teint mat. » Ainsi l'a catalogué la concierge, qui ne redoute pas les clichés du roman-feuilleton. Les visites de ce jeune homme coïncident souvent avec celles de la personne à l'air maussade. Les femmes en général, les concierges en particulier, aiment à se livrer au petit jeu des déductions... Sur ces rencontres, peut-être fortuites, on bâtit dans la loge tout un drame dont la personne à l'air maussade a dû être, sur ses vingt ans, la mélancolique héroïne.

Mme Victoire ne se doute guère des divagations que ses visites à l'abbé Brémont inspirent à la « consœur » de m'ame Arsène. Elle arrive toujours pressée, passe devant la loge sans même un regard. Lorsqu'elle parvient à l'étage de l'abbé, son cœur bat d'émotion autant que d'essoufflement.

Elle se présenta ainsi vers la fin d'une journée si pluvieuse et glaciale que l'abbé, venant à son coup de sonnette, eut une exclamation de surprise.

— Ma bonne Victoire, je ne vous attendais pas... avec cet affreux temps.

Elle secoua les épaules. Que lui importent la pluie et le froid ! Elle a supporté pire.

— Est-ce qu'il ne viendra pas ? Il a écrit ?

— Non... Mais par cette pluie...

— Il n'est pas en sucre, dit Victoire, pas plus que moi.

L'abbé sourit, habitué aux façons sans grâce de la servante de M. Taraise. Il sait, mieux que personne, ce que cache ce masque bougon.

Victoire alla dans la petite salle à manger qui servait aussi de parloir au vieux prêtre, et se hâta de tirer une chaise près de la fenêtre ; sur l'étagère d'une console, un panier à ouvrage était posé ; elle le prit, en retira du linge qu'elle étala sur ses genoux. Dans la corbeille se trouvaient des ciseaux, son dé, tout un attirail de couturière qu'elle y replaçait après chacune de ces visites.

— On n'y voit plus guère, fit-elle impatiente, même avec le rideau levé... Comme il tarde !

— J'entends son pas, dit l'abbé.

— Et, sans laisser à son visiteur le temps de sonner, il s'empressa au-devant de lui.

Victoire tranquillement tirait l'aiguille. Dans la clarté mourante, son visage grisâtre paraissait plus gris encore et se confondait avec la tonalité ambiante. Toute menue, presque immobile en ses vêtements noirs, elle se renfonçait dans l'embrasure de la fenêtre, et tenait si peu de place qu'elle semblait vouloir disparaître.

L'abbé reparut, précédant Jean Didier.

— Viens vite te réchauffer, mon enfant ; je craignais de ne pas te voir.

— Je vous avais annoncé ma visite. Je n'aurais pas voulu y manquer, surtout aujourd'hui où j'ai besoin de me refaire du courage...

— Ah ! mon Dieu, qu'est-ce donc qui ne va pas ?

— Rien... et tout.

Dans son coin de fenêtre, Victoire avait remué. Elle regardait Jean... une sigulière douceur la

transfigurait. Mais comme l'ingénieur, au bruit léger des étoffes froissées se tournait vers elle, Mme Victoire, en hâte, baissa la tête sur son ouvrage.

Le jeune homme connaît cette femme, une ouvrière à la journée évidemment, déjà rencontrée chez l'abbé. Il la salua, bienveillant; elle répondit à peine, plus maussade que jamais.

Assis près du maigre feu de coke, l'ingénieur se mit à échanger, avec l'abbé, des propos indifférents, attendant la minute prochaine où Mme Victoire plierait son ouvrage ou l'emporterait à la cuisine, ainsi qu'elle a coutume de le faire discrètement, chaque fois que Jean Didier vient visiter son vieil ami.

Et cela, en effet, ne tarda guère.

— Je vais ranger... par là, avant de m'en aller, dit-elle.

— C'est bien, c'est bien, je vous remercie, ma bonne fille.

L'abbé laissa sortir l'ouvrière, puis dit affectueusement :

— Raconte-moi ce qui t'arrive, mon petit, veux-tu ?

— En réalité, il ne m'arrive rien. M. Crescent se montre toujours parfait avec moi et me traite en collaborateur, en ami, plutôt qu'en employé. Mlle Crescent me témoigne de la bienveillance, j'ai de beaux appointements...

— Oui, oui, murmura le prêtre.

Son esprit restait fixé à cette petite phrase bien insignifiante : « Mlle Crescent me témoigne de la bienveillance... » et l'abbé Brémont, songeant à ses jeunes ouailles romanesques, se disait : « C'est toujours la même chose... toujours la même chose... Ah ! ces enfants, ces pauvres enfants ! »

Il croyait comprendre ce qui « arrivait » à Jean Didier, et si « le Père » a trop d'expérience pour s'épouvanter à l'idée d'une tendresse malheureuse, cette même expérience l'empêche de traiter l'amour en quantité négligeable dans le problème de la vie.

Il n'ignore pas que si pour certaines âmes l'amour n'est qu'un jeu, d'autres par lui sont ravagées ; et il ne sait trop ce qui peut être le plus dangereux dans la bonne direction de l'existence.

d'une extrême mobilité ou d'une constance passionnée. Cette constance-là peut mener au désespoir aussi bien qu'au bonheur.

— Mlle Crescent, dit l'abbé, est sans doute une aimable personne ?

— Une créature délicieuse ! Mais... Oh ! je devine votre inquiétude... Non, monsieur l'abbé, je ne suis point assez fou... Soyez certain que je n'oublie pas quel abîme... et d'ailleurs... non, je... j'ai beaucoup d'amitié pour elle, voilà tout.

L'abbé ne répond rien, il est fixé. Un peu de nervosité dans la voix, une sorte d'amertume dans l'accent suffisent à assurer son pronostic. Mais le plus sage est de paraître dupe. Aussi bien, que dire à ce garçon qui, très certainement, ainsi qu'il en proteste, n'oubliera pas la distance qui le sépare de cette charmante et riche jeune fille. Lui conseiller de la fuir, d'abandonner une position avantageuse afin de recouvrer la paix loin de l'enchanteresse ? Si la situation est assez grave pour justifier le conseil, l'abbé connaît trop l'imprudence des jeunes cœurs pour croire qu'il serait suivi.

— Je suis heureux qu'on soit bon pour toi, tu le mérites. Si ce qui te chagrine ne vient pas des autres, tu forges donc en toi-même ta peine... Peux-tu me la confier ?

— Vous la connaissez, elle m'a toujours pesé sur le cœur. A certains moments, elle devient plus lourde et m'étouffe... Je traverse un de ces moments.

— Ah ! Ta solitude, l'abandon de ton enfance, voilà ce qui t'assombrit.

— Oui... Je voudrais savoir... savoir... Pardonnez-moi d'insister. J'ai toujours, malgré moi, au fond du cœur, la conviction que vous me cachez quelque chose.

— Tu te trompes. Je t'ai dit la vérité.

— Oh ! vous ne m'avez pas menti, je sais bien... Je sais qu'il est exact que je suis orphelin, qu'une mourante — ma sœur — m'a confié à vous en vous remettant une somme qui — cela vous ne me l'avez pas dit, je l'ai deviné — n'aurait pu suffire à mon entretien, à mon éducation, si vous ne vous étiez dévoué au pauvre orphelin avec la bonté, la générosité d'un père.

— Que voilà donc des exagérations ! Et si j'ai pris pour toi un peu de peine, ne m'en as-tu pas payé par ton affection et récompensé en travaillant avec courage, en me rendant fier de mon pupille ?

— Le bon Dieu vous prépare certainement une éternité de gloire, elle vous est due. Mais votre pupille, sans être ingrat, veut plus encore. Il veut — pardonnez-lui — il veut de votre part une entière franchise... Ah ! je vous en supplie, dites-moi qui étaient mes parents...

— Je ne les ai pas connus, mais d'après ce que j'en ai su, ce furent de braves gens.

— Parfaitement... honorables ?

— Je crois pouvoir m'en porter garant.

— Alors, pourquoi me cacher leur nom ?

— Mais...

— Oui. Comment me suis-je trouvé jeté dans la vie sans état civil, comme un enfant trouvé ?

— Ton nom est Jean Didier.

— Ce n'est pas vrai. Il existe des Didier, ils ne me sont rien. J'ai fait des recherches. Où suis-je né ?

— Je t'assure que je n'en sais rien.

— Ma... ma sœur ne vous l'a pas dit ?

— Non.

— Son nom, à elle ?

— Le tien.

— Monsieur l'abbé...

— Mon cher enfant, pourquoi cette inquiétude, pourquoi ces doutes ? Ne sois pas tourmenté d'un passé qui ne t'appartient pas ; songe plutôt à goûter le présent et à préparer ton avenir.

— Hélas ! Quel avenir puis-je attendre ? Oh ! je ne parle pas au point de vue de l'argent. Grâce à vous, j'ai le moyen de gagner ma vie ; mieux, de faire, pour parler comme les ambitieux, ma place au soleil.

— Sois ambitieux, je te le permets.

— Pour qui ?

— Comment, pour qui ?... Je ne te répondrai pas ; pour moi...

— Non, puisque vous ne profiterez en rien de ma réussite.

— *Profiter* est un vilain mot. J'en jouirais.

— Je vous demande pardon... Je suis..]

— Tu es malheureux.

— Oui.

— Cela rend injuste envers les autres, quelquefois envers soi-même, presque toujours envers la destinée. On est porté à l'accuser de nous tout refuser dès qu'elle ne nous donne pas tout ce que nous lui demandons.

— C'est vrai, je le reconnais.

— Et ton malheur est un des moins réparables, parce qu'au fond tu ne sais pas très bien ce qui te rend malheureux... Ne m'interromps pas. Tu vas me dire que tu souffres d'être seul au monde... et je le comprends bien, mon pauvre enfant. Mais enfin, c'est pour toi un chagrin déjà ancien, et qui doit moins te peser à mesure que tu avances dans la vie. Cette famille que tu n'as pas connue, le moment viendra vite pour toi de la créer. Tu fonderas un foyer où s'assiéra une femme aimante...

— Non ! fit violemment le jeune homme, je ne me marierai pas.

— J'espère que tu changeras d'avis, dit doucement l'abbé Brémont. Je serai plus tranquille, s'il m'est donné, avant de mourir, de bénir ton union avec une compagne de ton choix.

— Jamais, répétait Jean Didier, c'est mon loi d'être solitaire.

L'abbé Brémont n'insista point. Il savait désormais d'une façon certaine d'où venait la tristesse du jeune homme. Il en fut plus certain encore lorsque celui-ci reprit, s'efforçant de parler gaiement :

— A propos de mariage, je crois bien qu'il s'en prépare un chez M. Crescent.

— Vraiment ?

— On n'en parle pas encore ouvertement ; mais j'ai surpris des allusions, et l'on voit venir, presque chaque jour, un certain comte de Pasquavelle...

— Te plait-il, ce jeune homme ?

— Je ne l'ai pas vu. J'évite de le rencontrer... Je déteste les nouvelles connaissances.

L'abbé Brémont soupira encore, mais c'était un soupir d'apaisement : il ne pouvait que se réjouir du mariage de Mlle Crescent. Le jeune ménage s'éloignerait, du moins pour un temps ; et, bien

que l'absence ne soit pas toujours une promesse de guérison, elle est cependant salutaire. En tout cas, elle sert d'épreuve concluante. « L'absence, a dit La Rochefoucauld, est à la passion ce qu'est le vent à la flamme... Elle éteint les bougies et avive les brasiers. »

— Je voudrais, se prit à dire l'abbé Brémont, que ce ne soit qu'une bougie...

Et il ne put s'empêcher de rire de l'air ahuri de Jean Didier.

IX

Georges de Pasquavelle n'aime pas à songer à cette sorte de pacte qui le lie à M. Taraise. Il donnerait beaucoup, pour avoir déjà remboursé à l'usurier ce qu'il lui doit et pouvoir effacer jusqu'à ce nom de sa mémoire. Le jour où il sera libéré commencera vraiment, pour le jeune homme, une vie nouvelle. Mais, en attendant, force lui est s'il veut mener à bonne fin ses projets, de recourir encore à ce prêteur obligeant.

— Allez, allez, répète M. Taraise ; ne gaspillez pas, mais ne lésinez pas non plus. Il ne faut pas que votre futur beau-père soupçonne votre véritable situation. Pensez aux bijoux ; corbeille simple, mais cependant élégante. Faites-vous établir un devis et donnez-moi le chiffre.

Et le comte signait des reçus. Il les signait sans plus protester de les voir majorés : qu'y faire ? L'important était de ne point indisposer M. Taraise, tant qu'il aurait en main la maudite lettre adressée à cette canaille de Broffmann. Mais ensuite... Ah ! ensuite, si jamais Georges peut repincer le bonhomme...

Mme Vérillier fut chargée de transmettre à M. Crescent la demande officielle. Suivant les instructions précises de Georges, elle ne s'informa point de la dot de son amie ; elle alla même au-devant de ce qu'aurait pu lui dire M. Crescent, en

affirmant que la question *argent* ne comptait nullement pour son protégé et que, Antoinette fût-elle une pauvre fille, il ne la choisirait pas moins entre toutes. Elle rapportait les propres paroles de Georges, inspirées par l'habile M. Taraise. Les deux compères escomptaient bien l'effet de ce beau désintéressement qui, en réalité, n'engageait à rien ; Antoinette étant une fille unique, particulièrement choyée, on pouvait penser que M. Crescent se montrerait, dès le présent, très généreux. Le pauvre homme ne songea guère à mettre en doute ce détachement ; il s'en attendrit d'autant mieux qu'il lui devenait — étant données les circonstances — singulièrement précieux. Et allez donc répondre à tant de générosité par une défiance indiscreète ! M. Crescent ne put moins faire que de se montrer aussi insouciant que son gendre de la question finances. Il ne l'effleura point, et Mme Vérillier fut autorisée à rapporter à son ami une réponse favorable, Antoinette appelée à se prononcer, ayant avoué sans fausse honte qu'elle espérait cette démarche. On attendrait le comte de Pasquavelle dès le lendemain.

Le soir même, Mme Vérillier fit savoir à Georges l'heureuse issue de ses négociations. Il se rendit aussitôt chez M. Taraise. Il s'était engagé à le prévenir du résultat définitif, et ce qui le poussait à tenir sa promesse c'est qu'il comptait apporter à Antoinette, avec une gerbe de fleurs de quelques louis, la bague des fiançailles. Par les soins de Mme Vérillier, il savait les préférences de la jeune fille. Elle adorait les perles, en dépit de la superstition qui les accuse de maléfice.

M. Taraise se déclara enchanté et félicita paternellement son « jeune ami » d'avoir vaincu la mauvaise chance. Georges supporta sans broncher les familiarités du bonhomme ; il touchait au port. Encore un peu de patience ! Il signa une nouvelle reconnaissance et repartit, palpant avec satisfaction son portefeuille gonflé. Il se disait : « La belle chose que l'argent... » et pensait à tout ce qu'il pourrait payer avec les billets bleus du « Père Taraise ». Son visage rayonnait. Il courut chez un joaillier, choisit une admirable perle rose, entou-

rée de rubis dont le reflet avivait son orient. Il la paya et allait l'emporter, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule. C'était un camarade de naguère, délaissé depuis que Georges s'absorbait dans ses projets matrimoniaux.

— En passant, je vous ai vu, je suis entré. Qu'achetez-vous?... Matin! vous êtes devenu millionnaire?

— Je me marie, annonça Georges d'un accent qu'il voulait rendre indifférent, mais où vibrerait du triomphe.

— Mes compliments, mon cher! Eh! Que diable, on prévient les gens... Et avec qui... ou contre qui? comme disent les mauvais plaisants. Mais, au fait... votre soirée est prise, naturellement? Non! Oh! alors, parfait! Je vous emmène... Je dîne au cabaret avec quelques amis, vous en êtes... Parfaitement, vous en êtes. Nous enterrons votre vie de garçon joyeusement, ainsi qu'il sied à ce genre de funérailles. N'emportez pas ce bijou, faites-le remettre chez vous, ce sera plus sage... Allons, venez...

Georges céda. Aussi bien, il ne savait de quelle manière employer sa soirée. Les heures qui le séparaient de l'instant où M. Crescent mettrait dans sa main la main d'Antoinette lui semblaient devoir être interminables. Il se disait : « Je l'aime, je l'aime... » et cela lui donnait de la fierté. Il se sentait régénéré par son amour, absout de tout son passé, absout même d'avoir engagé de l'argent qui n'était pas à lui et de tromper un brave homme. M. de Crescent, s'il savait combien Georges chérit Antoinette, ne lui pardonnerait-il pas?

Au « vieil ami » retrouvé — qui n'était qu'un compagnon de fête — Georges parle de sa fiancée; il s'enthousiasme à parler d'elle au point que, à cette question indiscrete : « Est-elle riche?... » il se surprend à répondre avec une si belle conviction qu'elle le gagne lui-même : « Peuh! cela ne m'importe guère... »

Le dîner fut plein d'entrain. On agrandit le cercle en l'honneur du comte. Ces messieurs téléphonèrent à d'aimables convives, qui accoururent sans se faire prier. On s'installa dans un salon par-

ticulier, tapissé de satin bouton d'or, avec un divan confortable, de commodes vide-poches et des abat-jour en fleurs. Georges connaissait le cadre : des souvenirs de sa folle vie y étaient accrochés, l'assaillaient et lui donnaient une impression de mélancolie en même temps que le désir de s'égayer davantage. Et il s'égaya. Après le dîner, toute la bande, s'entassant dans deux autos, se rendit à un music-hall. « Si Antoinette me voyait... » se disait Georges... Mais il était sans inquiétude. A force de porter des toasts, il avait un peu perdu la tête. Il riait fort, constamment, sans savoir pourquoi. Au fond, il ne se sentait plus très gai.

Tard dans la nuit, lassés du music-hall, on s'en alla souper. Georges riait moins fort, ses paupières clignaient. De temps à autre, il énonçait péniblement un aphorisme, dont le manque d'à-propos amenait des explosions de joie, comme : « Le temps c'est de l'argent... », « Il ne faut jamais jurer de rien. » Il se mit à parler politique et dit qu'il songeait à la députation. Il évoqua les « malheurs de la France » et l'on eut grand'peine à le consoler, il sanglotait. Quelqu'un proposa de terminer la nuit dans une maison de jeu. Georges se leva aussitôt et déclara : « J'en suis ! »

Les plus sages tentèrent de lui faire comprendre qu'il n'était pas en état de jouer ; il se fâcha, crut qu'on l'accusait d'être insolvable et obligea chaque personne présente à palper son portefeuille. En un reste de lucidité, il se souvint de l'achat de la bague et fut content de l'avoir payée. Il assura qu'il flamberait les billets si l'on refusait de l'emmener tailler une banque. On l'emmena.

X

Il faisait grand jour lorsque Georges se retrouva dehors. La tête lui faisait mal. De confuses pensées tournoyaient dans son cerveau. Il ne recon-

naissait plus la rue. La porte qu'il venait de franchir s'était refermée, il s'y adossa. Les maisons, en face de lui, avaient encore leurs persiennes closes, les rideaux de fer des boutiques étaient baissés. Georges passa la main sur son front... il croyait entendre le brouhaha des voix qui, tout à l'heure, lui martelaient les oreilles. Après le silence relatif d'une partie, les interpellations se croisaient; on s'était disputé... Georges ne sait sur quel coup douteux. Il ne jouait plus, ayant tout perdu : dans cette maison-là, on ne jouait pas sur parole, à moins d'être un habitué. Affalé sur un siège il a assisté, jaloux, à la fièvre des autres. La dispute a mis fin à la séance. Mécontent, craignant du tapage, le maître du lieu a expulsé les joueurs; ils sont partis furieux, sans s'occuper de Georges qui ne bougeait pas. Il a fallu le secouer pour l'arracher à sa torpeur. Et maintenant, à l'air vif du matin, cette torpeur se dissipe un peu, le laissant désespéré... Il a joué... il a perdu... après s'être juré de ne plus toucher une carte... Il pense à Antoinette : Si elle savait! Mais elle ne saura pas. Elle ne doit pas savoir... jamais! L'argent perdu, eh bien! M. Taraise le paiera. Il faudra bien qu'il paie, le bonhomme Taraise... Parbleu!

Georges essaie de rire. Ah! comme sa tête est lourde!... Bon! voici tout près un bar qui s'éveille. Un garçon en tablier bleu surgit, baillant, d'une ouverture en cintre soudain béante au ras du trottoir. Redressé, il commence à retirer les barres des volets. On voit, à l'intérieur de la salle, palir une lampe électrique. Georges attend. Il laisse le valet achever son travail, tirer sur le trottoir de petites tables de marbre. Alors, il se décide et, surpris de se sentir si las, avec des genoux de coton, il s'en va taper sur l'épaule du garçon. Il voudrait boire... quelque chose de remontant.

— Déjà! raille l'homme.

Il a bien envie d'envoyer promener ce client par trop matinal; mais celui-ci a trainé lui-même une chaise et s'y est laissé tomber, les mains sur les genoux. Le garçon ricana. Cette expression hébété, ce visage terreux au front plissé que découvre

le chapeau jeté en arrière, il les a vus souvent. Et, parce qu'il connaît l'existence de la maison de jeu toute proche au seuil de laquelle il a remarqué tout à l'heure Georges arrêté, le garçon devine et s'informe, familier, si la *culotte* a été sérieuse.

— Plutôt, répond le comte, sans se faire prier.

Puis, croyant qu'on hésite à le servir par crainte de n'être pas payé, il touille dans ses poches, y ramasse un peu de menue monnaie qu'il jette sur la table.

— Ça va, mon prince. Et puis, un conseil gratis : vous feriez mieux d'avalier un verre de limonade, ça rince l'estomac. Hein ! non?... Ça ne donne pas du cœur... et c'est ce qu'il faut à cette heure ? Alors, une fine, ça va?... Boum !

Georges demeura longtemps immobile, devant sa « consommation », repris d'engourdissement, triste, l'âme absente.

Le bar s'animait. Des ouvriers venus « tuer le ver », raillèrent le fêtard écroulé. Georges n'écoutait pas ; il ne s'apercevait pas non plus qu'il faisait grand jour et que sa tenue du soir, que laissait voir son pardessus ouvert, attirait l'attention goguenarde des premiers passants. Il tâchait de réfléchir nettement et n'y parvenait guère. S'apercevant soudain qu'il avait très froid, il songea qu'il ferait mieux de rentrer chez lui ; un bon tub, une tasse de café très fort le remettraient. Il se leva, et moins par un restant de griserie que par un excès de fatigue, il tituba avant de reprendre son aplomb.

A cet instant, un jeune homme venait sur le trottoir, marchant à vive allure. Georges le heurta de l'épaule ; l'autre voyant le plastron frippé, l'œillet fané à la boutonnière de l'habit, supposa la nuit d'orgie et, d'un mouvement brusque, témoignant plutôt du dégoût que de l'irritation, il repoussa le comte.

— Ah ça ! monsieur, gronda Georges.

Ils se toisèrent, puis le jeune homme, haussant les épaules, s'éloigna. Il avait mieux à faire que d'accepter une querelle avec un pochard. L'autre ne le retint pas, et apercevant un taxi, le héla. Il se mouvait comme en un rêve, avec un étrange

dédoublement de sa personnalité. Il y avait un Georges de Pasquavelle aveuli, résigné à sa déchéance, qui agissait mécaniquement, et un autre être plus lucide, qui le regardait agir, malveillant, plein de mépris... et aussi de pitié.

Ainsi que Georges l'espérait, une halte chez lui, une douche froide et un bol de café noir le remirent à peu près. Il commençait à retrouver toute sa lucidité lorsqu'on vint, de la part du joaillier, apporter la bague de fiançailles. La vue du bijou acheva de réconforter le faible garçon. Sa conscience, lasse de ne jamais avoir le dernier mot, devenait de plus en plus accommodante, et les remords de M. de Pasquavelles s'envolaient au premier souffle. Après tout, était-il si coupable? Il avait, cette nuit, un peu oublié Antoinette et cédé à l'ancienne et terrible passion du jeu. Il pouvait aussi se reprocher d'avoir bu plus que de raison, ce qui manque d'élégance. Mais enfin, cette ultime rechute des gens qui vont « faire une fin » est prévue, cataloguée : cela s'appelle enterrer sa vie de garçon, et — son ami a raison — ce genre de funérailles doit être sans mélancolie. Il est seulement fâcheux que la mélancolie vienne après — le lendemain — compliquée de mal aux cheveux. Il devait oublier sa folie, ne plus penser qu'à l'avenir.

Seulement, voilà ! Pour que le temps des fiançailles soit pleinement heureux, il ne faut pas le traverser la poche vide avec des tracés d'argent. Et toute la nouvelle avance consentie par M. Taraise a fondu cette nuit, s'est évanouie comme une fumée. Ayant réfléchi, Georges conclut que M. Taraise se montrerait plus facilement généreux une fois les fiançailles accomplies. Il se contenta donc de l'aviser par un pneumatique que cette touchante et décisive formalité devait avoir lieu ce même jour, à cinq heures. Après quoi, s'échappant le temps nécessaire de chez son futur beau-père qui, sans doute, voudra le retenir à diner, Georges se rendra en hâte au logis de M. Taraise, afin de lui confirmer la bonne nouvelle.

Il est curieux de voir combien certaines gens sont réfractaires aux amères bienfaits de l'expé-

rience. Par le fait d'une lettre imprudemment compromettante, M. Taraise tenait en ses mains la destinée du comte de Pasquavelle, et voici que cet étourdi ajoutait, par ce pneumatique, une pièce compromettante de plus à son dossier. Comment, s'il prenait à l'usurier la fantaisie de montrer cette missive à M. Crescent, Georges pourrait-il en expliquer la raison? Il est vrai que l'usurier eût agi contre son propre intérêt en faisant rompre ce mariage si bien élaboré! Mais Georges ne songea ni au danger, ni à son improbabilité. Son message expédié, il fut tout à ses projets d'amour et de fortune, et le temps lui parut long qui le séparait de sa visite à Passy.

Enfin, l'heure sonna. Reposé, parfumé, mis avec une savante recherche et s'étant fait précéder d'une somptueuse corbeille de fleurs blanches, — sa note récemment acquittée chez le fleuriste lui ouvrait un crédit, — M. de Pasquavelle fut introduit dans le petit salon d'Antoinette. Elle avait voulu le recevoir là, dans ce cadre plus intime et qu'elle savait favorable entre tous à sa beauté. Antoinette la fière, l'indifférente Antoinette, s'était laissé conquérir par les yeux tendres de Georges, par son admiration fervente, par cette passion contenue qu'il savait si habilement laisser voir. Est-ce bien Georges qu'elle aime, ou se laisse-t-elle aveugler par la joie d'être aimée avec tant de romanesque?... Il faudrait, pour le démêler, plus d'expérience que n'en possède l'enfant gâtée. Elle n'ignore pas seulement la vie, elle s'ignore elle-même, en dépit de son assurance et de ses efforts pour paraître raisonnable et sans illusions. L'éternelle sérénade fera toujours venir les jeunes filles au balcon.

Ce jour-là, Jean Didier s'énervait à un travail sans charmes : la révision des notes et des comptes envoyés de la Société polonaise où, en dépit des rapports défavorables tournis par Jean au retour de son voyage, M. Crescent continuait d'enfourer de l'argent parce que, disait-il, le seul moyen pour lui de sauver sa mise était de la doubler.

« Bien la peine, songeait rageusement le jeune homme, de m'envoyer faire une étude sur les lieux, pour agir contre mes avis et prétendre que

je puis avoir mal vu, gêné par la malveillance des ingénieurs de là-bas ! Le fait est qu'ils ont mis assez de mauvaise grâce à me faciliter la tâche. »

Ce labeur déplaisant durait depuis la veille et, pour en finir plus vite, Jean Didier était venu à Passy beaucoup plus tôt que de coutume.

Moins absorbé, il aurait pu remarquer l'air de fête que prenait la maison. Plus que jamais, Antoinette la voulait fleurie. Les domestiques, sous ses ordres, s'affairaient avec des airs importants et mystérieux. A l'office, on a deviné l'événement attendu ; mais rien de cette atmosphère de trouble heureux ne parvenait dans le bureau de M. Crescent où Jean Didier, les sourcils froncés, alignait des chiffres.

Au repas de midi qui les réunit, Toinon eut bien envie de faire part à « son ami Jean » de la bonne nouvelle ; une question, même indirecte, du jeune homme, aurait suffi à provoquer ses confidences. Mais trop gravement préoccupé par les catastrophes qu'il prévoyait, l'ingénieur ne prit point garde aux allusions par lesquelles Antoinette cherchait à éveiller sa curiosité. Lui qui d'ordinaire oubliait le reste du monde lorsqu'il la contemplait, paraissait aujourd'hui à peine la voir. Vexée, Antoinette abandonna ce personnage insociable à ses réflexions et, s'étant hâtée de servir le café, elle remonta chez elle sans un mot de congé.

M. Crescent, presque aussitôt ramena son secrétaire au bureau. Son visage, souriant tant qu'Antoinette avait été présente, s'obscurcit.

— Je vous ai laissé travailler seul, ce matin, Didier. Qu'avez-vous conclu ?

— Rien de bon, monsieur. Je persiste à juger sévèrement les promoteurs de cette affaire.

— Dites tout de suite qu'ils m'ont roulé !

— Ils s'y sont efforcés.

— Allez-y franchement. Vous savez qu'ils ont réussi, puisque vous n'ignoriez pas quels capitaux j'ai risqué là... Une si belle spéculation ! Ma pauvre femme me reprochait de manquer d'audace ; je crois que j'étais très prudent, alors. Et voici qu'en vieillissant je m'écarte de cette sagesse... Mais non. Vous avez beau me persuader le con-

traire, ces gens sont les premiers déçus et, ainsi qu'ils l'affirment, leur déception n'est que momentanée. Il nous faut un peu de patience, comme on dit, un bon estomac... On tâchera, que diable ! J'en ai vu d'autres jadis, au début de mon mariage. Tenez, il y eut chez nous une grève. Je ne sais quel mauvais vent soufflait un peu partout, cette année-là... J'ai perdu gros... Bah ! Je n'en suis reparti qu'avec plus d'entrain. A peine ma chère femme s'est-elle doutée de mes ennuis. Il ne faut jamais que les femmes pussent soupçonner nos luttes, nos soucis, même — et surtout — lorsque leur tendresse les pousse à désirer les partager. On doit les épargner... ne le pensez-vous pas ?

Sans attendre la réponse de Jean, M. Crescent poursuivit d'un ton las :

— Mais j'étais jeune. Les vieux ont toujours tort... Voyez-vous, Didier, j'aurais besoin, en ce moment, d'avoir près de moi pour me soutenir, m'aider, une jeune intelligence ; un collaborateur comme vous, tenez, mais qui puisse parler en maître, agir en son nom...

Jean avait repris sa place à la table qui lui était réservée. Il se tenait penché sur des feuillets épars et ne releva pas la tête. Ses paupières battirent. Pour qu'on ne voie pas le tremblement de ses mains, il les crispa au bord de la table. Il n'avait point à s'inquiéter, M. Crescent ne le regardait pas. Les yeux levés vers la fenêtre, il suivait le mouvement régulier d'une branche de fusain qu'un peu de vent secouait dans l'étroite cour fleurie. Aucune plante encore ne s'épanouissait dans les plates-bandes, les rosiers à peine bourgeonnaient... Ce fusain, perpétuellement vert, était triste sur le fond luisant du lierre, triste comme un arbre de cimetière.

Jean Didier se disait : « Je suis fou... M. Crescent parle ainsi au hasard... C'est impossible ! Il ne peut songer à moi... moi, sans fortune, sans nom... »

Il se mordait les lèvres, cherchant une douleur physique pour le rappeler au réel... Est-ce qu'il ne rêvait pas ? « Il faudrait près de moi une jeune énergie... un collaborateur comme vous, mais qui puisse agir en maître... » Jean Didier

pensait à la fortune de M. Crescent diminuée, compromise plus gravement qu'il ne le disait. Antoinette cessait donc d'être une riche héritière... Peut-être aura-t-elle besoin, pour ne pas souffrir de la médiocrité, de tout l'effort, de tout le labeur de celui qui l'épousera... Ah! si cela était... mon Dieu!

Il se souvient du jour où Antoinette lui a confié son dédain pour la fortune, et qu'elle enviait les petites ouvrières vaillantes... Était-elle sincère? Oui, sans doute, mais ignorante de ce qu'est en réalité une existence besogneuse.

— Allons, terminez ce travail sans moi; j'ai une course urgente à faire, et je dois être de retour ici de bonne heure... Didier, vous m'entendez?

— Monsieur? Ah! oui, parfaitement... Oh! le relevé est presque achevé, ce sont les vérifications qui m'ont retardé.

— Eh bien, à tout à l'heure.

— Oui, monsieur.

Et Didier resta seul. Il mit sa tête entre ses mains. Il ne réfléchissait pas de façon précise; il voyait seulement Antoinette aller et venir dans le petit salon rose — ou monter en auto — ou encore assise en face de son père à table. C'était une suite d'images se succédant d'elles-mêmes, sans que Jean fit un effort de pensée pour les évoquer ou les retenir. Elles passaient, ainsi que sur l'écran cinématographique, s'évanouissant pour renaître parfois comme si le même film se déroulait de nouveau. Combien de temps s'écoula ainsi? Un timbre en égrenant un nombre fit sursauter Jean Didier. Quelle heure pouvait-il être? Il n'avait pas compté. Il reprit son travail, relut ses notes... Il ne comprenait pas.

L'entrée d'un domestique interrompit son inutile effort.

— Oh! monsieur travaille sans lumière? Il fait encore jour, mais ici... Ce bureau est tout de suite obscur, même l'été.

Didier rougit. Il lui semblait être pris en faute.

— Mademoiselle fait prier M. Didier de monter... Mademoiselle tient à voir monsieur... Elle est au salon rose.

Qu'avait-il à sourire ainsi ce valet? Pourquoi prenait-il un ton de mystère familièrement joyeux? Cela appuyait la phrase ambiguë de M. Crescent. Pour un peu, Didier se serait écrié : « Je sais ce qu'elle veut me dire... je le sais... » Il pensa : « Elle va me laisser comprendre... Mais quelle folie... quelle folie! »

Afin de ne pas s'élançer hors de la pièce en courant, il s'obligea à une excesssive lenteur, rassemblant ses papiers avec un soin exagéré. Le domestique l'abandonna : le secrétaire faisait partie de la maison, connaissait les autres.

Didier, seul, respire mieux. Il renonce à combattre l'espoir insensé qui, tout ce jour, l'a tenu en état d'hypnose. — Il allait savoir... Il monta.

Une portière de soie épaissie de ouate étouffait les bruits. Ce ne fut qu'en pénétrant dans le petit salon, que Didier entendit la voix d'Antoinette. Une autre voix lui répondait, que Jean ne reconnut point.

— Ah! fit M. Crescent, vous voilà, mon cher ami... Ma fille et moi avons tenu à vous annoncer dès ce soir la grande nouvelle.

Tout près de la fenêtre, sur le jour rosé du soir, Antoinette se détachait vêtue de blanc. On voyait mal son visage tourné vers la pièce, mais Didier ne la regardait pas; toute son attention allait à l'homme debout près de la jeune fille... il n'avancait plus, sentant ses genoux fléchir... Il comprenait! Il aurait voulu les supplier de se taire, de ne pas lui annoncer « la grande nouvelle » qui pour lui, après ces heures de déraison, était une nouvelle de mort... Et afin que le coup soit plus rude, ce fut Antoinette qui le porta.

— Monsieur Didier, laissez-moi vous présenter le comte de Pasquavelle, mon fiancé. Nous lui avons parlé de vous, il sait quel ami vous êtes...

Elle voulait être douce, atténuer le mal qu'elle ne savait pas si cruel, mais devinait cependant, se sachant aimée.

Didier salua. Il dut dans la main que Georges lui tendait mettre la sienne.

A ce moment, pour chasser la gêne qu'elle sentait naître entre eux, Antoinette s'écria :

— La nuit vient déjà; on se voit mal, et je veux

que vous vous connaissiez bien tous les deux.

Elle tourna des commutateurs : les lumières jaillirent du plafond, des angles, des corniches, des lampes posées sur les tables, ce fut un soudain éblouissement.

Le comte et Jean se dévisagèrent, et aussitôt le même recul les écarta l'un de l'autre. Le premier, Jean venait d'identifier le fétard aviné heurté par lui le matin même, à la terrasse d'un mastroquet. Peut-être, sans cette expression de dégoût, de mépris, dont il s'était senti souffleté à leur première rencontre et qu'il retrouvait plus accentuée encore dans les yeux de Jean, Georges n'aurait-il pas songé à reconnaître, dans le secrétaire de M. Crescent, le jeune homme qui l'avait repoussé à moitié ivre... Il pâlit. Un mot de Jean Didier et c'était l'écroulement définitif, l'échouage au port.

Jean serrait les poings, une joie haineuse le soulevait parce qu'il allait rejeter son rival loin de sa route, joie farouche, irréfléchie, à laquelle son être conscient ne participait point. Toute la lucidité de sa pensée n'éclairait qu'un point du drame : cet être dont il sait l'indignité a osé prétendre à l'idole ! Il existait un homme qui, possédant cet incomparable bonheur — le droit de prétendre à l'amour d'Antoinette — avait osé bafouer cet amour et avilir le souvenir de la jeune fille dans une nuit de fête ignoble... Et dans la main de ce personnage immonde Antoinette confiante allait mettre sa main?... Ah ! non !

Il se tourna vers la jeune fille, décidé à proclamer la vérité, à faire chasser l'indigne. Et Georges le comprit si bien qu'il ébaucha un geste violent... Mais Jean Didier garda le silence. C'est qu'il venait de voir, dans le regard dont la jeune fille enveloppait son fiancé, un rayonnement auquel le malheureux dédaigné ne pouvait se méprendre. Antoinette aimait cette homme ! L'en séparer ce serait la faire souffrir et Jean ne veut pas qu'elle souffre. Ce fut une lutte si brève que nul autre que Georges ne la soupçonna. Il vit changer l'expression du visage de Jean, s'abaisser sa main tendue pour l'accusation. Il le vit se détourner... et il étouffa un soupir de délivrance. Le danger, s'il

existait encore, n'était plus imminent; on pourrait y parer, sans doute.

Hâtivement, afin d'éviter que le silence se prolongeant parût anormal, Georges, affectant une aisance légèrement protectrice, témoigna au secrétaire de son futur beau-père le plaisir qu'il éprouvait à faire sa connaissance.

Distract, M. Crescent n'avait rien remarqué de cette scène rapide. Plus avisée, Antoinette ne pouvait laisser passer sans en être frappée l'attitude contrainte, le recul de Jean. Mais elle se l'expliqua d'autant mieux qu'elle les avait prévus; elle s'imaginait seulement que l'ingénieur saurait mieux dissimuler. Puisqu'il l'aimait, n'était-il pas bien naturel qu'il se prit à haïr dès l'abord son fiancé? Antoinette craignait que Georges n'ait surpris cette contrainte. Que penserait-il? Elle se promit d'amener l'entente entre les deux hommes. Elle voulait ne pas perdre l'amitié de Jean; il faudrait bien que son amour sans espoir se transformât en un sentiment paisible, discret et sûr. Elle exigeait du bonheur même les miettes.

En enfant gâtée, habituée à voir chacun céder à ses caprices, Antoinette décida que devait cesser le soir même cet antagonisme; il fallait que Jean consentit à dîner avec le comte de Pasquavelle. Ce ne serait peut-être pas agréable pour le pauvre amoureux dédaigné, mais certainement très salutaire. Il vaut mieux trancher dans le vif. C'est une méthode que l'on juge toujours excellente lorsqu'il s'agit d'opérer autrui.

Ce n'était pas que Mlle Crescent fût méchante ou dénuée de sensibilité; les femmes en général et les jeunes filles en particulier peuvent être sauvagement cruelles sans s'en rendre compte.

Antoinette fut réellement fâchée du refus de Jean, refus qu'il dut rendre brutal à cause de l'ingéniosité que mit Antoinette à détruire les prétextes dont il cherchait à l'adoucir. Il parla d'abord d'une course urgente. Antoinette l'autorisa à faire cette course, pourvu qu'il fût de retour à huit heures pour se mettre à table. Elle l'y autorisait d'autant plus que M. de Pasquavelle aussi devait s'absenter et revenir. Jean s'excusa sur sa tenue.

Mais il n'avait qu'à passer chez lui après avoir fait ses courses.

— Il serait trop tard, dit Jean.

Antoinette lui accorda le quart d'heure de grâce. Alors il imagina une invitation à dîner, qu'il avait oubliée...

Mais le téléphone est là pour quelque chose... et les messages téléphoniques, pour le cas où les personnes que l'on veut avertir n'auraient pas le téléphone.

— Je vous remercie, mademoiselle... Ce soir, il m'est absolument impossible de rester.

Elle n'insista plus, vexée. Jean, à bout de calme, s'esquiva.

Lorsqu'il traversa le hall, aucun valet ne s'y trouvait et il s'en réjouit, ayant conscience d'avoir, comme on dit, une mauvaise figure. Il eût bien volontiers sinon étranglé, giflé quelqu'un et, de préférence, M. le comte de Pasquavelle.

Une double porte séparait le hall de la cour d'entrée. La première, qui ne se fermait que le soir, était en chêne massif; la seconde, faite d'une grille ouvragée, doublée d'une glace épaisse. A travers cette glace on voyait les verdure du jardinet et, juste en face, le portail donnant dans la rue. Ce portail, comme la porte de chêne, restait ouvert durant le jour.

Au moment de quitter le hall, Jean avisa sur le trottoir un personnage arrêté. Il avait l'air placide et la mise correcte; malgré son apparence de bon bourgeois, il déplut à Jean de le voir là. Que regardait-il, ce monsieur, et pourquoi cette curiosité? La soif de querelle que sentait en lui Jean Didier le portait à presser le pas. Il s'avancerait vers le personnage et lui dirait... Au fait, que lui dirait-il? De quel droit voudrait-il empêcher ce passant benévole de contempler la façade de l'hôtel Crescent? D'ailleurs il n'aura rien à dire, car voici que le curieux s'éloigne...

Jean traverse la cour et, lorsqu'il arrive au portail, il est stupéfait de voir le bon bourgeois revenir sur ses pas, regarder encore avec une mimique d'impatience vers l'entrée du hall. Obéissant à une impulsion irraisonnée, au lieu de sortir

du jardin, Jean longea la grille à l'intérieur jusqu'à l'angle opposé, formé par la clôture du jardin voisin. Là est ménagée une sorte de minuscule tonnelle, une logette plutôt, faite d'un treillis de bois matelassé de lierre. De cette logette, par une déchirure dans le lierre qui garnit la grille on peut, sans être vu, suivre les allées et venues de la rue. Il y a là un petit banc de bois vermoulu. Jean Didier s'assied. Qu'attend-il, que veut-il au juste ou que redoute-t-il? Le jeune homme serait bien empêché de le dire. D'ailleurs, il n'a pas le temps de s'interroger : le monsieur curieux passe devant la logette. Jean voit mieux sa figure poupinée, ses yeux clairs... il lui déplatt. Va-t-il s'en aller, décidément? Voici qu'il s'éloigne... Non, ses pas se ralentissent, s'arrêtent, puis de nouveau se rapprochent. Le monsieur revient. Jean distingue le bruit de la porte du hall... et la voix joyeuse d'Antoinette vient jusqu'à lui. Il comprend qu'elle a voulu accompagner jusque-là son fiancé. — Son fiancé! Jean répète le mot en martelant les syllabes. Elles lui frappent le cœur, et c'est une douleur aiguë, non sans douceur cependant — parce que c'est aimer encore que de souffrir — qui absorbe un moment Jean Didier, l'empêche de remarquer la sortie du comte de Pasquavelle. Une exclamation assourdie, tout près de lui, derrière le rideau de lierre, lui rend sa curiosité.

— Qu'est-ce que vous faites là?... Si l'on vous voyait...

Jean reconnaît l'accent de Georges de Pasquavelle, bien que troublé en cet instant par une irritation contenue...

— Et quand on me verrait, monsieur le comte, quand on me verrait vous aborder, où serait le mal? Ne pouvez-vous pas rencontrer par hasard un vieil ami?

C'est le bourgeois curieux qui répond, non sans raillerie. Jean Didier, par la coupe ménagée dans le feuillage, le voit et voit Georges aussi. Les deux hommes sont arrêtés, le comte un peu pâle, le monsieur bonasse très souriant.

— Je vous ai écrit, dit Georges, que j'irais chez vous dès ce soir : ne pouviez-vous m'attendre?

— Excusez-moi... J'étais impatient de connaître le résultat définitif de notre entreprise... pardon, je m'exprime mal. Vous êtes seul directement intéressé... pour le moment. Je veux dire qu'il est bien évident que votre mariage est une entreprise qui vous est... toute personnelle... Eh! eh! eh!

— Ne riez pas, monsieur Taraise, cela vaudra mieux.

— Quoi... est-ce que... un obstacle imprévu...

— Oh! non, rassurez-vous, aucun obstacle... C'est chose faite. J'ai glissé tout à l'heure, au doigt de Mlle Crescent, la bague de fiançailles.

— J'en suis heureux... vous ne me croyez pas? Je suis heureux pour vous, pour vous seul, de cette conclusion. Vous voilà tranquille, bien installé dans la vie... grâce à mes conseils.

— A vos ordres...

— Oh! monsieur le comte, jamais je ne me serais permis...

— Non! Vous oubliez?... Mais du diable si je sais pourquoi je vous entretiens de tout cela en pleine rue, juste devant l'hôtel de M. Crescent, au risque d'être entendu... Je vous dis, j'allais chez vous. Prenons un taxi et partons...

— Pourquoi faire, maintenant que vous m'avez dit : je suis content.

— Oui, mais voilà... Je n'ai pas tout dit...

— Il vous faut de l'argent, encore!

— Vous avez deviné.

— Naturellement, vous avez voulu, hier soir, enterrer votre vie de garçon et...

— Comment savez-vous...

— Je ne sais pas, je suis sûr. C'est toujours ainsi que l'on se comporte. Des promesses d'être sage, des serments... et puis... vous avez joué?

— Je crois que oui...

— C'est honteux, monsieur le comte... honteux! Vous avez spéculé sur ma bonté. Vous vous êtes dit : « Jamais ce bon M. Taraise ne voudra me laisser dans l'embarras si près du but... » Allons, combien vous faut-il? Vous passerez signer demain, chez moi, j'ai confiance.

M. Taraise sortit de sa poche un vaste calepin et appuyant son pied sur le bord du mur, posa le

carnet sur son genou soulevé afin d'y chercher plus aisément.

De sa cachette, Jean Didier voyait à portée de sa main le carnet ouvert bourré de paperasses. Une enveloppe s'y trouvait portant l'adresse de M. Taraise. Jean Didier en lut la suscription avec le soin attentif d'un policier. Il retenait son souffle.

— Venez plus loin, dit le comte, je vous assure que nous jouons un jeu très dangereux. Rencontrer un ami, passe encore; mais accepter des billets de banque, là, dans la rue... Allons plus loin, vous dis-je!

Ils s'éloignèrent. Jean Didier, un moment, resta anéanti. Il pensait à Antoinette : Vers quel abîme l'entraînait-on ?

XI

— Encore ? grommela Mme Victoire.

M. Taraise vient à peine de reconduire sur le palier un « client », et voici qu'on sonne de nouveau, malgré l'heure tardive.

Victoire attend, avec l'espoir qu'on s'en ira sans insister. Ainsi la femme de l'ogre voulut, assure le conte, renvoyer le Petit-Poucet et ses frères, et ce n'est qu'à leur instante prière qu'elle les laissa pénétrer chez son terrible époux.

Mme Victoire ne se décida à bouger qu'après un second coup de sonnette plus impatient. Il faisait nuit noire dans l'antichambre. La servante ne prit pas la peine d'allumer le papillon de gaz que le propriétaire parlait toujours — sans s'y décider jamais — de remplacer par l'électricité. Elle laissa ouverte la porte de sa cuisine, et il en vint assez de clarté pour se guider en évitant les heurts, entre le coffre à bois et le porte-parapluie qui encombraient ce petit espace.

Victoire ouvrit sans se presser. M. Arsène, sur l'injonction de Mme Arsène, venait d'éclairer par-cimonieusement l'escalier. A cette faible lueur,

Mme Victoire ne distingua pas d'abord le visage du visiteur.

— M. Taraise?

En entendant cette voix, Mme Victoire a un sursaut — sans réfléchir, très vite, elle répond :

— Il n'y est pas ! et elle pense à se mettre en travers de la porte, à repousser de force s'il le faut le pupille de l'abbé Brémont dont elle reconnaît à présent le visage, malgré la pénombre. Mais, du seuil de son cabinet où il vient d'apparaître, M. Taraise lui-même s'informe.

— Qu'y a-t-il ?

Et sans s'inquiéter de ce maussade Cerbère qui prétendait lui barrer le chemin, l'ingénieur avance d'un pas décidé.

Il n'a pu discerner les traits de la servante ; les aurait-il vus nettement, que l'idée ne lui serait pas venue de les identifier avec ceux de l'ouvrière souvent rencontrée par lui chez l'abbé Brémont.

— Monsieur Taraise, n'est-ce pas?... Pouvez-vous me recevoir un instant, monsieur ?

— Très volontiers. Veuillez entrer.

Jamais Simon ne fut plus souriant. Et cependant une instinctive méfiance le met en garde contre cet inconnu.

Le bureau est éclairé par une lampe dont, sous prétexte de rectifier la mèche, M. Taraise enlève brusquement l'abat-jour. Il le tient à la main, de telle sorte que, restant lui-même dans l'ombre, il envoie, ainsi que par un réflecteur, la pleine lumière sur Jean Didier. Celui-ci sourit de la manœuvre qui ne le démonte pas. Peu lui importe de laisser scruter son visage par le regard inquisiteur de M. Taraise à qui certainement il est inconnu. Décidé à jouer un rôle, il a soin de ne point trahir la répulsion que lui inspire le complice du comte de Pasquavelle.

— Il me semble, dit M. Taraise en recoiffant sa lampe, il me semble bien vous avoir déjà rencontré, monsieur. Monsieur ?...

Le ton interroge. Jean ne paraît pas comprendre.

— Je pense, monsieur, que vous faites erreur... Du moins, est-ce la première fois que j'ai le plaisir de vous parler.

— Oui. Curieux... Curieux comme votre figure, vos yeux surtout, me donnent une impression de déjà-vu...

— Une ressemblance, sans doute.

— Sans doute. Et... à qui ai-je l'honneur...

Cette fois, impossible d'éluder la question nettement posée, Jean prend l'air embarrassé.

— Je vous demande, monsieur, de me permettre pour le moment... Plus tard, tout à l'heure, peut-être...

— Bien, bien, dit M. Taraise, comme il vous plaira.

Il croit deviner. Cette hésitation à se nommer, loin d'augmenter sa méfiance, le tranquillise. Allons, encore un fils de famille dans l'embarras. Dette de jeu, pire, peut-être... emprunt fait à la caisse d'un patron, d'une société, et qu'il s'agit de rembourser avant la vérification des comptes... Pauvre garçon ! On verra ce qu'il est possible de faire pour lui — avantageusement.

— Je viens, reprend Jean Didier, de la part d'un de mes amis qui vous a de grandes obligations.

— Ah ! Ah !

— Je l'ai même croisé en venant ici, et il m'aurait accompagné chez vous, s'il n'avait été attendu à diner... un premier diner chez sa fiancée, on ne saurait y arriver en retard, n'est-ce pas ?

— Quoi... vous recommandez-vous du comte de...

Retenu par un geste de prudence, M. Taraise hésite à prononcer un nom. Jean continue :

— ...De Pasquavelle, oui, Georges m'a assuré que vous étiez d'une obligeance extrême... et je crois que sans vous...

— Sans moi, votre ami ne serait pas l'heureux fiancé d'une riche et — ce qui ne gâte rien — très jolie héritière. Je vois qu'il vous a fait ses confidences...

— Complètes ! affirma Jean d'un accent qui en disait long.

— Oh ! fit M. Taraise.

Et son accent aussi en disait long. Cela rendit plus ferme la volonté de Jean d'apprendre la vérité sur le fiancé d'Antoinette. Mais M. Taraise n'aimait

point à trahir ses clients, et rien ne lui prouvait que les confidences de Georges à ce jeune homme fussent aussi complètes que celui-ci se l'imaginait. Il attendit sur ses gardes. Jean soupira.

— Il y a dans la vie des moments difficiles.

Ce lieu commun fit sourire M. Taraise. Il le connaissait. C'était la phrase de début qu'employaient presque tous ses visiteurs.

— A qui le dites-vous ! répondit-il.

Et il attendit encore.

— Je traverse un de ces moments, reprit Jean Didier... J'ai... enfin je voudrais... il m'est arrivé...

Il exagère à dessein son embarras. M. Taraise y est pris. Sa confiance grandit d'autant plus qu'il se met à douter de l'honorabilité de cet inconnu. S'entendre comme larrons en foire n'est point une locution vaine. Mais il est trop rusé matois pour laisser échapper le secret du comte de Pasquavelle. A moins que ce monsieur, qui veut taire son nom, n'ait été mêlé à l'affaire de la substitution de cheval, il est peu probable que Georges lui ait avoué la vérité tout entière.

M. Taraise reprit, *bénévole* :

— Ah ! les jeunes gens ! Les jeunes fous ! Ils me font pitié, tenez, monsieur. Et lorsque j'en rencontre de sympathiques, de charmants, comme votre ami ; quand je vois qu'ils auraient en eux tout ce qu'il faut pour réussir et que par infantilage, par manque de savoir-faire, ils s'enlisent, c'est plus fort que moi, je leur tends la main. Je leur dis : « Voilà votre route, suivez-la, je vous y aiderai à la condition que vous m'obéissiez, ce qui est tout votre intérêt. Je ferai les sacrifices nécessaires jusqu'au moment où vous n'aurez plus besoin de mon appui. Alors, vous me rembourserez mes avances... et vous n'entendrez plus parler de moi. » Voyons, mon jeune ami — permettez que je vous donne ce nom — parlez-moi franchement comme à un vieux bonhomme rempli d'indulgence pour l'inexpérience des jeunes... Eh ? qu'arrive-t-il... Qu'avez-vous fait ? Des dettes ?

— Oui.

— Et M. de Pasquavelle vous a dit que je paierais ?

— Oui.

— Il est extraordinaire ! Je viens de vous le dire, j'aime la jeunesse et me plais à la secourir ; mais encore faut-il que je sois un peu à couvert... Je ne possède pas la pierre philosophale, moi, malheureusement... Je ne puis changer le cuivre en or et je me demande, au train où je vais, s'il me restera encore de quoi vivre la fin de mes jours.

— Je voudrais me marier, dit Jean, sans prendre garde aux protestations de M. Taraise.

— Ah ! nous y voici ; vous voudriez que je vous montre une jolie fille bien dotée en vous disant : « Epousez-la... Voici de la poudre d'or pour aveugler les parents et l'éblouir elle-même... »

Jean Didier serra les poings. S'il cédait à son impulsion, il sauterait à la gorge du misérable. Il se contient. Il lui faut savoir jusqu'où va la fourberie du comte. Le cœur battant de la crainte de découvrir son ignorance en n'affirmant point la vérité, il assure :

— Vous l'avez bien fait pour Georges...

Le silence de M. Taraise l'enhardissant, il poursuit : « Après avoir payé ses dettes... »

— Comme votre ami est bavard ! gronda doucement M. Taraise. Pense-t-il que je puisse agir ainsi avec tout le monde ? Va-t-il m'envoyer tous ses camarades de guigne... je ferais mieux de dire : de folies ?

— Je serais moins difficile que M. de Pasquavelle, insiste Jean, j'accepterais une fille laide.

M. Taraise se met à rire.

— Oh ! Le comte aurait bien pris au besoin, un laideron, et l'on ne trouve pas souvent tout réuni, comme j'ai eu la bonne chance, pour lui, de le découvrir cette fois.

— Il me l'a avoué, en effet ; c'est vous qui avez fait ce mariage ?

— Oh ! non, non, non ! Eh ! là, ne me prenez pas pour une agence... Je suis assez bien renseigné sur ce que valent les jeunes filles à marier. Je dis valoir, au sens américain s'appliquant au chiffre de la dot. Alors, j'ai pu signaler ce parti à votre ami... Je lui ai même, il est vrai, indiqué le moyen de rencontrer cette jeune fille... à une vente de

charité. Il a joué, vis-à-vis d'elle, le rôle d'un prince de conte de fées, semant l'or sans compter.

— Grâce à vous, monsieur Taraise.

— Evidemment, puisque M. le comte ne possède plus un radis...

— Et il vous rendra vos avances... après le mariage...

— Naturellement.

— Sur la dot de Mlle Crescent... C'est fort ingénieux.

Malgré ses efforts, Jean Didier n'avait pu contenir le frémissement de sa voix. M. Taraise, vite inquiet, le regarda : Jean éclata de rire.

— Si ingénieux, reprend légèrement le jeune homme, que je vous prie d'employer en ma faveur un système aussi simple.

— Simple... simple... M. de Pasquavelle vous a-t-il dit le total des sommes fournies par moi ?

— Non, mais je sais que tout à l'heure encore vous avez dû solder les frais d'une petite fête... l'enterrement de sa vie de garçon.

— Je parie que vous en étiez ! s'écrie M. Taraise illuminé, et c'est dans la chaleur communicative du banquet que ces confidences ont échappé à votre ami...

— Vous êtes plein de perspicacité, monsieur Taraise...

— Ah ! Mauvais sujet ! Mauvais sujet !...

— Enfin refusez-vous ?

— Je ne sais trop... vous m'êtes sympathique aussi, certainement... Mais mes ressources ont des limites. Et puis, il y a des gens plus faciles à repêcher que d'autres.

— Qui ne risque rien n'a rien, monsieur Taraise ; vous ne prêtez pas sans intérêts...

— Vous ne le voudriez pas...

— Et naturellement le taux varie suivant les garanties offertes...

— Mais non, monsieur, mais non. Pour qui me prenez-vous ? Le taux ne varie jamais... Cinq pour cent, monsieur, toujours.

— Ah ! bien, je comprends. C'est le chiffre du reçu signé par l'emprunteur, qui s'éloigne plus ou moins de la somme réellement prêtée.

— Vous êtes très intelligent...

— Vous aussi, monsieur Taraise; mais les plus fins parfois se laissent prendre... Et la preuve, c'est que, de nous deux, qui ne sommes bêtes ni l'un ni l'autre, l'un sera sûrement attrapé. Moi, si j'emprunte, vous, si je n'emprunte pas... Au revoir, monsieur Taraise, je vous remercie des renseignements que vous avez bien voulu me donner; ils ont pour moi une valeur inestimable. A bientôt... peut-être.

Et Jean Didier s'en alla sans plus insister, laissant M. Taraise décontenancé, sourdement inquiet, avec l'impression désagréable d'avoir été joué. Un instant il se demanda si son visiteur n'était pas de la police... et cette pensée lui fit courir un frisson sur l'échine. Il la repoussa et, afin de se remettre, il alla réclamer à Victoire le dîner.

Une surprise désagréable l'attendait à la cuisine. Mme Victoire, son chapeau sur la tête, achevait d'accrocher un mantelet. Elle désigna à M. Taraise les plats sur le fourneau.

— Tout est prêt, monsieur, mais, pour une fois, il faudra que vous ayez la bonté de vous servir vous-même : je dois m'absenter... Oh ! je serai vite de retour.

— Vous absenter... à cette heure-ci ? vous êtes folle !

— Vous trouverez le dessert sur le buffet, continua Victoire; j'ai acheté du fromage...

— Vous ne sortirez pas ! En voilà des façons !

— Je vous demande pardon, monsieur, il faut que j'aille voir...

— Qui?... Avez-vous donc reçu une dépêche ?

— Oui... non... quelqu'un est venu...

— Venu ici, vous chercher ?

— Laissez-moi passer, monsieur, quelqu'un est...

— Malade ?

— En péril... En grand péril... Bonsoir, monsieur... le café est au bain-marie.

Et elle se sauva.

XII

— J'allais vous écrire, mon enfant, j'étais en peine de vous.

L'abbé Brémont venait de dire la messe dans la petite chapelle blanche ; toutes ses jeunes ouailles s'étaient éparpillées. Le dernier, ils'attardait devant l'autel, cherchant à alléger son inquiétude par la prière.

Depuis la veille au soir, depuis que Mme Victoire est accourue chez lui, affolée, l'abbé a le cœur et l'esprit à la torture. Faut-il, ainsi que le fait Victoire, voir dans la présence de Jean Didier chez M. Taraise l'aboutissement de diaboliques menées, ou bien n'est-ce qu'une simple coïncidence ?

Ne peut-on chercher plutôt à y discerner la main de Celui dont les desseins sont impénétrables?... Mais quel bien pourrait résulter du rapprochement de Jean Didier avec l'usurier ? Qu'en attendre qui ne soit néfaste ?...

Lorsqu'en sortant de la chapelle, le prêtre aperçut l'ingénieur, il lui sembla que le ciel répondait à sa prière. Il allait, en tout cas, savoir la vérité sans être obligé de provoquer la confiance du jeune homme. S'il venait dès aujourd'hui trouver son vieil ami, ce devait être pour une confiance.

— Oui, reprit M. Brémont, j'allais t'écrire. Depuis bien des jours tu me délaisses.

— Pardonnez-moi. Vous êtes trop bon médecin des âmes pour ne pas avoir, en dépit de mes réticences, compris que je souffrais... souffrir rend sauvage.

— Ce qui est toujours un danger, et souvent une injustice... lorsqu'on fuit une affection comme la mienne.

— Pardonnez-moi, répéta Jean Didier. Aussi bien ne suis-je point ici pour vous entretenir de ma souffrance ; si je la mentionne, c'est qu'il ne

faut pas la laisser me conseiller et m'aveugler. J'ai peur de ne pas voir assez clairement mon devoir, et je viens, en toute simplicité, vous demander de me guider.

La rue, dans ce matin frais de dimanche, s'animaient moins rapidement et d'une autre façon que les autres jours. Les rideaux de fer des boutiques demeurés baissés, attristaient la façade des maisons populeuses. En revanche, devant les magasins d'alimentation, les ménagères, non encore endimanchées, s'empressaient plus gaiement. Aujourd'hui où l'homme et les petits ne seront pas contraints de hâter le repas pour courir au bureau, à l'atelier ou à l'école, on va soigner le menu, ajouter un plat. — Il y aura du dessert.

Des enfants, excités par la perspective d'une journée de vacances, couraient sur les trottoirs en poussant des cris aigus. Le ciel, entre les maisons, ressemblait à un long velum de soie pâle tamisant une lointaine lumière. La joie dominicale se teintait déjà de mélancolie; on ne savait pourquoi ni d'où venaient ces impressions contraires d'allègement et de lassitude qui s'emparaient de vous tour à tour.

— Dimanche ! fit tout à coup Jean Didier. Dimanche ! Aujourd'hui, on doit présenter le comte de Pasquavelle à la parenté, aux amis des Crescent. Les fiançailles seront sans doute dès demain annoncées par les journaux à la rubrique : « Carnet mondain ». Il faut empêcher cela, monsieur l'abbé, il le faut... mais le faut-il vraiment... Je ne sais plus...

L'abbé Brémont posa doucement sa main sur le bras du jeune homme.

— Viens chez moi, mon enfant, nous causerons.

De tous les cas de conscience que le prêtre a eus à juger, peu lui ont paru aussi difficiles et compliqués que celui que lui apporte son pupille. Revenu dans son logis, assis devant la modeste collation préparée à laquelle il ne songe pas à toucher, l'abbé Brémont, les mains croisées, le front penché, écoute la confidence de Jean qui peut se résumer en quelques mots : Antoinette Crescent épouse un homme indigne; Jean connaît cette indignité; doit-il lui en fournir la preuve?

La réponse paraît simple. Oui, Jean Didier doit éclairer M. Crescent sur la moralité du gendre qu'il s'est choisi. Mais Antoinette aime Georges de Pasquavelle. Ne souffrira-t-elle pas, et ne jugera-t-elle point aussi que la jalousie dicte à l'ingénieur, sa conduite ?

— Si elle croyait cela, a dit Jean Didier, j'en mourrais de honte et de peine.

— Tu penses encore à toi, a répondu l'abbé.

Il songe que, dans les plus beaux élans vers ce qu'il croit être la justice, l'homme se cherche toujours sans le savoir.

L'homme se cherche en lui-même ou en ceux qu'il aime. Et c'est ainsi que, de toutes les phases du récit que lui a fait l'ingénieur, l'une d'elle seulement a, aux yeux du prêtre, un intérêt puissant, lui fait reléguer tout le reste au second plan : la visite du jeune homme chez M. Taraise est expliquée. Le hasard seul les a donc mis en présence et ce rapprochement ne se renouvellera pas. L'abbé Brémont se félicite d'avoir résisté à Mme Victoire qui, la veille au soir, voulait obtenir de lui une lettre sommant Jean Didier d'accourir pour donner les raisons de sa conduite. Pauvre Mme Victoire ! Quel tourment sera le sien jusqu'au moment où elle recevra le mot que l'abbé Brémont élabore déjà en pensée : « Aucun danger. » Et il sourit un peu à l'idée que si l'inquiétude de Victoire doit être apaisée, sa curiosité restera en souffrance. Mme Victoire ne tardera guère, sans doute, à venir trouver l'abbé Brémont.

— Monsieur l'abbé, que dois-je faire ?

Le prêtre soupira. Un instant il avait oublié quel problème on lui demandait de résoudre.

— Il faut parler, à moins...

— A moins ? insista Jean Didier.

— Que cette jeune fille ne porte à son fiancé une affection assez forte pour accomplir le miracle d'une résurrection morale... certains cœurs féminins obtiennent des prodiges.

— Oui, et ces prodiges, les très jeunes croient toujours pouvoir les tenter. On va vers le malheur le sourire aux lèvres.

— En tout cas, il ne faut point permettre que

cette enfant soit trompée. Qu'elle aille à la bataille sachant qu'elle devra combattre...

— Je parlerai donc...

— A son père, naturellement, précisa l'abbé.

— Naturellement.

Jean Didier, en hâte, prit congé du prêtre. Après tant d'hésitation il paraissait résolu.

— Je vais prier pour elle, promit l'abbé Brémont, et pour toi...

XIII

Antoinette jeta un dernier regard à son image et sourit. Sa silhouette se multipliait, de profil, de face, de trois quarts, dans son miroir aux triples panneaux. Elle aima la ligne correcte du tailleur de velours et l'effet, sous la jupe sombre, du petit soulier guêtré de drap gris clair. L'aigrette blanche de sa toque, vaporeuse comme un duvet, semblait à chacun de ses mouvements, remuer de la lumière.

Antoinette jugea que ses yeux avaient plus d'éclat. Elle se dit : « Voilà ! Je suis heureuse... Le bonheur embellit... Il va me trouver jolie. » Puérilement, elle fit, à la jeune fille qui lui souriait, un geste d'adieu. Le geste se multiplia, toutes les Antoinettes du miroir le répétèrent. Elles avaient l'air ainsi de se moquer un peu.

La femme de chambre vint avertir que l'auto attendait.

— Et monsieur ?

— Monsieur est sorti, il doit retrouver mademoiselle à l'église.

Toinon fut contrariée. Elle avait indiqué, à Georges de Pasquavelle, l'heure de la messe à laquelle elle assisterait. Le jeune homme s'y rendra sans doute et, la voyant seule, osera-t-il se rapprocher ?

Antoinette descendit lentement, achevant de débrouiller les innombrables breloques de son sautoir. Elle eut un sursaut de surprise en péné-

trant dans le hall : Jean Didier, l'air anxieux, nerveusement s'y promenait.

— Vous ! Quel bon vent vous amène aujourd'hui, pour vous jour de congé ?

Il serra, en s'efforçant de sourire, la main qu'on lui tendait. Il venait dans l'espoir de rencontrer M. Crescent et regrettait de ne point le voir.

— Pour communication urgente ? demanda la jeune fille.

— Mon Dieu... oui, mademoiselle, assez urgente.

— Eh bien ! venez déjeuner avec nous... vous retrouverez naturellement mon fiancé.

Elle mettait à prononcer ce mot une douceur qui fut à Jean très douloureuse. Il se dit : « Combien elle l'aime, le misérable ! », et demeura muet, contemplant la jeune fille, comme si le clair visage souriant lui était apparu tout à coup étranger.

— Eh bien ! est-ce convenu ?... À quoi songez-vous donc, monsieur Didier ?

— A votre bonheur...

Il avait parlé très vite... Il se mordit les lèvres.

— Ça, fit-elle, c'est gentil !

Une lueur attendrie passa dans ses yeux. Elle était trop femme pour ne point comprendre — ou du moins soupçonner — tout ce que révélait de souffrance contenue, d'abnégation, cette brève réponse. Mais la pensée de Jean allait plus loin que la fiancée du comte de Pasquavelle ne pouvait le supposer. Il ne songeait pas seulement que le bonheur d'Antoinette éloignait à tout jamais de lui la jeune fille ; il se demandait où devait être vraiment, pour elle, ce bonheur, et s'il ne serait pas plus cruel de la laisser se leurrer que de briser, dès maintenant, le mirage.

Eut-elle une obscure prescience du danger que courait, à cette minute, le rêve si chèrement caressé ? Obéit-elle simplement au désir imprudent qui nous pousse toujours à parler de ceux que nous aimons ? Elle posa gentiment sa main sur le bras de Jean, et l'entraîna vers un angle du hall où des sièges étaient groupés.

— J'ai dix minutes d'avance. Je vous les consacre, si cela vous convient, monsieur mon ami... car vous n'avez pas oublié votre pacte d'amitié ?

— Oh ! non... non, je ne l'ai point oublié... et c'est pour cela...

Il s'arrêta, n'osant aborder le sujet redoutable. D'ailleurs lui dire, à elle, l'affreuse vérité, Jean ne le pourrait pas. Ce fut elle qui poursuivit, d'autant plus riieuse que l'accent ému, le trouble de Jean Didier la gênaient :

— C'est pour cela certainement que vous vous réjouissez de me savoir heureuse... et je suis très heureuse...

Elle espérait sans doute un mot. Il ne vint pas. Jean continuait à interroger la bouche souriante, les yeux lumineux. Que pouvaient-ils lui révéler, sinon la tendresse confiante d'un cœur innocent qui pour la première fois se donne, et qui ne peut douter.

— Il n'y a pas très longtemps que M. de Pasquavelle et moi nous nous sommes rencontrés, reprit la jeune fille ; il me semble pourtant le connaître si bien... et depuis toujours... n'est-ce pas étrange ?

— Oui...

— Vous répondez distraïtement, comme si vous ne m'aviez pas écoutée...

— Oh ! si, mademoiselle, je vous écoute...

— Bien ! A présent vous prenez l'air tragique.

Elle riait, moqueuse, sans méchanceté. Jean se taisait. Pouvait-il, sans barbarie, détruire tant de joie...

— J'y suis ! fit-elle, redevenant sérieuse. Vous avez peut-être des nouvelles graves à communiquer à mon père...

Comme il ne protestait pas, elle continua, inquiète : « Des nouvelles... fâcheuses... »

Une ombre avait voilé la lumière des yeux de la jeune fille. Jean, pour chasser cette ombre, sans réfléchir dit vivement :

— N'en croyez rien !

— Ah ! Tant mieux ! J'en étais certaine, d'ailleurs. Je suis tellement, tellement heureuse, si vous saviez ! Il me paraît impossible que quelque chose puisse assombrir mon bonheur... Ne trouvez-vous pas qu'il y aurait là, de la part de la Providence, une cruauté raffinée ? Montrer à quelqu'un

une belle route toute ensoleillée, lui dire : « Ce sera ton chemin, » et puis, dès les premiers pas l'arrêter, lui apprendre que la belle route est barrée...

Elle soupira, sourit et reprit, toute sa gaieté reconquise :

— Au fait, la nouvelle fâcheuse que vous pourriez apporter à mon père ne saurait concerner que ses affaires; la perte d'une grosse somme — nouvelle toujours mal venue — serait particulièrement désagréable au moment de mon mariage, car j'entends faire des folies pour bien encadrer notre bonheur, mais enfin une question d'argent n'est pas vitale, et mes projets n'en seraient que moins brillants. Il est certain que les sentiments de M. de Pasquavelle ne feraient que grandir et se fortifier en me voyant moins comblée de tous les dons de la fortune...

Elle attendit un instant une approbation qui ne vint pas et, un peu fâchée, la provoqua.

— Vous n'en doutez pas, je pense?

— S'il agissait différemment, M. de Pasquavelle serait un misérable...

— Vous voyez bien... Allons, je dois vous quitter, sinon je serais en retard. Vous ne m'avez pas répondu, tout à l'heure. Je vous veux à déjeuner, ne me refusez pas.

— Il m'est impossible, malheureusement...

— Bon! Le fidèle et sûr ami que j'ai là! Il proteste de son absolu dévouement et, quand je lui demande de faire, pour moi, le pauvre petit effort de venir à ce déjeuner de fiançailles, il refuse... Bonsoir. Nous sommes brouillés.

— Ne le soyons point, je viendrai.

— Vrai... vous promettez?

— Je promets.

— Merci. Je suis contente... encore plus contente!

Et elle se sauva.

Jean la laissa partir, puis, à son tour, sortit. Il ne voulait plus attendre M. Crescent; il ne savait plus s'il lui parlerait de Georges, si le devoir — le vrai — n'était pas de laisser Atoinette tenter le bonheur avec de mauvaises cartes.

Sa grâce et son charme, en somme, ne pouvaient-ils lui faire, en dépit de toutes les prévisions, gagner la partie?

« Et puis, songeait douloureusement le jeune homme, j'aurai le courage de ne pas m'éloigner, je serai là, pour la protéger... la défendre... »

Il se refusait à reconnaître qu'il ne pourrait plus rien pour Antoinette Crescent, devenue comtesse de Pasquavelle.

XIV

« Pourquoi suis-je revenu? », se demandait deux heures plus tard Jean Didier, en remettant son pardessus au valet de chambre de M. Crescent.

Il se retrouvait aussi indécis que ce matin, lorsque la gaieté d'Antoinette avait fait chanceler sa résolution. Se taire? Parler? Quel effrayant dilemme! Une pensée nouvelle lui était venue qui, loin de simplifier le problème, le rendait plus douloureux. Antoinette mariée lui deviendrait plus étrangère, plus lointaine... Mais Antoinette séparée par Jean du comte de Pasquavelle pardonnera-t-elle à celui qui aura brisé son rêve, fût-ce afin de la sauver? Peut-être exigera-t-elle de son père le renvoi du secrétaire trop zélé... Ainsi de quelque côté qu'il se retourne, Jean ne voit pour lui que tristesse.

Le domestique lui apprit que ni Mademoiselle ni Monsieur n'étaient encore de retour. M. le comte de Pasquavelle, en avance lui aussi, attendait dans le salon.

— Si monsieur Didier veut rejoindre M. le comte?

Sans attendre la réponse, le maître d'hôtel ouvrait la porte à deux battants. Les deux jeunes gens se trouvaient face à face; reculer, pour Jean Didier, n'était plus possible. Il entra, se sentant pâlir. Le visage de Georges, au contraire, s'empourpra; mais devant le valet de chambre attardé à refermer la porte, il importait de faire bonne

contenance, les deux hommes s'y efforcèrent. Leur salut fut sinon cordial, correct. Quelques phrases banales s'échangèrent; puis, se sentant seuls, tous deux laissèrent tomber le masque. Les yeux de Georges s'inquiétèrent devant le regard soudain menaçant de Didier.

— Monsieur, dit Jean d'une voix assourdie, il serait bon, je crois, d'être entre nous sincères. Je vous ai reconnu hier soir et vous avez fort bien vu que je vous reconnaissais... Laissez-moi parler, je vous prie. La vision du noceur affalé que je gardais, si elle suffisait à rendre pour moi révoltante l'idée que M. Crescent vous confiait le bonheur d'une jeune fille dont il m'a été donné d'apprécier le caractère et la confiante bonté, cette vision ne suffisait pas — du moins l'ai-je cru — à autoriser de ma part une délation. Vous pouviez avoir été surpris, entraîné par la gaieté de ce qu'on nomme l'enterrement d'une vie de garçon... Je me suis tu. Je conservais cependant une défiance — défiance qui m'a poussé à de plus amples informés... Monsieur le comte de Pasquavelle, je sais à présent de votre passé d'hier qui sera votre avenir de demain, — car l'engrenage vous tient trop bien et ne lâchera pas sa proie — j'en sais assez, dis-je, pour éclairer M. Crescent et vous faire éconduire... Oh! point de gestes de menace, monsieur, croyez-moi, écoutez jusqu'au bout, c'est votre intérêt... J'ai vu M. Simon Taraise, et il m'a tout conté... Comprenez-vous?

Georges, les poings serrés, mordant ses lèvres, avait cédé à l'ordre de silence que venait de lui intimer Jean avec une rudesse de justicier. A ces derniers mots, hors de lui, il bondit, un juron aux lèvres. Cependant, voyant que Jean Didier voulait encore parler, il se raidit. Qu'allait-on lui apprendre encore, et quelle défense opposer à des accusations dont la preuve ne serait que trop aisément faite?... Sa colère oubliait Didier pour se reporter sur l'usurier qui l'avait trahi... Il parvint à dire, tremblant de rage :

— Et après?

— Après, poursuivi Jean, j'ai beaucoup réfléchi afin de comprendre où serait mon devoir; il m'ap-

paraissait très nettement : renseigner M. Crescent, sauver sa fille d'un mariage déplorable.

Georges blémit.

— Il vous apparaissait, dites-vous... N'êtes-vous plus aussi certain que la délation soit un devoir ?

Il ne cherchait pas à nier. Son cœur chavirait. Tout ce qui demeurait en lui de sincère et de bon souffrait plus encore que son orgueil et son ambition déçue. Il sentait mieux à quel point Antoinette lui était devenue chère. La pensée de la jeune fille chassa la colère de ses yeux, y mit du désespoir. Jean le vit, un peu de pitié lui vint. Si, tout indigné qu'il soit, ce malheureux aime Antoinette, la pensée de la perdre à l'instant où il croyait la faire sienne, doit le torturer d'une torture que Jean Didier, mieux que personne, peut comprendre. Il reprit, moins rudement :

— J'ai entendu ce matin Mlle Crescent parler de vous ; j'ai compris quelles illusions il faudrait briser et combien elle en souffrirait...

Jean s'arrêta mécontent : ce n'était pas cela qu'il fallait dire. Quel droit prend-il donc de certifier à ce misérable la tendresse d'Antoinette ? Et Georges ne s'y trompe pas. Il comprend. Antoinette a témoigné pour lui tant d'amour que Jean a reculé au moment de frapper, voyant qu'elle serait la première atteinte. Le comte puisa, dans cette révélation, des forces nouvelles. Il ne voulait plus se laisser terrasser sans combat, il pouvait lutter. S'il eût obéi à l'impulsion dont il se sentait soulevé, ce n'est pas en discutant qu'il se fût défendu, mais en étouffant de ses doigts crispés la vérité dans la gorge de cet homme assez fou pour vouloir lui barrer la route.

Mais M. le comte de Pasquavelle est trop habile pour s'arrêter au piètre moyen de salut que serait cette agression. Il se composa une attitude. Se laissant tomber sur un fauteuil, les coudes aux genoux, le front dans ses mains, il gémit :

— Je suis très malheureux !

Et sourdement, fébrilement, comme si la vérité lui était arrachée bien plus par les remords que par la nécessité de plaider les circonstances atténuantes, il avoue :

— C'est vrai, j'ai été coupable, j'ai été misérable, et j'ai cherché à rencontrer Mlle Crescent parce que j'avais besoin de fortune pour refaire ma vie... Mais, dès que je la connus, j'eus honte de mes vils calculs, de ma vie de désordre... J'ai été souvent tenté de tout lui confesser... et de me condamner doublement. Car la perdre, c'est retomber dans l'abîme dont, en l'aimant, je me suis arraché... Oui, je l'aime à présent, de toute mon âme qu'elle a régénérée... Antoinette n'est pas seulement pour moi le bonheur, c'est le salut!... Près d'elle, pour l'amour d'elle, je redeviendrai loyal et bon; je rachèterai, par une vie de travail, de devoir, les folies d'une jeunesse que nulle tendre autorité n'a défendue contre les mauvais conseils... Voilà, du moins, ce que j'espérais... Mais c'est fini. Vous allez révéler un passé dont j'ai horreur, trahir le pacte que j'ai eu la faiblesse de signer et qui me fait dépendant de cet immonde usurier. C'est fini... Je ne veux pas supporter le regard de dégoût que me jetterait Mlle Crescent, subir l'humiliation d'être chassé!...

Il se releva, chancelant un peu. Et vraiment il sentait ses genoux brisés, son cœur battant à l'étouffer. Toute une partie de vérité se mêlait à cette dernière et suprême scène par laquelle il tentait de sauver le succès de sa comédie. Et cette sincérité, comme l'émotion réelle dont se laisse gagner l'acteur chargé d'un rôle douloureux, ajoutait à la vérité de son jeu.

Jean crut voir, cette fois, nettement ce que lui imposait sa conscience.

— Ne partez pas, monsieur, écoutez-moi. Malheur à vous — et que Dieu vous châtie! — si tout ceci n'est que mensonge... Je ne le pense pas. Il me semble trop naturel que vous éprouviez au seuil d'une vie toute nouvelle, si belle et si heureuse, la honte des compromissions auxquelles vous vous êtes abaissé. Je veux croire à votre désir de relèvement. Pourquoi, de quel droit, vous empêcherais-je d'être heureux, du moment que vous voulez vous rendre digne du bonheur... et qu'en vous blessant j'atteindrais un autre cœur qui, celui-ci, ne mérite pas de souffrir?... Je tairai



vérité, monsieur. Rien dans mes paroles ni dans mon attitude ne pourra mettre M. Crescent, pas plus que sa fille, en garde contre vous. Mais souvenez-vous que ces révélations que je ne ferai pas... maintenant, je me réserve d'y avoir recours si cela devenait nécessaire pour le bien de qui vous savez... Vous ne comprenez pas... C'est simple cependant. Nous allons faire un marché, monsieur de Pasquavé. Vous y êtes accoutumé. Pour prix de mon silence, j'exige de vous le serment de changer absolument de vie. Si je puis croire d'ici votre mariage — et je sais que Mlle Crescent veut prolonger les fiançailles — que vos résolutions faiblissent, que votre sincérité n'est pas absolue, je me jugerai délié de ma promesse et je parlerai... Acceptez-vous?

Frémissant, le comte de Pasquavé se taisait, luttant contre l'imprudente révolte de son orgueil; il se détourne, pour que Didier ne voie pas ses yeux de haine.

— Décidez-vous, dit Jean, voici l'auto qui ramène Mlle Crescent, vous n'avez pas le loisir de longues réflexions.

Dans un suprême effort, Georges composa son visage et, tendant à Jean Didier une main qui tremblait un peu, il prononça, l'accent ému :

— Je vous remercie... Vous me sauvez... Ayez confiance, je n'oublierai jamais...

— Tiens... fit une voix joyeuse, vous êtes déjà ici tous les deux?...

Antoinette arrivait, épanouie. Les deux hommes échangèrent un dernier regard qui scellait leur pacte... et ce fut fini. Ils retrouvaient le masque et les jeux de leurs rôles mondains. Mlle Crescent, absorbée en son rêve heureux, ne perçut rien du drame.

XV

Et la vie continua. Ce furent les visites quotidiennes du fiancé, les courses dans les magasins, le choix joyeux de mille choses décrétées indis-

pensables par toute jeune fille à la veille de se marier. Jean Didier s'ingéniait à trouver des prétextes pour éluder les invitations de M. Crescent qu'Antoinette appuyait avec insistance. Il plaisait à la jeune fille de se trouver entre ces deux affections qu'elle jugeait très différentes, mais qui, toutes deux, lui étaient si précieuses. Si elle soupçonnait dans le recul de Jean une jalousie douloureuse, il ne lui convenait pas de laisser cette jalousie se manifester, elle voulait paraître l'ignorer. Et lorsque, cédant à ses instances, Jean Didier se trouvait entre elle et le comte de Pasquavelle, le secrétaire de M. Crescent mettait à se montrer indifférent une telle application qu'un observateur non prévenu aurait été trompé. Georges, lui, ne s'y trompe point. Il est trop sincèrement, trop profondément épris pour n'être pas clairvoyant en tout ce qui touche à sa tendresse. Il sait que Jean Didier ne l'a épargné que pour épargner Antoinette. Cette pensée l'irrite et l'inquiète, son âme sans noblesse doute de la noblesse d'autrui. Il se dit qu'à la place de Jean, comptant sur le temps semeur d'oubli et sur ses propres soins pour consoler la bien-aimée, il n'hésiterait point à écarter un rival heureux, lorsqu'il lui suffirait pour cela d'un mot.

Combien durera ce silence généreux? Jean Didier n'aura-t-il pas quelque jour le regret de cette sorte de complicité acceptée? Georges n'a plus qu'une pensée, écarter ce témoin fâcheux ou le contraindre au silence. Comment? Quelle ruse imaginer, quelle violence oser? Simon Taraise lui-même, à qui Georges s'est hâté d'apprendre qu'il fut joué, Simon Taraise, en dépit de toute son ingéniosité, ne sait quel parti prendre, et son inquiétude est pire, peut-être, que celle du comte de Pasquavelle. En démasquant le client de l'usurier, Jean Didier ne démasquerait-il l'usurier lui-même? Ce serait, après tant d'années de prudents et fructueux trafics l'écroulement, la ruine, pis encore peut-être.

— Ah! gronde le pauvre M. Taraise, nous sommes en de jolis draps!

— C'est votre faute, riposte Georges, on n'est pas naïf à ce point; ce garçon vous a fait marcher

comme aurait marché un débutant... Ah! si je pouvais lui apprendre à ne se point mêler de ce qui ne le regarde pas... Mais de quelle manière?

— Oui, de quelle manière?

Ce fut cependant M. Taraise qui, après bien des jours trouva la solution désirée, ou du moins, une chance de provoquer cette solution en amenant l'ingénieur à vouloir lui-même son départ.

Parmi les clients de M. Taraise, quelques-uns ayant échappé au sort fatal déchainé sur ses protégés, avaient su donner le vigoureux coup de talon qui fait remonter les plongeurs à la surface. Il est probable que ces heureux rescapés auraient préféré perdre jusqu'au souvenir de M. Taraise. Mais celui-ci n'avait garde de le leur permettre. Avec une habileté merveilleuse, il savait amener les gens à se compromettre assez pour les garder à sa merci; mécontenter le détenteur de tant de secrets constituait la pire des imprudences.

Ce fut un de ces chanceux que M. Simon Taraise choisit comme allié.

Celui-là possédait, depuis peu de temps, une aciérie dans le Nord; M. Taraise l'avisa que certain ingénieur de grand talent, secrétaire en ce moment chez M. Créscent, dirigerait admirablement les travaux de l'aciérie. M. Taraise ajoutait que des raisons personnelles lui faisaient souhaiter qu'une offre avantageuse fût faite à son protégé sans que son nom, à lui, Taraise, fût prononcé. Ce désir exprimé d'une certaine façon, à laquelle l'ex-client de l'usurier ne pouvait se méprendre, équivalait à un ordre.

Moins d'une semaine plus tard, Jean Didier, surpris, recevait de cet inconnu des propositions tellement alléchantes que tout autre en aurait été ébloui. Pour lui, son premier mouvement fut de refuser; il ne voyait là que son éloignement d'Antoinette. Mais tout aussitôt sa raison lui démontra que cet éloignement serait un bienfait. Il endurait, à contempler le bonheur insolent et immérité du comte de Pasquaville, un supplice chaque jour plus intolérable et, de toute évidence, bien inutile : Antoinette n'avait plus besoin de l'ami dévoué qu'elle savait trouver en Didier, et Georges

paraissait résolu à persévérer dans la voie de la sagesse, devenue pour lui le plus heureux chemin. La présence d'un témoin gênant ne pouvait que l'irriter sans nécessité.

Oui, Jean Didier accepterait l'exil.

Il s'en alla, le cœur gros, mais l'âme résolue, faire part à l'abbé Brémont de l'aubaine qui lui tombait du ciel. Et, en effet, l'abbé vit là une mystérieuse attention de la Providence, l'indication nettement donnée à Jean de son devoir. Il fallait accepter — Jean accepta.

Par une lâcheté sentimentale qui lui faisait redouter de céder aux instances certaines d'Antoinette, Jean Didier ne prévint M. Crescent de ce prochain départ que lorsqu'un engagement formel l'eut lié à son nouveau patron.

Ce soir-là, — un dimanche, — résolu à parler Jean avait accepté de dîner chez M. Crescent avec Georges de Pasquavelle. Il arriva un peu en retard, comptant sur la présence de Georges pour gêner les protestations d'Antoinette.

Il trouva les fiancés en contemplation d'un pendentif que M. Crescent venait d'offrir à sa fille. C'était la reproduction d'un bijou ancien : une corbeille faite d'un pavé de brillants, débordante de roses rouges en rubis et perles roses, mêlées de feuillage en émeraudes. L'aspect de richesse, plutôt que de grâce, du joyau a séduit M. Crescent, et il lui a plu de dépenser sans compter, au moment même où les questions d'argent devenaient pour lui un peu inquiétantes. Il lui semblait, en agissant ainsi, jeter un défi à la malchance. Maintenant il jouissait du plaisir de sa fille et goûtait les compliments hyperboliques que lui prodiguait le comte sur son goût fastueux. Cette fantaisie coûteuse ravissait Georges comme l'indéniable preuve que son beau-père pouvait jeter l'argent par les fenêtres. Jean fut invité à admirer aussi. Il le fit distraitemment. L'air si heureux de la future comtesse de Pasquavelle lui serrait le cœur. Il louangea, en mots brefs, donateur et bijou puis, sans transition, annonça qu'il venait leur apprendre son très prochain départ, un de ses amis, dont il répondait, s'offrant à le

remplacer comme secrétaire auprès de M. Crescent, si celui-ci le trouvait bon.

Ce furent des exclamations désolées, dont les plus vives émanaient de Georges. Comédien, il sut afficher sa peine de perdre ce « récent, mais déjà cher ami ».

Antoinette faisait la moue, très grave. M. Crescent scrutait le visage volontairement impassible de Jean Didier. Une brève angoisse du regard posé sur Antoinette, une crispation des lèvres qui tentaient de sourire, lui donnèrent conscience de la vérité. Il s'était bien douté de l'attraction qu'exerçait sa fille sur l'ingénieur; maintenant, ce départ annoncé lorsqu'il était devenu inévitable lui apprenait mieux la souffrance du pauvre garçon. Et il cessa de protester en dépit de ses regrets personnels. Il dit seulement :

— Vous allez beaucoup nous manquer, mon cher Didier. J'ai une telle confiance en vous, une si grande habitude de compter sur votre appui... Enfin, vous savez mieux que moi ce que vous devez faire; et vous ne m'avez jamais caché que vous n'acceptiez ce rôle de secrétaire que momentanément, en attendant un poste où pourrait s'employer mieux votre savoir.

Antoinette avait reposé le pendentif dans son écrin. Elle referma d'un coup sec la petite boîte capitonnée et dit à Jean, debout près d'elle :

— J'ai du chagrin...

— Ne parlons plus de mon départ, supplia l'ingénieur, cela m'attriste... Vous n'en doutez pas...

— Soit ! acquiesça M. Crescent.

Georges se mit en frais pour amener les sujets les plus variés et Antoinette lui donna bientôt la réplique. Elle ne pouvait longtemps s'attrister en présence de son fiancé.

Après le dîner, on passa dans la serre où M. Crescent aimait à prendre son café. Très vite, s'excusant de son incorrection sur un rendez-vous d'affaires qu'il avait dû accepter dans la soirée, Jean Didier prit congé.

Un désir fou de crier avant son départ la vérité à celle qu'il aimait lui tenaillait le cœur... Il ne la reverrait pas, comptant amener, dès le lendemain.

son successeur à M. Crescent : et ce serait fini, fini à jamais !

Il retourna seul dans le petit salon. L'écrin du pendentif était là sur la table. Jean déchira une feuille de son carnet, y traça quelques mots ; puis il ouvrit la boîte, souleva le chevalet de velours, glissa au fond de l'écrin l'ultime aveu de sa peine et referma. Et il s'en fut, tenté de revenir sur ses pas afin de réparer cette imprudente faiblesse. Mais il ne revint pas : son destin l'entraînait.



C'était la soirée de contrat.

Du haut en bas du petit hôtel courait un murmure de fête, la joie attendrie spéciale aux réunions que provoquent les mariages, lorsque à l'éclat d'une « brillante union » se joint la magie d'un rayonnant amour. Et pour tous ceux qui ont vu Georges et Antoinette durant leurs fiançailles, cet amour ne peut faire un doute. Même chez le misérable dévoyé qui ne s'était approché d'Antoinette qu'avec l'idée de jouer une infâme comédie, la sincérité de sa tendresse à présent éclatait. Au contact de cette jeune fille délicieuse, si ingénument confiante, son cœur s'était régénéré. Une honte sans cesse grandissante lui étreignait le cœur au souvenir de son passé. Hélas ! que n'avait-il rencontré Antoinette au début du chemin, avant les détours et les chutes ! Elle l'eût sauvé des entraînements mauvais, préservé de tout mal...

Des antécédents du brillant comte de Pasquavelle, nul ne se mettait en peine dans l'entourage des Crescent. Georges avait su se rendre sympathique ; les jaloux eux-mêmes le jugeaient avec indulgence, et beaucoup des amies d'Antoinette enviaient la jeune fille.

Dans le brouhaha des conversations, des phrases admiratives s'échangeaient.

- Qu'Antoinette est jolie, ce soir.
- Plus que jolie... éblouissante !
- La beauté du bonheur...
- ... Qui ressemble parfois à la beauté du diable... comme durcie.

- Pas de mauvais présage !...
- Je m'en garderais... Ces amoureux sont trop charmants... On ne leur souhaite que des joies.
- Ils en auront : jeunesse, fortune, passion...
- Il ne leur manque rien !
- Un conte de fées, ce mariage...

Dans le grand salon on dansait. Vêtue de pâle azur, sans une fleur, sans un bijou, Antoinette se détendant de se confiner dans son bonheur, s'efforçait d'être toute à tous. Georges s'attachait à ses pas, le cœur ébloui, l'âme triomphante. Il l'aime assez maintenant pour se pardonner d'avoir, avant de la connaître, consenti à la leurrer. Il sent si bien qu'il pourra la rendre heureuse !

Sa dernière inquiétude a été dissipée par le départ de Jean Didier. L'esprit allégé, Georges se juge meilleur parce qu'il peut ne plus haïr.

L'industriel du Nord, a qui fut recommandé Jean Didier, n'a pas donné au jeune homme le poste d'ingénieur dans ses usines de France. Sur l'offre de Didier, pressé de mettre une plus grande distance entre lui et son rêve impossible, il lui a confié la direction d'une entreprise lointaine, et Didier en cet instant franchit les mers.

Au milieu de tous les visages rayonnants, un seul trahit parfois l'effort du sourire, et c'est celui de M. Crescent. Une ombre voile souvent ses yeux, un pli nerveux contracte ses lèvres. Mais que le père très tendre qui fut jusqu'ici l'unique tendresse de son enfant, laisse voir un peu de tristesse, même un peu d'amertume à la pensée qu'un autre lui ravit — et si complètement — le cœur de sa fille, n'est-ce pas explicable ? Par pitié pour cette douleur qui cherche à se dissimuler, on affecte de ne point la soupçonner, et M. Crescent est entouré, fêté, félicité, comme si lui-même était le jeune et joyeux héros de la fête. Il répond de son mieux, mais ses yeux se portent souvent avec inquiétude sur la grande porte du salon... Soudain on le vit pâlir... Un domestique venait d'entrer qui, de loin, discrètement, faisait signe à son maître.

— Je vous demande pardon, dit M. Crescent.
Un instant... Je reviens.

Et il s'esquiva. Le valet se voyant compris avait rebroussé chemin et se tenait dans le hall.

— La dépêche que monsieur attendait est sur le bureau de monsieur, comme monsieur l'a commandé.

— Merci.

Et M. Crescent gagna son cabinet.

D'abord, on ne prit point garde à son absence, Antoinette et Georges suffisaient à répondre aux effusions de tant d'amis. Mais, voulant prendre congé, une vieille dame qui n'admettait pas notre moderne coutume de « filer à l'anglaise », c'est-à-dire sans un adieu, comme en se cachant, s'enquit auprès d'Antoinette.

— J'aurais voulu serrer la main de votre père, ma chère enfant, mais je ne le vois plus.

— C'est vrai... Il doit être au petit salon, on joue au bridge.

— Il n'y est pas... j'en arrive.

— Je vais voir alors dans la serre...

Elle y courut, M. Crescent ne s'y trouvait pas. Dans le hall, ce fut le valet de chambre qui la renseigna.

— Monsieur est allé dans son cabinet tout à l'heure, il y est encore.

« Quelle idée, songea Antoinette... est-ce une heure pour dépouiller un courrier, ou répondre à des lettres? Elle accusa son père d'une crise de sauvagerie — il en avait parfois — et s'en fut le trouver. »

— Père, c'est moi... Je puis entrer?

M. Crescent était assis à son bureau. Devant lui, sur le buvard, une dépêche s'étalait. Il la regardait, l'œil fixe, ne distinguant plus les mots qu'elle contenait, mais voyant au delà... — dans l'avenir... l'avenir qui commencerait demain, tout ce que ces mots signifiaient, tout ce qu'ils amèneraient de désespoir, de désastre, d'irréparable.

— Père, c'est moi...

M. Crescent se redressa. Sans presque réfléchir, d'un geste réflexe, il entr'ouvrit un tiroir, y jeta la dépêche.

— Pourquoi disparaissiez-vous... êtes-vous souffrant?

— Moi? Mais non. Je suis un peu fatigué, un peu étourdi par ce monde... Tu as besoin de moi?

— Quelques personnes déjà s'en vont... On s'étonne de votre absence... Il faut revenir, père.

— Ah! oui, il faut revenir.

— Mais comme vous êtes pâle, mon Dieu! Si vous êtes malade, je vous excuserai... Voulez-vous que je vous envoie votre valet de chambre?

— Malade? fit M. Crescent, avec un peu d'irritation, quelle idée! Je te le dis, je me sentais fatigué, quelques instants de solitude m'ont fait du bien... Ne te tourmente pas de ton vieux papa, ma chérie... ma chère, chère petite enfant...

Il était debout maintenant, dominant la jeune fille qui levait vers lui son regard inquiet. Il entr'ouvrit les lèvres pour parler encore, esquissa un geste... Oh! quelle douceur ce lui serait de presser contre lui sa Toinon, son uniquement chérie et de lui avouer sa détresse! Mais non, il fallait feindre encore, se débattre jusqu'à la fin...

Il sourit. Pour la rassurer mieux, il la complimenta.

— Je ne m'y connais pas beaucoup, mais il me semble que tu n'as jamais été mieux habillée que ce soir... en tout cas, tu n'as jamais été plus jolie...

Elle eut un rire heureux et entraîna son père.

Maintenant, la foule brillante s'est dispersée. Les lumières sont éteintes, le silence a envahi l'hôtel. Antoinette s'attarde devant sa coiffeuse. Elle a renvoyé la femme de chambre et enveloppée d'un peignoir, le visage à demi voilé par ses cheveux épars, elle songe, immobile, les yeux fixés sur l'image rayonnante que lui renvoie son miroir.

Elle revoit chaque épisode de cette soirée qui fut pour Georges et pour elle l'apothéose de leur bonheur. C'est dans sa mémoire attendrie comme un déroulement cinématographique. Voici qu'à son tour, apparaît la scène du bureau, la vision de M. Crescent, pâle, les yeux attristés...

Antoinette se redresse. Une soudaine inquiétude lui serre le cœur... Malgré ses dénégations, son père n'était-il pas souffrant?... Il lui a dit un bonsoir hâtif, la jeune fille n'y avait pas pris

garde... Maintenant elle s'en souvient, et qu'au lieu de passer dans sa chambre, il a repris le chemin de son bureau...

Que craint-elle? Antoinette ne saurait le dire... elle tord ses cheveux sous un peigne, quitte sa chambre et va comme elle l'a fait un peu plus tôt, frapper à la porte de M. Crescent.

— Père, c'est moi... Puis-je entrer?

Aucune voix ne lui répond. Elle appelle, angoissée :

— Père... père! Et pousse la porte.

M. Crescent est assis. Son buste jeté en avant repose sur la table ses bras retombent, inertes...

Avec un cri d'effroi, Antoinette court à lui, cherche à soulever sa tête alourdie. La face est violacée, les yeux révulsés sous les paupières à demi tombantes...

*
**

Le comte Georges de Pasquavelle avait depuis longtemps perdu la provinciale coutume de se lever de bon matin. A moins d'un rendez-vous d'affaires ou de plaisir, après s'être lesté vers neuf heures d'une tasse de thé, que le fidèle Jacques lui apportait en même temps que son courrier, il paressait volontiers jusqu'à près de midi. Alors le valet de chambre réapparaissait pour lui dire que le tub était prêt.

Georges crut poursuivre un cauchemar lorsqu'il fut, ce matin-là, arraché à son sommeil alors que le jour pointait à peine. Il entendit vaguement d'abord retentir le timbre d'entrée. Jacques tardant à répondre, la sonnerie reprit plus impérieuse. Georges s'éveilla tout à fait; il reconnut le pas traînant de Jacques dans l'antichambre, surprit un bruit de voix, des exclamations, et tout aussitôt le domestique faisait irruption dans la chambre une lettre à la main.

— Que monsieur le comte m'excuse... J'ai moi-même été réveillé. On vient de chez M. Crescent apporter ceci.

— Donnez du jour...

— Il n'y en a guère encore, monsieur le comte.

— Alors l'électricité... Que se passe-t-il ?

— Je crois que M. Crescent a eu une attaque. Le domestique attend, pour le cas où il y aurait une réponse.

Georges, d'un coup d'œil, lut les quelques mots désespérés d'Antoinette; M. Crescent est vivant encore, mais sans connaissance. Elle appelle à l'aide son fiancé.

— Dites que j'arrive!

D'un bond, il saute de son lit et commence, enfiévré, à se vêtir.

— Que monsieur le comte prenne le temps de déjeuner... le thé va être prêt dans un instant... Ah! quel malheur!

— Oui, quel malheur! répond Georges.

Il imagine la douleur d'Antoinette, son épouvante, voudrait déjà être près d'elle pour la consoler, la reconforter. Jamais autant qu'à cette minute il n'a senti combien il aimait la jeune fille.

Jacques reparut bientôt.

— Il y a là quelqu'un qui veut parler à monsieur le comte... tout de suite.

— Quelqu'un de là-bas?

— Oh! non, monsieur, je ne crois pas.

Jacques a l'air embarrassé; son flair de larbin lui fait deviner, dans ce visiteur matinal, qu'il lui semble bien avoir déjà vu, un fâcheux... pire, peut-être.

— Je n'ai pas le temps, renvoyez.

Jacques secoue la tête.

— Oh! Je n'arriverai pas à éconduire cet individu. Il attendra au besoin sur le palier pour être certain de ne pas manquer monsieur le comte. Il assure, d'ailleurs, avoir à communiquer à monsieur le comte des choses de la plus haute importance et d'une urgence extrême.

— Eh bien! soit. Introduisez... que je m'en débarrasse.

Mais quand il se trouva en face de son visiteur Georges perdit toute son assurance. M. Simon Taraise, le visage défait, l'aborda en levant au ciel ses bras trop courts.

— Quel désastre, monsieur le comte, quel désastre!... Si j'avais su dès hier!... C'est dans la soirée, trop tard, que j'ai été informé... Enfin, rien n'est

encore perdu, vous pouvez vous retirer... Mais quelques jours de plus et nous étions roulés, vous et moi.

— Je ne comprends pas.

— Oh! c'est simple, allez... Un petit fait divers bien banal. M. Crescent est ruiné à fond; il a commis imprudences sur imprudences... Ces temps derniers, pour réparer, il a tenté un coup d'audace et, naturellement, comme il arrive toujours quand on court après son argent, il a englouti ce qui lui restait.

— Il est mourant dit Georges, une attaque...

En vérité, il n'a pas très nettement saisi la portée des paroles que de M. Taraise enfile de sa voix mielleuse, à peine moins traînante dans son émoi.

— Je ne le savais pas, soupira l'excellent Simon... peu importe, cela ne change rien.

— Naturellement, dit Georges. Je me hâte, vous comprenez, il faut que j'y aille.

— Où ça?

— Mais chez M. Crescent... Dans cette heure douloureuse, ma place est auprès de ma fiancée.

M. Taraise oubliant sa douceur, lâcha un juron.

— Vous ne m'avez donc pas compris?... Tout est *ratiboisé* là-bas, Mlle Crescent n'a plus un sou... plus... un... sou..., entendez-vous?

— Ah!

Cette fois, Georges a mesuré l'abîme! Les genoux rompus, il se laisse tomber sur une chaise, regarde l'usurier avec deux yeux d'hébéte.

— Ah! vous y êtes? Pas malheureux... Si j'accours chez vous à la première heure, c'est afin de vous permettre une retraite honorable, avant que la ruine du bonhomme ne soit un fait public... Vous pouvez paraître encore l'ignorer. Écrivez immédiatement que vous êtes appelé par dépêche auprès d'un parent malade... Eh bien! vous me regardez... C'est clair ce que je vous dis. Vous ne pouvez plus épouser Mlle Crescent; plaquez-la avant qu'éclate sa ruine... Eh! eh! là... Eh!

Georges, comme mû par un ressort, s'est levé. Les deux mains agrippées au col de M. Taraise, il serre, serre et secoue l'usurier dont le visage se violace. Attiré par le bruit, Jacques s'interpose. Bien qu'il soit toujours amusant de voir les

mattres dans le pétrin, il déplairait à ce brave garçon de laisser aller M. le comte en cour d'assises; et si monsieur continue à serrer ainsi quelques minutes, il y va tout droit.

M. de Pasquavelle n'est point sanguinaire; il se laisse arracher sa victime sans trop lutter. Peut-être, au fond, éprouve-t-il un soulagement de cette intervention.

Les bras croisés, halebant, il contemple le malheureux Simon qui chancelle et tente de redresser son faux-col endommagé. Jacques discrètement s'esquive; il est tranquille, si l'on n'étrangle pas les gens du premier coup, il est rare qu'on s'y remette.

Ayant reconquis sa respiration, M. Taraise se retrouve sans colère. On ne saurait être plus pacifique. D'ailleurs, il eut vingt ans, cet homme, et il a cru aimer. L'amour a le droit — il le prend — d'être féroce.

— La douleur, monsieur le comte, vous rend fou.

Georges s'attendait à pire, il ne répond pas. M. Taraise en profite pour commencer de sages remontrances. M. le comte de Pasquavelle ne peut plus songer à ce mariage; on lui trouvera une autre fiancée, aussi charmante et plus solidement dotée. — C'est l'intérêt de Simon Taraise.

Georges interrompt, moqueur :

— Lorsque vous aurez tout dit, je partirai rejoindre Antoinette.

Simon soupire... Un tel aveuglement le navre.

— Soit, monsieur le comte, vous irez la retrouver, vous l'épouserez. Ce serait bien beau, bien chevaleresque, si vous ne deviez rien. Mais étant donné l'état des choses, en agissant ainsi, vous commettriez un abus de confiance.

— Hein?

— Une canaillerie... oui, oui, monsieur, une canaillerie. Voulez-vous me dire qui me remboursera les sommes énormes que je vous ai bénévolement avancées, si de gaieté de cœur vous vous vouez à la misère?

— Je travaillerai. Peu à peu...

— Ouais, travailler! vous parviendrez peut-être à gagner le pain de votre femme, encore ne

vois-je pas comment... Mais quand à espérer mettre un sou de côté pour acquitter votre dette... pffff! à d'autres... Non, non, non, vous m'appartenez, vous m'obéirez.

— Je vous appartiens? Vous avez l'audace de croire que vous m'empêcherez... Eh bien! pour commencer... Jacques, mon pardessus, mon chapeau... Appelez un taxi.

— Bon, bon, monsieur le comte, allez retrouver votre fiancée... Ayez la bonté de lui annoncer ma visite. J'aurai l'avantage de me rendre aujourd'hui même auprès d'elle, muni de quelques notes qui ne pourront manquer de l'intéresser puisqu'elles vous concernent, et qui seront appuyées de certain document autographe que je lui communiquerai volontiers avant de le remettre en des mains plus autorisées; et j'y joindrai le petit mot que vous m'écrivîtes le matin des fiançailles.

— Misérable!

— Ne vous fâchez pas, mon jeune ami, je ne veux que votre bien... parce que c'est mon bien aussi... Allons, allons, un peu de ressort!...

Georges s'est laissé retomber sur une chaise. Le visage dans ses mains, il pleure, il pleure lamentablement, désespérément, des larmes de rage, de honte, d'impuissance... et aussi de remords. Simon Taraise sourit; il attend la fin de la crise pour dicter le mot d'adieu, la suprême lâcheté devenue nécessaire.

*
**

Un lourd silence règne dans l'hôtel; les pas se font, les voix s'éteignent en d'imperceptibles murmures.

Les yeux clos, la face tirée, M. Crescent repose. Il ne mourra pas. Les médecins assurent que la conscience lui reviendra peu à peu, et qu'il retrouvera, au moins en partie, l'usage de ses membres encore garrottés par la paralysie.

D'abord, tout à la joie d'entendre affirmer que son père pourra vivre, Antoinette n'a pas remarqué la lenteur de son fiancé à accourir près d'elle; puis le désir de lui communiquer le mot d'espoir l'a rendue impatiente. Elle sait que son appel l'a

touché, qu'il a répondu : « J'arrive, » et cependant les minutes, les heures passent... Georges ne vient pas!...

Antoinette, brisée d'émotion, a laissé le malade aux soins de la garde déjà installée près de lui, et a gagné sa chambre. Elle se jette sur un divan, tremblante, les nerfs crispés. Vainement sa femme de chambre insiste pour lui faire prendre un peu de nourriture.

— Si mademoiselle tombe malade aussi, que deviendra-t-on ici?... Et M. le comte, que dira-t-il? poursuit audacieusement la soubrette à bout d'arguments.

C'est vrai, autant pour ne point attrister son fiancé qu'afin de pouvoir soigner son père, la jeune fille doit être vaillante. Elle accepte d'un signe le déjeuner offert. La femme de chambre s'esquive, satisfaite, et presque aussitôt revient, apportant un plateau.

Elle sourit un peu.

— Mademoiselle, il y a là quelqu'un...

— M. le comte! s'écrie Antoinette.

— Non, mademoiselle, pas lui encore... C'est deux ouvrières qui apportent la robe de mariée.

— Ah! mon Dieu, pauvre robe...

— Mais ce ne sera qu'un petit retard; monsieur est souffrant, on peut remettre à quelques jours... et autant que tout soit prêt. Mademoiselle devrait recevoir ces jeunes filles, ça la distrairait.

Et comme Antoinette hésite, la femme de chambre retourne à l'argument décisif.

— Ça fera plaisir à M. le comte que mademoiselle ait sa robe ici... on la lui montrera.

« M. le comte! » Oui, il y a vraiment dans l'évocation de ce Georges tendre et charmant une magie reconfortante qui a raison de toutes les tristesses, de tous les abattements.

Antoinette acquiesça.

— Quand j'aurai pris mon chocolat vous les introduirez.

Les voici, les deux petites. Une première, venue pour un suprême essayage et l'arpète aux mains rouges, qui porte le carton, les épingles. Toutes deux sont jolies; l'aînée plus régulièrement, avec un peu

de prétention dans l'arrangement des cheveux, la façon du corsage. La gamine éclatante de la beauté du diable, cette flambée d'un moment qui, parfois, en s'éteignant, ne laisse qu'obscurité, parfois se prolonge en un effet atténué d'un plus grand charme peut-être. Celle-ci, quand sera passée sa fraîcheur, conservera de beaux yeux sincères et la bonté de son sourire.

La première, Mlle Alphonsine, connaît Antoinette et croit pouvoir se permettre de discrètes condoléances : elle a appris le malheur...

A la vérité, une rumeur a couru jusqu'à l'atelier. Venue comment ? apportée par qui ? Et tandis qu'Alphonsine parle de la maladie de M. Crescent, c'est à un autre malheur qu'elle songe.

On raconte que M. Crescent a tout perdu... mais tout ! jusqu'au dernier centime...

Et le patron s'est même demandé un instant s'il ne conviendrait pas d'attendre un peu avant de livrer la toilette de la mariée ; puis il a réfléchi que si le beau-père croulait, « M. le comte », que l'on assurait fort riche, réglerait, de gré ou non, la facture... Alors il a expédié la robe à l'heure convenue, même un peu plus tôt, dans l'espoir que ses ouvrières lui apporteraient des nouvelles... « Tachez de savoir quelque chose là-bas... on entend causer les gens d'office... »

Fidèle à sa mission, Alphonsine guette le moindre indice ; mais jusqu'ici elle en est pour ses frais d'attention. Le larbin et la femme de chambre paraissent ne se douter de rien de plus que de la maladie de monsieur ; si mademoiselle a l'air consternée, l'attaque de son papa explique assez qu'elle ait du chagrin. Clotilde, l'arpète, a envie de pleurer, comme chaque fois qu'elle approche d'une douleur ; c'est un brave petit cœur tout prêt à battre de tendresse ou de pitié.

La robe est étendue sur le lit. Ainsi étalée, pour le profane ce n'est qu'un chiffon soyeux, un nuage aux contours imprécis ; mais pour les quatre femmes qui l'entourent — Antoinette, la sou-brette et les ouvrières — la ligne du chef-d'œuvre s'évoque, elles en conçoivent la grâce.

— Croyez-vous que ç'a du cachet! ne peut s'empêcher de murmurer Clotilde.

Elle soupire... Il y a vraiment des gens heureux. Etre blonde comme Antoinette, épouser un comte et porter une toilette comme celle-là, c'est beaucoup de bonheur pour une seule personne...

Un heurt discret à la porte. Le valet de chambre parait.

— Un pneumatique, pour mademoiselle.

Antoinette prend la dépêche et palit. Elle a reconnu l'écriture de Georges. Pourquoi redouter de rompre ces bandes pointillées... que peut lui annoncer le fiancé, sinon un retard de quelques instants à sa venue... l'empêchement imprévu qui surgit et arrête les meilleurs élans? Cependant les mains de la jeune fille tremblent... Elle est lente, malgré sa hâte inquiète, à déplier le feuillet. Elle lit d'un coup d'œil, puis relit. Près du lit, les ouvrières et la femme de chambre s'occupent à défroisser mieux la robe somptueuse.

Un cri léger... Moins qu'un cri, un soupir, les fait s'élancer à temps vers Antoinette chancelante.

— Vite, vite, enlevez ça, ordonne la femme de chambre.

Alphonsine débarrasse le lit, Clotilde aide à soutenir la jeune fille inanimée. Et quand elle est étendue, blême et les yeux clos, à la place où s'étalait à l'instant la robe d'épousée, l'arpète joint les mains et sanglote :

— Elle est morte... sûr! Elle est morte!

Déjà la femme de chambre a donné l'alarme. On téléphone au médecin qui vient à peine de quitter M. Crescent.

— Ouste! commande la première, filons, nous autres.

Clotilde fit un signe d'acquiescement, mais elle ne peut s'arracher à la contemplation d'Antoinette sans vie... Elle croit lire un feuillet. Et voici que, par terre, auprès du lit, git la dépêche ouverte, cause de tout le mal.

Clotilde, entraînée par une curiosité où entre une grande, une tendre compassion, d'un mouvement prompt se baisse et, sans la ramasser, vite,

d'un regard parcourt le télégramme, puis rejoint la première dans le vestibule.

— Arrivez-vous, oui ou non, gronde Alphonsine.

Dans l'escalier seulement, Clotilde reprend ses esprits; elle arrête sa compagne et, lui serrant le bras :

— Ecoutez-voir... croyez-vous, hein, que les hommes sont lâches!

— A qui en avez-vous?

— La dépêche... la dépêche qui a fait tourner de l'œil à Mlle Crescent, je l'ai lue...

— Non!

— Si! En me penchant. Elle traînait par terre.

— Voyez-vous cette gosse... et après?

Mlle Alphonsine est sans respiration.

— Eh ben! ma chère, la dépêche, elle est du fiancé, qui se défile.

— Non! redit Mlle Alphonsine.

— Comme je vous le dis! Deux phrases toutes sèches pour dire qu'un parent de province malade, l'appelle et qu'il est déjà parti... sans dire où qu'il est, le parent malade, ni quand il reviendra, lui, M. le comte... Hein! Plaquer sa fiancée quand elle est dans la peine comme ça!

— Il s'agit peut-être d'un oncle à héritage?

— Des fois... Mais c'est pas une raison... et vous voyez si elle l'a cru, la pauvre demoiselle, à l'effet que ça lui produit...

— Clotilde!

— Quoi... Pourquoi criez-vous?

La première venait de jeter ce nom comme une exclamation de triomphe; elle baissa la voix pour ajouter :

— Le patron a raison, c'est la débâcle... y fiche le camp, M. le comte, parce qu'il a eu vent que tout va mal... C'est connu : quand un navire prend l'eau, les souris se sauvent.

— Sale bête! grommela Clotilde.

— De qui parlez-vous?... Des souris?...

— Non... de M. le comte. Quel mufle!

— Ça ne nous regarde pas! mais j'aurais mieux fait de remporter la robe... y va en faire une tête, le patron!

DEUXIÈME PARTIE

I

— En voilà du fourbi dans vot' escalier, m'ame Lenoir!

Arrêtée devant la loge de la concierge, le nez levé vers la cage de l'escalier où m'ame Lenoir vient d'allumer le gaz Clotilde désigna les caisses encombrant le premier palier et de la paille répandue.

— Qui c'est-y qui déménage, m'ame Lenoir?

M'ame Lenoir, qui s'app préparait à rentrer dans sa loge, se retourna. C'est une petite femme maigrichonne, ridée, avec des yeux restés très jeunes entre des bandeaux déjà gris.

— On ne déménage pas, ma petite, on s'emménage. Eh! tiens, des voisins pour vous, cintième, porte à droite.

— Non!... Ah! ben, flûte, on était tranquille, maman et moi, depuis que le logement n'était pas habité... pas de bruit, pas de potins, pas de chichis...

— Oh! mon enfant, vous auriez tort de vous plaindre. Ces voisins-là, c'est pas des personnes à inconvéniens. Un vieux monsieur infirme qui ne bougera guère de son fauteuil et sa demoiselle, une jeune personne jolie à se mettre à genoux devant, avec des yeux tristes, tristes... des yeux à vous faire pleurer, quoi, y a qu'à les voir pour deviner toute l'histoire : des gens qu'ont *eu* des malheurs, ça! Sûr et certain que ç'a été élevé dans le velours et la soie et habitué à monter en ascenseur à l'entresol... Et grimper cinq étages à présent, et dans cette maison-ci, en plein Batignolles... Oh! je ne veux pas débîner le quartier; c'est cen-

tral, comme on dit, et puis bien des commodités. Pour l'immeuble, y en a de plus mal tenu, hein ! sans me vanter. Comme je le répète à M. Lenoir, je m'y crève à nettoyer mon escalier et, quant aux locataires, rien que des braves gens : des employés, des petits métiers et des ouvrières, comme Mme Burin, votre maman, qu'est si respectable à son âge, avec ses rhumatismes, de faire encore des ménages...

— Et des arpètes comme moi, interrompit Clotilde en riant.

— Ben, non, taquine la concierge, n'y a que vous, et c'est tant mieux... les arpètes, vous savez, ça ne donne pas toujours confiance.

— Si on peut dire !... protesta l'ouvrière.

Elle s'élança dans l'escalier, feignant d'être choquée. Elle a hâte de retrouver sa mère et d'apprendre, de la bonne femme, quelques détails sur leurs nouveaux voisins. La curiosité est le péché mignon de Virginie Burin ; Clotilde, qui a hérité du défaut maternel, espère que sa mère aura su approcher de la nouvelle voisine, cette jeune fille « jolie à se mettre à genoux devant, avec des yeux tristes à vous faire pleurer », une héroïne de roman ! Voilà qui est fait pour exciter l'intérêt passionné des petites Clotildes.

Mais l'ouvrière fut déçue ; Mme Burin, revenue de ses ménages avec la migraine, s'était couchée de fort méchante humeur, et sa fille, lorsqu'elle voulut l'interroger, ne reçut qu'une rebuffade et l'ordre de préparer, un peu vite, une tasse de tilleul.

Les migraines de Mme Burin et ses « douleurs » transformaient la pauvre femme : d'une douceur d'agneau, quand elle ne souffrait pas, elle devenait, sous l'empire du mal, d'une irritabilité excessive. Clotilde s'empressa d'obéir. Elle en fut réduite à prêter l'oreille aux bruits venant du logement contigu. La mince cloison qui séparait les Burin des nouveaux locataires permettait de suivre, à peu près exactement, les faits et gestes des voisins. Clotilde entendit trainer une malle, refermer des tiroirs, et un choc de vaisselle lui fit supposer que la voisine mettait le couvert ; elle parvint même à

distinguer un murmure de conversation. Il y eut une grosse toux, sans doute du vieux monsieur infirme. Puis le silence tomba.

Fatigués de leur emménagement, les nouveaux locataires devaient s'être couchés.

Clotilde ayant avalé une tranche de jambon sur un croûton de pain, les imita pour contenter sa mère qui, du fond de l'alcôve, le nez tourné contre le mur, protestait contre la lumière qui « lui arrachait les yeux ».

Plusieurs jours se passèrent sans que Clotilde eût la joie d'apercevoir la belle jeune fille aux yeux tristes; mais Mme Burin, plus heureuse, la rencontra dans l'escalier, et put appuyer les dires de la concierge. Sûr et certain, comme le disait Mme Lenoir, que cette demoiselle a grandi dans la richesse. « Elle a l'air, affirmait la femme de ménage, d'une princesse chassée de son royaume. » « Enfin, quoi, pas des gens comme nous, » concluait la bonne femme. Le nom que livra Mme Lenoir achevait d'épaissir le mystère: « M. et Mlle Pierre... »

Pierre n'a jamais été un nom de famille; on voyait, tout de suite, que ces gens-là se cachaient. D'autres que Mme Burin et sa fille en eussent peut-être conçu de la défiance. Mais non. Elles sentaient là une détresse, une douleur qui n'avait rien de honteux. « D'anciens riches », humiliés de ne l'être plus, voilà! Et, comme c'étaient de bons cœurs, elles ressentaient une pitié attendrie et regrettaient de ne point oser offrir leur humble appui.

Clotilde Burin faisait partie du troupeau assez capricieux que menait l'abbé Brémont. Chaque dimanche, en dépit de la joie qu'elle aurait eue de faire la grasse matinée, elle s'arrachait aux douceurs de la paresse pour courir assister à la messe matinale dans la « chapelle blanche ». Au retour, le soin lui incombait de préparer son déjeuner et de ranger le petit logement, car pour la femme de ménage, ainsi que le disait Mme Burin, ce n'était jamais fête. Une messe à la prime-aube, à laquelle il faut assister en vêtements de travail, et puis la course chez les clients qui prétendent ne

point se passer d'avoir leur lit fait et leur vaisselle lavée parce que c'est dimanche.

Ce jour-là, Clotilde revenait de l'église assez mélancolique; l'abbé Brémont, attristé de la défection scandaleuse d'une de ses ouailles, décidément passée du mauvais côté, s'était complu, dans son bref sermon, à dépeindre à ses jeunes auditrices les rigueurs de l'enfer et du purgatoire. La méditation sur ses fins dernières comme moyen de salut déplait à Clotilde. « Il y a déjà tant de choses tristes à quoi penser ! »

Le temps pluvieux, morose, achevait de démoraliser la petite. Ce moineau parisien avait besoin, pour respirer à l'aise, de gaité autour d'elle comme en elle-même. L'arpète se sentait si déprimée qu'ayant entendu, tandis qu'elle mettait la clef à la serrure, un gémissement, elle s'imagina rêver. « Ce que c'est que d'avoir l'humeur en deuil... On croit des choses... » Et elle ouvrit sa porte.

Mais elle n'a pas rêvé : le gémissement reprend, accompagné du râclément d'un siège sur le plancher, puis un bruit sourd, comme une chute...

Clotilde devient blême, elle tend l'oreille. La plainte continue, elle vient du logement voisin... que se passe-t-il chez M. Pierre? En un instant, l'esprit de l'ouvrière, saturé de romans-feuilletons, évoque les drames les plus sombres. Ses genoux ploient. Mais elle a vu comment se comportent en pareille occurrence les jeunes personnes héroïques mises en scène par les romanciers. Il faut courir au secours de la victime au risque de périr soi-même sous le couteau de l'assassin, ou de recevoir cinq à six balles de browning dans la tête, ou bien encore d'être étranglée férocement, étouffée sous les genoux du monstre.

— Je viens... voilà ! voilà !

Elle a tâché de crier cela d'un ton sonore pour épouvanter le meurtrier ; mais, en fait, sa voix est étouffée par la terreur.

— Ah ! merci, répond quelqu'un, vous me rendez service... La clef doit être sur la porte... Ma fille l'a laissée pour que la concierge puisse entrer quand elle apportera le courrier.

Ce n'est pas l'accent d'un homme aux prises

avec un ennemi... Clotilde reprend des forces. La clef est là, en effet.

« En voilà une imprudence, » se dit la fidèle lectrice des journaux populaires ! Et elle pénètre chez les mystérieux voisins.

La porte ouvrait sur un minuscule réduit, où s'encaissait d'un côté un fourneau économique, de l'autre un évier. En ne fermant pas la porte de ce placard-cuisine, donnant dans la chambre de M. Pierre, on devait voir là assez clair pour laisser brûler un fricot. Cette seconde porte était entrebaillée, Clotilde timidement l'écarta. D'abord elle ne prit garde qu'à M. Pierre lui-même et courut à lui, toute sa timidité, de même que ses terreurs, envolée. Il était assis sur le sol à côté d'une chaise renversée. Son visage osseux, d'une pâleur cendrée, s'encadrait de barbe grise. Un de ses yeux avait le regard clair et mobile ; l'autre, comme diminué, paraissait trouble.

Il s'efforça de sourire et s'excusa.

— Je suis confus, mademoiselle... Voilà qui m'apprendra à manquer de patience. Ma fille, en me quittant, m'a, comme chaque matin, installé au coin du feu, et je devais l'y attendre. Mais mes lunettes étaient restées hors de ma portée... Je voulais lire... J'ai cru pouvoir arriver seul jusqu'à la table où je les voyais... et voilà ! J'ai glissé. Je ne sais trop si vous pourrez me remettre debout... Ce n'est point que je sois très gros, un squelette à peu près... Mais ma jambe droite se refuse absolument à m'aider, c'est une paresseuse. J'ai fait plusieurs tentatives pour me relever, et je ne suis parvenu qu'à renverser une chaise... Ah ! merci, mademoiselle ! Votre bras... c'est cela... Comme vous êtes forte ! Voilà... eh ! eh ! nous y sommes !

— Vous ne vous êtes pas blessé, monsieur ?

— Non, non... ah ! Je suis content d'être debout. Comme tout est relatif dans la vie ! Qui m'aurait dit naguère que j'éprouverais une sorte de joie triomphante, simplement pour m'être relevé d'une bête de chute... et encore pas tout seul !

Clotilde avait les yeux pleins de larmes, la bonhomie souriante de l'infirmes lui serrait le cœur.

Elle aurait voulu l'aider davantage, lui faire du bien, le consoler... Et à tout hasard, pour mettre une lueur dans cette souffrance, elle affirma :

— Vous guérirez bien sûr, monsieur.

Soutenu par l'ouvrière, il avait gagné un fauteuil ; elle l'y fit asseoir, remit sur ses genoux une couverture.

— Vous êtes charmante, mon enfant. Merci ! guérir, dites-vous ? ne me le souhaitez pas... pas encore.

— Oh ! monsieur...

— C'est que du mal qui m'a terrassé on ne se remet complètement qu'en quittant sa triste dépouille, et ma chère fille, quoique je ne sois pour elle qu'inquiétude et fardeau, sans moi se trouverait bien seule.

— Il ne faut pas penser à cela, s'écria Clotilde.

— A la grâce de Dieu !

— Vous n'avez plus besoin de rien, monsieur ?

— Merci !

— Et puis, vous savez, on est voisins... Si, des fois vous vouliez quelque chose, cognez avec votre canne ; maman et moi, si on y est, on viendra tout de suite.

— Je ne nous savais pas une si gentille voisine...

Maintenant, revenue de son émoi, Clotilde remarquait le mobilier de la chambre : le lit d'acajou incrusté de cuivre, le bureau à cylindre de même style et les fauteuils tendus de satin pékiné d'un vert pâle...

Ah ! oui, ce M. Pierre a connu des temps meilleurs !... Ces meubles, à l'étroit dans la petite chambre, jurèrent avec le papier à cinq sous le rouleau, le faux marbre de la cheminée.

— On a du malheur dans la vie, soupira Clotilde, résumant ses impressions.

— Hélas ! oui, on a du malheur... Mais il est surtout écrasant à mon âge, lorsqu'on n'a plus le temps d'espérer des revanches.

Clotilde ne s'en va pas. En face d'elle, une autre porte est ouverte, menant à la chambre de la fille à M. Pierre, certainement. Au fond de cette chambre, près de la fenêtre qui la mettait en pleine lumière, une malle était ouverte. L'un des

tiroirs avait été enlevé et, de ce tiroir mal posé sur le bord de la malle et l'appui d'une chaise, une robe glissait à demi dépliée.

C'était cela que Clotilde, les yeux agrandis de stupeur, contemplait. Même ainsi, à moitié pliée encore, cette robe éveillait les souvenirs de l'ouvrière.

« Sûr que j'ai vu ce chiffon-là, moi, que je l'ai touché !... C'est drôle tout de même... Si seulement je pouvais m'approcher... »

— Je ne veux pas vous retenir, mon enfant, dit l'infirme.

Clotilde rougit, confuse. De quoi a-t-elle l'air, immobilisée, muette, à fouiller du regard la chambre d'une inconnue ? M. Pierre a dû s'apercevoir de sa curiosité et la juger bien mal élevée.

Elle s'excuse, prend hâtivement congé. Mais, revenue chez elle, l'arpète ne peut détacher sa pensée de la robe entrevue, ce fourreau lilial, la garniture très originalement posée... Clotilde mettrait sa main au feu que c'est un modèle sortant de chez son « Patron ». Alors ?... Une cliente en aurait fait cadeau à son amie pauvre, Mlle Pierre ? Quand on perche si haut, dans un logement de 400 francs, on ne porte pas des frusques pareilles, même données. Il est vrai que le mobilier non plus ne paraît guère à sa place, dans ce cadre misérable...

« Ah ! mais... peut-être... ah ! »

Clotilde vient d'avoir une idée qui l'éblouit comme la brusque révélation d'une vérité indéniable. Cette robe n'a pas été donnée à Mlle Pierre, elle a été faite pour elle, quand la « belle jeune fille aux yeux tristes à faire pleurer » menait encore la vie d'une princesse de conte de fées dans le velours et la soie... Mlle Pierre, est une cliente du patron, à présent ruinée... Mlle Pierre, on l'a toujours pensé, a un autre nom... Lequel... lequel ? Clotilde se laisse tomber sur une chaise, les bras ballants ; elle réfléchit, réfléchit... Sa pensée agile va, va, tourne parmi ses souvenirs et, peu à peu, le cercle de ses souvenirs se resserre, le fourreau... avec cette longue traine... c'est une robe d'épousée...

Comme le vieil Archimède, Clotilde, si elle sa-

vait le grec, s'écrierait : « Eureka ! » Elle ignore le grec, mais elle possède un français spécial et elle s'écrie :

— Oh ! Mince !

Elle vient d'avoir la vision précise de cette même robe étalée sur le lit d'une élégante chambre de jeune fille, puis rejetée sans précaution pour laisser la place à un corps sans vie... La fiancée, évanouie au reçu d'une dépêche, cette dépêche traînant sur le tapis, apprenant à Clotilde la félonie d'un fiancé indigne, et, dans l'escalier, Mlle Alphonsine affirmant : « J'aurais mieux fait de remporter la robe... »

Clotilde revoit la scène comme si les personnages se mouvaient de nouveau devant elle. La fiancée délaissée qu'avait ébranlée déjà une nuit de veille au chevet de son père mourant... c'est Mlle Crescent, c'est Mlle Crescent ! Comment n'y a-t-elle pas songé tout de suite?... On a pourtant parlé du *plongeon* de ces clients à l'atelier, mais très peu. On s'en est vite désintéressé ; cela survient si souvent qu'une cliente sombre !

Alors la « jeune fille belle à se mettre à genoux devant », c'est Mlle Antoinette... Et le pauvre homme que Clotilde a aidé à se relever, c'est le riche industriel, le proprio de ce bel hôtel de Passy...

— Ah ! tout de même, ce que c'est que de nous !

Un pas dans l'escalier. On ouvre la porte de M. Pierre... Clotilde a la folle tentation de courir sur le palier pour revoir la triste héroïne de roman qui lui est échue comme voisine... Elle n'ose pas. Elle reste là, figée, tendant l'oreille... Elle surprend la voix de M. Pierre et une exclamation de sa fille ; il doit lui raconter sa chute. De nouveau, la porte s'ouvre, la sonnette de Mme Burin est mise en branle.

— Elle s'en vient chez nous !

Clotilde se sent tellement émue qu'elle s'en raille comme d'une faiblesse.

Et puis après, quoi ?

Elle va ouvrir.

Oui, c'est bien Mlle Crescent... plus jolie, peut-être, plus touchante certainement. avec un visage

moins éclatant, des yeux meurtris par les larmes. Elle est vêtue d'un *tailleur* tout uni ; mais c'est encore un costume des temps heureux, d'une coupe impeccable, d'une souple et coûteuse étoffe.

Et, en voyant cette visiteuse au seuil de cet humble logis, on dirait une dame de charité visitant ses pauvres. La plus pauvre, cependant, de ces deux jeunes filles qui se dévisagent, n'est plus l'arpète aux doigts piqués.

— Je viens vous remercier, commença Antoinette...

Clotilde devrait respecter l'incognito douloureux de sa voisine, et, puisque celle-ci n'a pas gardé le souvenir du petit trottin dont se faisait accompagner la première pour livrer les robes ou, durant les essayages, passer les épingles, il vaudrait mieux ne pas se faire reconnaître. Mais Clotilde n'a point songé à arrêter son plan de conduite en cette occurrence. Elle murmure, toute bouleversée :

— Mademoiselle... Mademoiselle Crescent, entrez donc, je vous en prie,

Et elle s'écarte.

Antoinette a rougi. Elle fait un pas en arrière, prête à fuir. C'est très bref. Elle se reprend et entre, comme on l'y invite.

Dans la chambre plus claire que l'entrée, elle voit mieux Clotilde et se souvient.

— Mademoiselle me reconnaît à présent, dit la petite. Ah ! qui jamais aurait pensé... On supposait bien, n'est-ce pas, que « M. Pierre », c'était pour ne pas dire tout le nom ; mais pour imaginer que ça serait Mlle... Ah ! non...

— Je crois, dit Antoinette d'une voix qui tremble un peu, que vous vous appelez Clotilde ?

L'ouvrière rougit de plaisir.

— C'est tout de même gentil à mademoiselle d'avoir fait attention à mon nom.

— Vous avez aidé souvent à mes essayages... Vous êtes venue chez nous... justement le jour... enfin... pour m'apporter ma robe de noce...

Elle tousse un peu afin d'affermir sa voix.

Clotilde a les yeux qui lui picotent. Ce sera bête si elle se met à pleurer... là, comme ça.

— Vous voyez, petite, je ne me suis pas mariée. Clotilde hoche la tête, elle ne trouve rien à dire; toute consolation évidemment serait indiscrette, et elle a conscience qu'il vaut mieux garder par devers soi l'épithète qui lui monte encore aux lèvres au souvenir du beau comte félon: « Quel mufle ! »

Il y a un silence. Antoinette voit l'émotion de la petite, elle sourit faiblement et lui tend la main.

— Vous devinez que j'ai eu un grand chagrin... Je n'aime pas beaucoup qu'on me plaigne; mais, je ne sais pourquoi, votre pitié qui, si naïvement, se laisse lire, ne m'offense pas... Nous voilà voisines. Nous serons certainement de bonnes amies. Je vous dois déjà de la reconnaissance, Clotilde, vous êtes venue au secours de mon père...

— Ah ! Il faudra me demander toujours tous les services que vous voudrez, mademoiselle... et à ma mère aussi... Vous verrez maman, c'est le cœur sur la main... on peut lui demander n'importe quoi... seulement...

— Seulement ?

— Faudrait pas mal juger maman à cause de ce que je vais vous dire... on a chacun ses défauts, n'est-ce pas... Ben, maman est plutôt bavarde... Alors, si vous préférez que votre nom ne soit pas connu dans la maison... lui dites pas ! y aura que moi à le savoir... et moi, conclut orgueilleusement Clotilde, ça ne compte pas.

— Si ! petite Clotilde, ça compte... ça comptera, si vous voulez, comme une amitié bienfaisante... Vraiment, je crois que c'est la Providence qui m'a fait vous retrouver... Je me sens moins perdue. Il y a des moments, voyez-vous, où je suis si seule, si seule ! Nos amis, volontairement, nous les avons fuis... peut-être avons-nous eu tort : je le pense. C'était de l'orgueil...

— On a sa fierté, dit Clotilde.

Elle aurait tout approuvé venant d'Antoinette. Son cœur impulsif se donnait dans une fougue d'admiration et de dévouement. Oui, c'était vraiment une amitié, humble mais fervente, que la Providence mettait sur le dur chemin d'Antoinette Crescent.

Je ne sais quel auteur place dans la bouche d'un de ses personnages, en lutte pour le pain quotidien, cet aphorisme : « Les peines du cœur, c'est du chagrin de gens riches. » L'expérience ne dément que trop l'inaptitude des misérables à souffrir sentimentalement. On voit de pauvres filles, aux prises avec les pires difficultés de la vie, trouver cependant le loisir de mourir de douleur, parce qu'elles furent trahies. Cependant, il est certain que les angoisses d'argent sont un dérivatif aux tourments d'amour. Si Antoinette Crescent, au lendemain de la défection du fiancé qu'elle aimait, n'avait eu qu'à se murer dans sa souffrance, sans autre souci que de pleurer son bonheur, elle eût ressenti plus amèrement encore sa déception. Mais elle dut s'arracher à sa peine égoïste ; tout croulait autour d'elle, et un autre plus cruellement peut-être en demeurait broyé. M. Crescent ne revenait à la vie que pour reprendre contact avec le malheur dont le choc l'avait terrassé. C'était la ruine complète, la misère à brève échéance. Il fallut, afin d'avoir devant soi quelques mois de vivre assuré, sacrifier non seulement l'hôtel, mais tout ce qu'il contenait de précieux, et jusqu'aux bijoux d'Antoinette. Elle en conserva quelques-uns, par prudence, pour plus tard. Elle voulut aussi sauver les meubles les plus chers à son père, cette chambre Empire, où la mère d'Antoinette avait vécu, était morte, elle-même réserva une partie de sa chambre de jeune fille, et ce fut tout. A quoi bon davantage !... M. Crescent gardait, de ses années de jeunesse, l'expérience de la pauvreté ; il savait qu'il lui faudrait se réfugier dans un logement d'ouvrier — deux pièces, une petite cuisine — en un quartier populeux. Et encore, pourrait-il longtemps payer leur loyer, se nourrir, se chauffer ? Pour Antoinette, habituée à ne pas compter, la somme mise en réserve paraissait inépuisable. M. Crescent, lui, connaissait mieux la durée d'un billet de cent francs, si parcimonieusement qu'on l'emploie. Le présent lui semblait épouvantable, l'avenir l'assolait d'inquiétude. Que deviendra sa belle, son inconsciente enfant gâtée, jetée seule

sur le pavé de la terrible ville ? N'eût-il pas mieux valu, mettant de côté toute fausse honte, conserver des amitiés parmi celles des jours heureux ? Antoinette aurait pu trouver là des appuis. Ce fut elle qui s'y opposa. Elle n'avait qu'un désir, se perdre dans la foule anonyme des malheureux. Si elle s'était interrogée, elle eût compris que ce qui la couvrait de confusion, c'était moins l'effondrement de leur vie mondaine que la défection si lâche de son fiancé. Etre rejetée par Georges, à l'heure même où la ruine de M. Crescent éclatait, n'était-ce pas la preuve atroce que Georges ne l'avait jamais aimée ?... Elle rougissait des aveux échangés ; son cœur brûlait au souvenir de la tendresse qu'elle laissait voir, si naïvement confiante... Ah ! comme il s'est joué d'elle ! De cela, elle souffre ainsi que d'un ignominieux affront et, ne pouvant le cacher, elle-même veut disparaître. Elle ne comprend pas qu'une vilénie ne saurait atteindre la fierté que de celui qui la commet.

Le fait accompli, c'est une vérité reconnue, si douloureux soit-il, porte en lui un apaisement.

Lorsque tout fut liquidé, vendu l'hôtel, dispersé le mobilier ; lorsqu'ils se retrouvèrent un soir dans le logement retenu par Antoinette, les meubles rangés, la lampe allumée, la porte close sur le passé, le père et la fille ressentirent une sorte de détente presque heureuse. Antoinette, noua ses bras au cou de l'infirmes et assura, souriant pour la première fois :

— Tu verras, père, nous ne serons pas trop malheureux. Et elle ajouta, avec cet espoir irraisonné des êtres jeunes : Tout s'arrangera.

Et M. Crescent répondit, presque convaincu :

— Mais oui, ma petite fille, bien sûr, tout s'arrangera.

Dès les premiers jours de leur nouvelle existence. Antoinette se dit : « Je travaillerai, il faut que je travaille... »

Mais travailler comment ?... Que pouvait-elle faire ? Les « talents d'agrément » qui suffisaient, hier encore, à faire briller Mlle Crescent, amateur, aujourd'hui qu'elle songeait à eux comme

gagne-pain se réduisaient à leur juste valeur. Lorsqu'elle montrait naguère une aquarelle exécutée d'après un chromo, on s'écriait en chœur : « Quelle artiste ! C'est merveilleux... Vraiment, c'est presque dommage que vous ne soyez point obligée de tirer parti d'un tel talent. »

Eh bien, l'heure serait venue pour elle d'en « tirer parti », et Antoinette se rend trop bien compte de son incapacité absolue à enseigner, fût-ce le solfège, ou à peindre un bouquet : le dessin lui manque, elle s'est toujours contentée, par paresse, de décalquer ses modèles. Le singulier professeur qui s'offrirait là !

Alors elle a pensé qu'elle pourrait peut-être décorer des sachets, des sacs de bonbons, comme ceux dont on la comblait au jour de l'an... Mais quel magasin les lui prendra ? et où trouver l'audace d'offrir son travail ? Antoinette n'a pas encore assez souffert pour se sentir tous les courages.

Broder ? Ici, les mêmes difficultés la paralysent. Comment se faire une clientèle ? Et puis, ainsi que pour la musique et la peinture, Antoinette est très inférieure à la plus humble professionnelle. A-t-elle jamais terminé elle-même un des nombreux ouvrages commencés avec tant d'élan ? Elle abandonnait à la femme de chambre le soin de les achever. Elle eut le regret de n'avoir pas emporté « sur le radeau », comme elle désignait leur logis, la machine à écrire dont se servait le secrétaire de M. Crescent ; elle aurait pu se charger de copies, mettre une annonce dans les journaux : « Dactylographe. Copies soignées. Prix modérés... » Encore fallait-il connaître le maniement de la machine, et elle l'ignore...

Il serait bon cependant qu'Antoinette eût une occupation qui, pour elle, abrégât les jours. Bien qu'elle soit fort inhabile ménagère, les deux pièces sont vite rangées ; le beefsteack ou les œufs qui composent l'habituel menu des repas sont vite préparés sur le fourneau à gaz. Oh ! ces premières tranches de viande qu'elle a dû toucher, saignantes dans leur papier jaune qui s'y collait, quel dégoût elles lui ont causé... et quelle

lamentable cuisinière fut tout d'abord Antoinette ! Le désir de voir son père manger de bon appétit l'a rendue ingénieuse. Une femme peut, en général, bien faire ce qu'elle veut faire bien. Et puis Clotilde, la nouvelle petite amie, a offert de judicieux conseils. Pour elle, Clotilde se contente d'un rond de saucisson ou d'une bille de chocolat plutôt que de se donner la peine de cuisiner ; mais elle connaît la façon de s'y prendre et pour rendre service à « Mlle Pierre », la petite se dévoile cordon bleu. Durant plusieurs jours, au lieu de déjeuner à l'atelier avec ses camarades, Clotilde a trouvé le moyen de revenir jusqu'aux Batignolles, afin d'aider sa voisine, qui ne s'est pas doutée de l'effort, de la fatigue que cela représentait pour Clotilde. Celle-ci affirmait rentrer souvent ainsi à midi... Il fallut de sévères semonces de la maîtresse d'atelier, irritée de voir chaque jour Clotilde manquer l'heure pour obliger la jeune fille à renoncer à cet acte de charité dont elle ne soupçonnait pas la beauté.

Son travail de ménagère achevé, Antoinette, désœuvrée, ne savait que devenir. M. Crescent l'obligeait à sortir un peu chaque après-midi. Inhabituée à marcher seule dans la foule, gênée par un regard trop curieux ou trop appuyé, dépaysée dans ce quartier populaire et commerçant, Mlle Crescent se souvenait de l'auto qui l'emportait naguère, l'auto tiède et douillette, fleurie en toute saison d'une branche de roses ; son cœur se gonflait, ses yeux s'obscurcissaient de larmes et elle rentrait vite, comme en déroute, disant à son père qui la grondait, de ne pas savoir marcher par hygiène : « Je suis fatiguée ! » Et elle tâchait de paraître gaie, pour qu'il ne voie pas qu'elle avait envie de pleurer.

Les journaux et les revues, dont l'abonnement se poursuivait encore, rejoignaient par bonheur M. Crescent, Antoinette s'était chargé d'écrire aux directeurs, afin de faire reporter le service au nom de M. Pierre. A la fin de l'année on ne renouvelerait pas, c'était une dépense interdite. Au moins pour quelques mois, un peu de pâture intellectuelle allait leur parvenir. Et la lecture

pour tous deux était doublement un bienfait : elle leur apportait, durant quelques instants, l'oubli de leur misère, et fournissait à leurs causeries des sujets nouveaux.

Le temps passait, monotone et gris pour les naufragés du « radeau ». Ils ne souffraient pas moins, mais leur souffrance se faisait plus sourde, comme ces maladies aiguës qui deviennent chroniques.

Les préoccupations de l'infirmes peu à peu se resserraient ; il ne pensait plus à l'avenir, ne gémissait plus du passé. Son esprit s'assoupissait dans le bien-être relatif de son corps. Le modeste confort dont Antoinette parvenait à l'entourer venait à lui suffire. Il se créait toute une mesquine et paisible existence, dont le cadre embrassait un mètre carré : Un bon feu devant ses jambes raidies, près de son fauteuil une petite table avec ses revues, ses lunettes et les bonbons de menthe qu'il avait toujours la manie de sucer, ses coussins bien placés, sa lampe éclairant dès que le jour tombait. Cela constitua bientôt, pour le pauvre homme, les éléments d'un bonheur morne, qui était encore du bonheur. Combien de temps le mince trésor mis en réserve durerait-il ? M. Crescent ne s'en tourmentait plus. Antoinette, lorsque, par hasard, il demandait : « Où en es-tu, de tes fonds ? » répondait invariablement : « Oh ! ils ne sont pas près d'être épuisés, nous dépensons si peu !

— Et après ?

— Après... Le Ciel y pourvoira.

Quelquefois elle achevait, pour égayer l'infirmes : « Après j'épouserai un prince russe, qui nous emmènera dans son palais de Moscou ! »

M. Crescent ne croyait pas au prince russe, mais il pensait bien que, quelque jour, la Providence mettrait sur le chemin d'Antoinette le bon mari qu'elle méritait ; on ne lui demanderait pas d'être titré comme ce misérable comte de Pasquavelle, ni très riche ; qu'il puisse seulement assurer la vie de sa femme, lui garantir la dignité du foyer, et surtout, qu'il ait un noble cœur. A vrai dire, il faudrait presque un miracle pour l'amener à connaître Antoinette, obstinée recluse... Mais les miracles ne sont pas pour effrayer la Providence.

Tant que durerait l'épargne, on attendrait sans trop d'impatience cet époux réservé par le Ciel.

Pour la première fois de sa vie, Antoinette connut l'épreuve d'un été torride passé à Paris. Lorsque vint le moment où, chaque année, M. Crescent et sa fille quittaient la ville pour le problématique repos d'une plage à la mode, comme les oiseaux migrateurs qu'un maître cruel emprisonne se heurtent, révoltés, aux barreaux de leur cage à l'époque des migrations, ainsi Antoinette se sentit le cœur gonflé de nostalgie et une tristesse plus lourde l'oppressa. Combien son existence d'enfant gâtée l'avait mal préparée à supporter la vie sévère qui, aujourd'hui, était la sienne! Sa tendresse pour l'infirme, la crainte d'augmenter sa peine en lui laissant voir ce qu'elle souffrait, donnaient à la jeune fille la force de feindre. Mais elle ne pouvait empêcher son visage de pâlir, de se creuser, et ses yeux ne parvenaient pas toujours à réaliser le mensonge d'un peu de gaieté. Elle restait de longues heures en apparence absorbée dans une lecture, en réalité perdue dans le regret des jours finis. Elle s'étonnait d'avoir, lorsqu'elle était heureuse, si peu joui de son bonheur. Il lui paraissait alors tout naturel : n'en éprouvait-elle pas, à certains jours, comme une lassitude?

Elle se souvint d'avoir dit à Jean Didier : « J'envie celles qui sont contraintes de travailler pour vivre, » et elle se rappelait aussi la réponse de l'ingénieur : « Envier les misérables, vous, mademoiselle, que le destin a comblée! Ah! ne soyez pas ingrate!... » Comme il avait raison!

La pensée de la jeune fille se distrair un moment de ses préoccupations présentes. Elle voudrait savoir ce qu'est devenu ce Jean Didier... Elle sourit en songeant combien naguère un mariage entre la fille unique de M. Crescent et l'ingénieur-secrétaire aurait paru inadmissible. Et maintenant Toïnon, l'héritière choyée, adulée, habituée à satisfaire tous ses caprices, n'est plus qu'une pauvre créature, plus dénuée que les ouvrières qu'elle voit passer, rienses et vaillantes, allant à leur travail. Elles savent, elles, gagner leur pain. Antoinette Crescent ne peut pas.

Durant plusieurs jours, une chaleur orageuse sévit, qui éprouva davantage M. Crescent. Aux infirmités coutumières se joignit un état fiévreux inquiétant. Antoinette, sur les indications de Clotilde, sa petite voisine, fit venir le médecin de quartier.

Nul doute que la sommité médicale qui jadis avait soigné le malade se serait fait un devoir d'accourir, sans espoir d'honoraire, auprès de son client appauvri; mais l'orgueil tenace du père et de la fille les fit reculer devant cette démarche. Le médecin appelé, surchargé de besogne, ne s'attarda guère auprès de cet infirme qu'il voyait inguérissable. Il parla d'affaiblissement, d'épuisement nerveux; il ordonna des reconstituants; il conseilla surtout une nourriture à la fois légère et savoureuse, afin de réveiller l'appétit du malade.

Une nourriture savoureuse !... La pauvre Toinon fut consternée, moins par la difficulté de se procurer des mets que par son incapacité à les préparer. Mais là encore ses voisines se montrèrent secourables : stylée par sa fille, Mme Burin guetta le passage d'Antoinette pour lui offrir ses services.

— Je vais vous dire, mademoiselle, moi, dans le temps, j'ai été cuisinière et je savais bien fricoter... Dame! la main se gâte à ne plus rien faire de bon de raffiné. Tout de même, je ne crois pas avoir trop oublié, et si ça peut être agréable au pauvre monsieur d'avoir de bons petits plats fins, on lui en servira. Je cuisinerai chez moi pour ne pas vous encombrer, et vous viendrez chercher ça... Eh!

— Mais, madame Burin, comment feriez-vous?... toute la journée vous êtes dehors...

— Je rentrerai un instant vers les midi; en ce moment je le peux sans me gêner.

— Comme vous êtes bonne!... Non, je ne peux consentir...

— Oh! si vous faites des manières...

Mme Burin se fâchait. Antoinette sourit, plus amusée que choquée. Par une étrange contradiction, alors que la moindre pitié venant de ses pairs l'eût blessée à vif, le secours rudement offert par cette femme du peuple ne l'offensait pas. Elle s'obstina cependant à n'accepter qu'à une condition :

Mme Burin recevrait le prix de son temps — une heure environ — quant à une indemnité pour le combustible, que proposait la jeune fille, Mme Burin s'en indigna comme d'une injure.

— Eh! ben, quoi, alors, vous pensez pas que pendant que je fais cuire notre popote, à Clotilde et à moi, la vôtre peut chauffer sans plus d'embaras?... Ah! vrai, mademoiselle, faut pas être comme ça si... si... Enfin, voilà, n'est-ce pas... Convenu? Et, pour commencer, quoi que vous diriez, ce soir, d'une jolie petite sole?... C'est léger, nourrissant... avec un citron...

— Parfait

— Vous saurez la choisir?

— Ah! oui, au fait, il faut acheter... bien acheter...

— Si vous avez confiance, moi je peux vous les faire, vos emplettes en faisant le marché pour moi...

— Oh! voulez-vous? merci.

Et Toinon rentra vite chercher un louis qu'elle remit à Mme Burin en provision.

Il n'en restait que trois, dans la petite boîte-écrin, vidée depuis longtemps de ses bijoux, et qui servait à Antoinette de coffre-fort. Elle en eut le vertige... Un à un, les rares bijoux conservés avaient été vendus par elle... et comment! Entrée furtivement chez les revendeurs habiles à démêler, du premier coup d'œil, l'inexpérience de ceux que le besoin d'argent amène dans leur antre, Antoinette, douloureusement émue, honteuse autant que si elle eût disposé du bien d'autrui, acceptait sans les débattre les prix offerts, et se sauvait très vite, comme si elle eût redouté de voir le marchand se raviser.

Elle ne conservait qu'un souvenir des temps fortunés : le pendentif offert par son père le jour de ses fiançailles; elle ne voulait pas s'en séparer. « Ce sera toujours, pensait la jeune fille, une ressource en cas d'extrême besoin... » Allait-elle devoir consentir à ce dernier sacrifice? Et puis, quand la somme qu'il rapportera sera, elle aussi, épuisée que faudra-t-il devenir?

Mieux valait dès maintenant, et sans faiblesse, aviser.

Ce jour même, Toinon déclara à son père que cette vie désœuvrée lui pesait et qu'elle lui demandait, une fois sa santé un peu rétablie, l'autorisation de chercher à s'occuper au moins pendant quelques heures.

Le même jour aussi, Antoinette eut avec sa petite amie Clotilde un mystérieux entretien dont celle-ci sortit les yeux brillants d'émotion.

— M'man, dit-elle à Mme Burin, tu ne sais pas... Mlle Antoinette m'a demandé de lui trouver de l'ouvrage... un emploi... Elle se mettrait vendeuse, au besoin... crois-tu? Une demoiselle comme ça!

— Une demoiselle comme ça, constata philosophiquement la femme de ménage, a besoin de manger comme nous... Et pas plus que nous, elle ne trouvera la table mise si elle n'a rien pour payer le couvert... Ah! dame, c'est comme ça... Et puis encore si elle croit, la pauvre, qu'il suffit de dire :

« Me voilà! Je consens à travailler, » pour que le travail tombe du ciel... Ah! ben, elle verra.

— Je lui trouverai quelque chose.

— Toi!... Voyez-vous cette influence...

— Je parlerai d'elle au Père...

— Au Père... Ah! bon! à l'abbé Brémont? Oui, ça peut n'être pas une mauvaise idée.

II

Parvenue sur le palier, Clotilde s'arrêta, un peu essoufflée. Elle avait gravi les quatre étages en courant, par besoin de s'agiter, de bondir — et aussi parce qu'il lui tardait d'avoir accompli sa mission : présenter Antoinette à l'abbé Brémont.

Sur ce que la petite en a dit au Père, celui-ci a voulu connaître Mlle Pierre.

— Amenez-moi donc votre amie...

— Oh! il faut vous expliquer, mon Père; c'est une amie, si vous voulez, mais pas du même rang que moi... et je voulais vous demander... Ce que je

vous ai dit, d'un nom qu'elle veut cacher, ayez pas l'air de le savoir. Moi, je l'ai deviné, à cause... D'abord, je l'ai reconnue, alors... Mais, vous voyez, monsieur l'abbé, je vous le répète pas son nom... Vous voulez bien que je garde le secret, même avec vous? Et, comme je vous disais, vaut mieux avoir l'air de croire qu'elle s'appelle Mlle Pierre... voilà tout.

— Ne craignez rien, mon enfant, et amenez-moi cette jeune fille, je tâcherai de lui faire un peu de bien.

C'est hier, après la messe, que Clotilde a confié à l'abbé Brémont son désir de le voir s'intéresser à sa voisine; et dès aujourd'hui, après la fermeture de l'atelier, la petite est venue prendre Antoinette pour la mener chez le Père.

Chargée d'une présentation, protégeant quelqu'un, l'arpète toute gonflée d'importance se sent grandir.

Antoinette est moins pressée de se trouver en face de ce prêtre inconnu. Elle n'a pas osé refuser à sa petite amie de l'accompagner; mais les nouveaux visages l'épouvantent, et elle doute que la protection de l'abbé Brémont puisse lui être efficace.

— Vous verrez, vous verrez, assure Clotilde, le Père peut tout ce qu'il veut... vrai!

Et Antoinette est venue. Elle monte avec lenteur. Clotilde, penchée sur la rampe, s'impatiente.

— Dépêchez-vous donc, mademoiselle... Oh! là, là, deux étages en retard...

Sa voix résonne dans l'escalier, Clotilde n'en prend aucun souci. Il ne lui déplaît pas d'avoir l'air, vis-à-vis de sa protégée, parfaitement à l'aise, un peu *chez elle*, comme une habituée de la maison.

— Ah! vous voilà enfin... Je peux sonner?

Sans attendre l'autorisation, elle carillonne, autoritaire, et annonce en baissant le ton:

— C'est M. l'abbé lui-même qui viendra ouvrir, probable, parce que sa femme de ménage, à cette heure-ci... Ah! tiens... Madame... Bonjour, madame, nous voudrions voir M. l'abbé.

Mme Victoire a encore le doigt coiffé de son dé et, jeté sur son poignet, le bas qu'elle était en train de ravauder.

Bien du temps s'est passé depuis le jour où elle a rencontré ici Jean Didier, venant chercher conseil. Pourquoi la reverrait-on chez l'abbé à présent, Mme Victoire? Seule l'inquiétude que lui cause en ce moment la santé de M. Taraise l'a ramenée aujourd'hui, et, tout en causant des symptômes alarmants dont son maître refuse, lui, de s'occuper, Mme Victoire, par entraînement d'habitude, a repris sa corbeille à ouvrage, prétexte inutile ce soir, et s'est remise à ses raccommodages.

Elle se tourmente de ce que M. Taraise s'endort fréquemment à son bureau. La limpidité de ses yeux se ternit, et Victoire remarque sa difficulté à prononcer distinctement après ces brusques sommeils, parfois très prolongés. Il souffre aussi de suffocations, et a eu deux syncopes. Que faire? Lorsque sa servante a timidement parlé d'appeler un médecin, M. Simon s'est indigné, affirmant ne s'être jamais mieux porté.

— Peut-être ne sont-ce que des malaises occasionnés par la grande chaleur, a suggéré l'abbé, cherchant à rassurer Victoire.

Il n'en est pas lui-même convaincu, et il se demande par quel moyen on pourrait, sans la heurter, approcher cette âme bourrelée avant l'heure où Dieu va la rappeler.

Pour l'abbé Brémont, la mission est particulièrement délicate.

— Et s'il arrive un malheur, insiste Mme Victoire en refrain à ses doléances, que faudra-t-il faire?

Elle venait de poser pour la vingtième fois cette interrogation à laquelle l'abbé ne sait trop que répondre, lorsque la sonnette retentit.

— Eh bien! fit Victoire, choquée, en voilà une façon de carillonner chez vous, monsieur l'abbé..., l'évêque n'aurait pas plus d'autorité.

— Je ne pense pas, dit le Père en souriant, que ce soit Monseigneur... Puisque vous êtes là, ma bonne Victoire, me rendriez-vous le service d'aller ouvrir? Introduisez-les, je les attends.

— Les... les... ronchonna Victoire en se dirigeant vers l'antichambre, me voilà bien fixée...

Lorsqu'elle se vit en face des deux jeunes filles,

Mme Victoire sentit croître sa mauvaise humeur.

C'était là, on pouvait le supposer, des brebis du petit troupeau dirigé par le Père, et Mme Victoire détestait en bloc tous les protégés de l'abbé; elle les détestait sans raison, par simple jalousie, parce que, à son avis, l'abbé aurait dû ne s'intéresser qu'à un seul être au monde. Je vous demande un peu ce que valent toutes ces petites personnes, plus ou moins évaporées, au service desquelles l'abbé Brémont dépense son temps, ses fatigues, son argent, sans compter son crédit au ciel.

Cependant lorsqu'elle regarda mieux la plus grande des visiteuses, Mme Victoire devint moins dédaigneuse. Antoinette portait un tailleur de toile, datant de l'an passé, de l'époque où ses moindres robes venaient des bons faiseurs. Elle avait l'air très grave, avec une inconsciente hauteur dans le regard. Mme Victoire fut impressionnée. Un petit trottin, cette personne? Non, pour sûr!

— Si ces demoiselles veulent entrer...

Elle les guida vers la salle à manger qui servait de parloir à l'abbé.

— Mon Père, dit Clotilde, voilà Mlle Antoinette... Mlle Antoinette Pierre...

— Je suis heureux de vous connaître, mon enfant.

Victoire ne pouvait, sans indiscretion, s'attarder pour en apprendre davantage. Elle rassembla d'un tour de main son ouvrage, le posa dans un coin de sa corbeille et, sans prendre congé, disparut. Elle s'en alla de méchante humeur, ne retirant pas de sa visite à M. Brémont le réconfort qu'elle en avait attendu, et tourmentée de curiosité — elle d'ordinaire si indifférente à tout — au sujet de cette jeune fille ressemblant si peu aux visiteuses ordinaires de l'abbé Brémont. « Qui cela peut être? » se demandait Mme Victoire; « mais qui cela peut-il bien être? »

Lorsque, un peu plus tard, le Père referma la porte sur ses visiteuses une question l'occupait : « Quelle souffrance a passé sur cette jeune fille?... »

Qu'elle ait été frappée par la pauvreté après une éducation d'enfant gâtée, l'abbé n'aurait pas eu

besoin de l'apprendre par Clotilde, pour en être certain. Mais ce que ni la petite ouvrière, ni Antoinette elle-même ne lui ont dit et ce que le prêtre soupçonne, c'est qu'un chagrin plus lourd que la perte de sa fortune une déception de cœur a atteint cette enfant. Il connaît ce regard lointain et désabusé, où passent tour à tour, au choc d'un souvenir plus précis, de soudaines lumières et des ombres plus profondes, comme sur la mer tranquille, on voit, sans que le vent se lève ni que s'assombrisse le ciel, se creuser, tout à coup, des abîmes au choc d'une lame de fond.

L'abbé soupire. Une fois de plus, il constate que la malice des humains a su créer de la douleur avec les dons de joie que Dieu leur accordait. L'amour qui fut donné aux hommes pour ensoleiller leur vie, l'amour loyal et fort, sans égoïsme, qu'en a-t-on fait ? La plupart du temps un marché, un leurre. Et lorsqu'en toute innocence et toute franchise, un cœur s'ouvre pour aimer, trop souvent il n'aime qu'une chimère, un reflet de sa propre lumière. A la première épreuve, il s'apercevra qu'il a créé un fantôme de tendresse et gaspillé sa confiance.

Les blessures de cette sorte, même après leur guérison, laissent l'âme en défiance. C'est un terrain trop profondément bouleversé pour qu'y puisse aisément éclore un autre bonheur.

III

— Maria ! Stupide fille ! Vous m'avez brûlé les cheveux...

— Oh ! mais non, madame la comtesse ! En vérité, je...

— Non !... Je ne le sens pas, peut-être... ça empest l'incendie.

— C'est le papier sur lequel j'ai essayé le fer... Que madame la comtesse regarde plutôt...

— Si le papier est roussi, mes cheveux doivent l'être aussi.

— Mais non, madame, j'ai laissé refroidir le fer...

— Vous êtes une raisonneuse, taisez-vous.

Maria leva les yeux au ciel et haussa les épaules. Mal lui en prit. Elle n'avait pas réfléchi que si elle se trouvait derrière le dos de sa maîtresse, celle-ci, placée devant la glace, ne perdait pas un mouvement de la femme de chambre,

— Insolente ! Je vous apprendrai à me respecter...

La porte du cabinet de toilette était restée ouverte ; l'élégante silhouette du comte Georges de Pasquavelle s'y encadra.

— Ma chère amie, ne pourriez-vous crier un peu moins fort?... Vous allez ameuter l'hôtel. Nous ne sommes pas ici dans les pampas...

— Dites-moi tout de suite que je suis une sauvage !

Et Mme la comtesse, bruyamment, se mit à pleurer.

Maria, ayant d'ailleurs terminé les larges ondulations par lesquelles Mme de Pasquavelle essayait de dissimuler le naturel crépelage de ses cheveux trop noirs, s'esquiva discrètement.

Georges regarda, sans attendrissement, le visage convulsé de sa femme.

— Vous avez tort de pleurer, Manuela, cela vous rougit le nez, et vous aurez tout le jour des poches sous les yeux... Vous qui êtes si coquette !

Epouvantée, Manuela cessa immédiatement de sangloter ; elle se pencha vers le miroir, anxieuse de ce qu'il allait lui révéler. Elle constata que son visage, jadis d'une uniforme teinte dorée, se tachait de brique aux pommettes, en dépit de la couche de fard savamment étalée. Ses larmes, sur ce blanc gras, venaient, du reste, d'opérer des ravages que Manuela entreprit fébrilement de réparer.

— Puisque vous n'êtes pas prête, dit Georges, je sors sans vous... Je vous laisse l'auto.

N'eût été la crainte de détruire de nouveau son teint, la comtesse aurait encore fondu en larmes ; elle se contenta de récriminer.

N'était-ce pas horrible de penser que, marié depuis deux mois à peine, Georges songeait déjà à sortir dans cette ville de perdition sans son épouse, livrant celle-ci à tous les dangers de la solitude?... Certes, Pepito, le pauvre cher!... n'aurait point agi de cette façon... Pourquoi Manuela n'était-elle pas restée fidèle à la mémoire de cette perle de mari!... Une veuve ne devrait jamais reconvoquer... C'est un gros péché dont Dieu la punit.

Georges écoutait sans broncher, un petit sourire en coin retroussant sa moustache, plus que jamais conquérante. L'apologie de son prédécesseur ne le troublait plus ; il s'y était accoutumé dès le temps de ses fiançailles. Seulement, alors, il s'appliquait à en paraître affligé, et affectait une jalousie macabre qui ravissait Manuela. A présent qu'il est le seigneur et maître de la veuve de Pepito — et surtout de ses millions — il lui importe fort peu que le mort soit louangé ; les morts au moins sont inoffensifs. Et plus il apprenait à connaître la nouvelle comtesse de Pasquavelle, plus Georges se persuadait que cette orageuse personne aurait toujours absolument besoin de comparer son mari à quelqu'un, fût-ce à une ombre. Le rival décédé, à tout prendre, n'était pas gênant.

C'est à Nice que le beau Georges, sur les indications tenaces de M. Simon Taraise, a fait la connaissance et bientôt la conquête de cette Argentine plus âgée que lui, pas belle, déjà épaisse et coupée.

Il s'était, sans la moindre révolte, plié aux projets de l'usurier, en travaillant à devenir le mari de Manuela. Il se sentait au pouvoir de Simon, et puis pourquoi aurait-il lutté ? Le seul attachement sincère de sa vie, son seul amour, il a dû le sacrifier, et il porte au cœur un double fardeau : sa peine et le remords de celle qu'il a causée... Pauvre chère Toinon, si confiante en la vie, si joyeuse... qu'est-elle devenue, seule dans son malheur, du jour au lendemain pauvre et abandonnée!...

Lorsque M. de Pasquavelle évoque l'image d'Antoinette, cela est encore moins favorable à Mme de Pasquavelle que l'évocation de Pepito ne l'est à Georges. Mais la comtesse ne soupçonne

pas l'existence de la jeune fille, et l'idée ne lui vient pas qu'une autre femme puisse lui être comparée.

Durant quelques semaines, le plaisir nouveau de pouvoir dépenser sans compter, sans redouter l'arrivée d'exploits d'huissier, joint aux cajoleries d'une femme très éprise, avait donné à Georges l'illusion qu'après tout il pouvait encore se faire du bonheur ; mais ce ne fut qu'un bref éblouissement. Il ne fallut pas longtemps à l'infortunée veuve de Pepito pour se montrer, vis-à-vis de son nouvel époux, d'une maladresse affligeante, ses élans de passion, loin d'atténuer cette maladresse, ne faisait que la rendre plus lourde.

Un vertige prenait Georges à la pensée que toute sa vie s'écoulerait auprès de cette créature bavarde, tapageuse, vulgaire, aussi encombrante dans ses expansions qu'elle est harassante dans ses jérémiades.

De même que les personnes pieuses et prudentes recourent, à l'heure de la tentation, à des oraisons jaculatoires, ainsi lorsqu'il sent l'impatience le gagner, et grandir en lui le désir de traduire exactement à Manuela les sentiments qu'elle lui inspire, M. le comte de Pasquavelle se remémore, en un bref rappel, le chiffre des rentes de sa femme.

Il pense à l'installation à Paris, aux voyages en sleeping, à l'auto, etc., etc., tout ce qu'il serait si charmant de posséder s'il ne fallait pas accepter Manuela par-dessus le marché, et que celle-ci, — ô cruauté du sort ! — pourrait, d'un seul mot, reprendre.

M. Taraise, sans pitié, avait réédité en faveur de son protégé une plaisanterie connue :

« En somme, mon cher comte, vous êtes, comme vous le vouliez, amoureux... amoureux de la dot. Il avait ajouté, goguenard : « et la dot, voyez-vous, ne vieillit pas. »

Aujourd'hui encore, Georges s'efforce de puiser, dans l'évocation du luxe qu'elle lui a apporté, la patience d'écouter Manuela geindre, tout en régularisant son fard.

— Enfin, ma chère, soit ! Je vous attendrai. Mais je vous croyais décidée à courir aujourd'hui les magasins de mode.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je ne vois pas que vous ayez besoin de moi pour cela.

— Au contraire ! Comment pourrais-je choisir des parures sans savoir si elles vous conviennent ?

— Elles me conviendront toujours si elles vous plaisent.

— Ah ! oui, vous pouvez parler ainsi... méchant homme qui, toujours, critiquez mes toilettes et dites que je n'ai pas le goût parisien.

— Vous le prendrez.

— Si vous m'y aidez... Georges, je voudrais acheter des chapeaux... Quelques-uns seulement — je suis raisonnable — cinq ou six en ce moment, avec mes vieux, suffiront.

— En effet, ma chère, vous êtes fort raisonnable. Je redoutais de vous voir compter par douzaines... à cause de l'encombrement ; vous comprenez, à l'hôtel, on n'a pas beaucoup de place...

Ils sont à Paris depuis huit jours, retour de leur voyage de noces, et ici, plus net, plus déchirant, s'impose le souvenir d'Antoinette.

Sans démêler l'ironie, Manuela reprit :

— Il me tarde d'être installée chez nous.

Georges eut un serrement de cœur. « Chez nous ! » Ces mots-là précisèrent le rêve mort, et sa femme lui parut plus déplaisante. Il en veut davantage à Simon Taraise de l'avoir contraint à sacrifier son amour. Il n'y a cependant qu'un seul coupable, Georges lui-même. En gaspillant sa fortune, en gâchant sa jeunesse, il a manqué sa vie et choisi son malheur.

Une heure plus tard, le comte et la comtesse de Pasquavelle pénétraient chez Clarisse, rue de la Paix. Pas d'étalage. Derrière la glace, des rideaux de soie citron, tendus à mi-hauteur et, au-dessus, en lettres d'or, ce nom qui doit suffire à tenter les initiées : « Clarisse ». Inutile que cette princesse de la mode mette en montre des modèles. On sait que, la porte franchie — une porte voilée comme les vitrines — on pénétrera dans le palais du goût, du moins de ce que le caprice d'aujourd'hui — et

un peu celui de demain — admettent comme étant le bon goût; il serait puéril de le discuter. Les dames d'un certain âge — j'entends celles, de plus en plus rares, qui reconnaissent n'avoir plus trente ans — ne vont pas chez Clarisse, et elles font vraiment bien : on ne s'occupe pas le moins du monde ici de leur peu intéressante catégorie. Les femmes jeunes, mais assez dénuées pour ne pouvoir payer quinze louis l'assemblage, par les mains de Clarisse, d'une vingtaine de francs de fournitures, feront bien, elles aussi, de ne point s'inquiéter de ce qu'on voit derrière les rideaux citron. Et, si je ne craignais d'énoncer une hérésie, je donnerais le même conseil aux personnes jeunes, fortunées, mais assez *arriérées* pour faire entrer, dans le choix d'un chapeau, la volonté de ne pas s'enlaidir. « Cela me sied », ou « ceci ne me sied pas » sont des phrases de grand'mères. De notre temps, les modistes comme Clarisse ont trop le sentiment de leur importance et de leur infailibilité pour se tourmenter de cette question secondaire, *embellir la cliente*; s'il fallait s'inquiéter d'harmoniser les chapeaux avec les visages, le métier deviendrait impossible. C'est aux visages à s'accommoder aux chapeaux, et ils s'y appliquent, les malheureux... Mais que voulez-vous, il y a des tâches impossibles!

La comtesse Manuela, de par l'âge qu'elle avoue, et son argent, est une cliente tout indiquée pour Mlle Clarisse. Malheureusement elle n'a pas encore le goût assez parisien pour choisir, en s'extasiant, un chapeau qui la rend affreuse. Elle s'inquiète encore de ce détail!

Assise dans l'un de ces minuscules boudoirs en enfilade, qui servent de salons d'essayages, elle contemple avec un peu d'effarement, dans le jeu des triples glaces, les divers aspects de sa grosse figure où, décidément, le maquillage tient mal et que surmonte un quelque chose qui, affirme la vendeuse, est un chapeau.

Assis sur un pouf, la canne au menton, Georges dissimule sa consternation sous un air dubitatif.

— Celui-ci, déclare la vendeuse, est un vrai petit bijou!

Manuela tourna vers son mari un regard d'angoisse que la vendeuse appuie d'un ton autoritaire, dictant la réponse.

— N'est-ce pas, monsieur, que celui-ci est charmant ?

Georges se tait.

— Je ne trouve pas qu'il soit très seyant, hasarde Manuela.

Les lèvres de la vendeuse ont un petit sourire de dédain.

— Oh ! naturellement, il faut s'y habituer...

— C'est que voilà, dit Georges, on ne s'habitue pas...

Il pense à bien autre chose qu'au chapeau et accentue :

— On ne s'habitue pas du tout...

— Nous allons en voir un autre.

Et la vendeuse, découragée, va demander aide et conseil à « Mademoiselle ».

— Je ne sais pas, moi, ce qu'il faut lui essayer à cette grosse... Elle trouve tout laid... sur sa tête, n'est-ce pas ?

Mlle Clarisse hausse les épaules, impatiente :

— Eh bien ! on la connaît, cette espèce de clientes-là. C'est à cause d'elles que j'ai imaginé, comme les couturiers ont leurs mannequins, d'avoir une essayeuse qui fait valoir le chapeau... Où est-elle, l'essayeuse ?

— Elle était occupée.

— Voyez si elle est libre. Je vais trouver cette dame, moi...

Manuela, affaissée, faisant la moue, se ranima à l'entrée de Clarisse dans le boudoir. Tout de suite, à la vue de cette élégante créature dont la laideur, à force d'art, arrivait à être pire que la beauté, lui fut un réconfort. Elle la pressentit toute-puissante, à la façon des bonnes fées.

— On n'a rien su vous montrer qui vous plaise, madame ?

— Oh ! non !

— Cela m'étonne... Vous devez être très facile à coiffer. Seulement, n'est-ce pas, sur soi on ne se rend jamais bien compte d'un chapeau, à la main non plus.

— Cependant...

— Non, non, madame, je vous assure... Croyez-moi, j'ai l'expérience... Nous avons ici une personne affectée à l'essayage des chapeaux devant les clientes. Vous allez voir. Vous remarquerez comment elle est coiffée... La ligne exigée pour les nouvelles formes : vous devez l'adopter, alors les chapeaux qui vous auront plu sur sa tête vous iront aussi bien... Ah! la voici. Veuillez essayer pour madame, mademoiselle.

Clarisse se retourne, troublée par un bruit sec : la canne de Georges vient de tomber. Il se baissa pour la ramasser, mais deux fois ses doigts l'effleurèrent sans la saisir, parce que sa main tremblait.

L'essayeuse, coiffée d'un « petit bijou », malgré lequel elle restait jolie, penchait la tête, se tournait, se retournait. Elle ne regardait pas M. de Pasquaville, elle ne voyait pas Manuela; son regard demeurait perdu, insaisissable, son sourire de commande frémissait à peine. Cependant Mlle Clarisse profita d'un changement de chapeau, pour demander à mi-voix à l'essayeuse :

— Etes-vous souffrante, Antoinette, vous êtes livide?... Non?... Il faudra mettre un peu de rouge.

Antoinette fit signe que oui, et se remit à tourner, avec un autre chapeau.

— Penchez-vous un peu... reculez... Non, rapprochez-vous, ordonnait Manuela.

Et Georges aurait voulu crier : « Assez! Assez! je vous défends de lui donner des ordres... même de lui parler!... Allons-nous-en... »

Mais il gardait ses dents serrées, et sentait ses genoux si faibles qu'il pensait : « Je ne pourrai pas me lever... »

— Oh! s'écria tout à coup Manuela, celui-là est joli... Voulez-vous me le mettre?

— Coiffée comme vous l'êtes, madame, déclara péremptoirement Clarisse, naturellement, il vous siéra moins; mais une fois votre chevelure bien disposée... Vous avez des cheveux admirables... Voyez-vous, il faudra le poser ainsi... plus en avant... vous ne pouvez pas juger.

— Regardez, Georges, implora la comtesse.

Il regarda, un instant seulement, le visage piteux, commun, ridiculisé par ce chapeau trop jeune, puis il reporta les yeux sur Antoinette. Et alors le regard de la jeune fille croisa le sien. Il y lut un tel mépris qu'il sentit sa figure s'empourprer, puis blêmir.

— Je prendrai celui-là, dit Manuela. J'en aurais voulu d'autres...

— Nous reviendrons! déclara Georges.

Il ne pouvait plus supporter ce supplice.

Sur un signe de Clarisse, Antoinette s'éloigna.

— Est-ce qu'il vous plaît, Georges, mon chapeau, vous ne dites rien... Pensez-vous qu'il m'ira?

— Que voulez-vous que cela me fasse? répondit le comte, hors de lui.

Manuela eut un haut-le-corps, ses yeux s'embrumèrent de colère autant que de chagrin. Clarisse se détourna pour sourire.

IV

M. Crescent interrogea la pendule. Quatre heures allaient sonner, la visite attendue ne pouvait plus tarder. Depuis plus d'une semaine, aussi régulièrement qu'un employé ponctuel à son bureau, l'abbé Brémont se présente à quatre heures chez l'infirme. Sa première visite eut lieu le lendemain du jour où Clotilde a conduit Antoinette chez l'abbé. La jeune fille l'avait timidement prié de venir voir son père, sachant quel réconfort la bonté sereine du prêtre pourrait être pour l'infirme. Arrivée auprès de l'abbé avec un cœur défiant, une âme contractée par la peur que maladroitement on n'avive sa souffrance, Antoinette est repartie consolée, espérant, elle qui ne savait plus espérer.

— Tu verras, père, a-t-elle dit à M. Crescent, que la pensée de recevoir un étranger ne char-

mais guère, tu verras ! Son regard seul, si bon, si ferme, donne du courage. Quand il parle, il semble que tout soit facile, qu'en dépit de tout l'on pourrait être heureux. Reçois-le sans crainte : il ne te fera aucune question sur le passé. Tu resteras pour lui « M. Pierre », et s'il devine que ce nom en cache un autre, il ne tentera pas de t'arracher des confidences. Il a promis de me trouver une occupation qui ne me retienne pas trop longtemps éloignée. Ce sera sans doute très difficile à découvrir. Eh bien ! l'abbé Brémont me paraît tellement avoir, comme on dit au Palais, « l'oreille » du bon Dieu, qu'il m'a suffi de l'entendre promettre de chercher pour me convaincre qu'il réussira. Clotilde dit : « Le Père peut tout ce qu'il veut... » Je comprends très bien qu'elle en soit persuadée.

L'abbé Brémont a réussi. Il a réussi par ce que les incrédules appellent un heureux coup de hasard, et que le Père, plus justement, reconnaît être « un coup de la Providence ». Ils sont fréquents sur la route du prêtre, ces miracles d'à-propos qui répondent à ses prières, et l'abbé Brémont, quand il en parle, dit avec une sincérité naïve, comme pourrait le dire le protégé d'une puissance humaine qui se sentirait comblé et favorisé de passe-droits : « J'en suis confus !... » Cette expérience de la bonne volonté du Ciel à exaucer ses prières ne fait pas que « le Père », son oraison finie, en attende le succès, les mains jointes, dans l'inaction. Il s'active, au contraire, se démène, comme si de ses seuls efforts dépendait la réussite. « Aide-toi, le ciel t'aidera... »

L'abbé, cette fois, a fait appel à ses plus intelligentes paroissiennes. Il leur a dit : « Voilà ce qu'il nous faut, comprenez bien : un emploi de quelques heures seulement par jour pour une jeune fille qui ne peut pas devenir ouvrière, non par sot orgueil, mais parce que, n'y étant pas du tout préparée, elle ne ferait rien qui vaille. Je me rends compte de la difficulté que vous aurez, mes petites enfants, à procurer cela à ma nouvelle protégée, mais il le faut absolument... Allez, que le ciel vous aide ! »

Pleines d'importance, les petites ont promis de s'en occuper. Et le surlendemain, l'abbé voyait arriver chez lui une roussotte, un peu trop fardée, à son goût... Mais, que voulez-vous, ces maudites taches de rousseur à cacher... Et puis, enfin, ce n'était pas le moment de gronder. La gamine arrivait, triomphante.

— Mon Père, si seulement c'est qu'elle est jolie, votre protégée, j'aurai son affaire... pas pour longtemps, par exemple, un intérim, comme on dit... Elle est jolie, dites, monsieur l'abbé, votre protégée ?

— Jolie ?

L'abbé réfléchit. Il avait pris garde, surtout, à l'air mélancolique, à la droiture du regard de Mlle Pierre. Il fit un effort de mémoire, reconstitua le visage délicat, au teint transparent, et affirma enfin, satisfait.

— Oui, oui, je crois qu'elle est très jolie.

— Et du cheveu?... Je veux dire, mon Père, de beaux cheveux?... Brune, blonde ?

— Attendez donc... blonde, oui, j'en suis sûr, blonde. Mais je ne vois pas...

— Ça, c'est une veine, parce que Mlle Clarisse tient au blond. Je sais bien, y a des postiches, mais pour les fournir, ça coûte... Vous savez qui, Mlle Clarisse ?

— Heu... voyons... La petite Marguerite Pieux travaille chez elle... Clarisse, elle vend des chapeaux ?

— Juste ! Vous en avez une mémoire, mon Père ! Vous savez comme ça le nom de nos patronnes, à toutes ?

— J'en oublie bien quelques-uns. Mais expliquez-moi pourquoi Mlle Clarisse désire employer une blonde ?

— Oh ! c'est un truc à elle, imaginez. Vous avez remarqué, c'pas, comme des fois y sont pas flatteurs les chapeaux qu'on fait, cette saison ?

— Ah ! non, vraiment, non, mon enfant, je n'avais pas remarqué... Vous savez, les chapeaux de dames...

— Oui, naturellement. Mais, tout de même, dans la rue, une personne qu'est bien ou mal cha-

peauté, on peut se dire : « Ça c'est chic ! » ou : « Quelle bobine ! »

— Cette expression, dit le prêtre en retenant un sourire, ne m'est jamais venue à l'esprit.

— Vous ne faites pas attention : vous avez tant d'autres affaires en tête !... Eh bien ! Clarisse a réfléchi à une chose. Elle s'est dit comme ça : « Chez les couturiers, on voit de grosses dondons qui choisissent et achètent un modèle parce qu'on le leur montre sur le dos d'une belle fille faite au tour... Alors, moi, pourquoi que je ne remplacerais pas les mannequins des maisons de couture par des essayeuses de chapeaux ? Un *galurin*, si extravagant qu'il soit, posé comme il faut sur une tête bien ondulée, au-dessus d'une jolie figure toute jeune, paraîtra toujours épatant... Et les dames sur le retour, avec des chichis mal teints et des bajoues, le prendront, dans l'idée qu'il les rendra jolies, elles aussi. Voilà ! vous comprenez ?

— Un peu. Mlle Clarisse prendrait ma protégée pour essayer ses chapeaux devant les clientes ?

— Voilà. L'essayeuse d'à présent va se marier... y en a qu'ont de la veine, monsieur l'abbé !

— Le mariage n'assure pas toujours le bonheur, mon enfant.

— Non, monsieur l'abbé. J'en sais quelque chose. Papa est mort alcoolique... et ce qu'il rossait maman !... Enfin, quoi, chacun sa chance. Je disais : elle va se marier dans un mois. Alors elle a demandé ses après-midi pour préparer son trousseau, soi-disant... moi, je crois que c'est pour se balader avec son fiancé... Oh ! puisqu'y vont convoler, y a pas de mal, ç'pas, monsieur l'abbé ?

— Espérons-le.

— C'est Zoé elle-même qui m'a dit ça, je l'ai rencontrée chez une amie.

— Zoé ?

— L'essayeuse.

— Ah ! bien.

— La patronne lui a dit : Trouvez-moi quelqu'un de chic pour vous remplacer, et alors je vous donne congé vos après-midi.

Tout de suite j'ai pensé à votre demoiselle qui cherche à s'employer... Faudrait qu'elle aille se présenter aujourd'hui, si elle peut, demain au plus tard, chez Clarisse... qu'elle demande Zoé...

L'abbé, ravi, a congédié la petite roussotte, sans vouloir lui reprocher, pour cette fois, d'avoir mis du blanc liquide à son museau et, oui, certainement, un peu de noir à ses cils roux... et il a couru chez M. Pierre.

Un mois d'occupation assuré, c'est peu, mais d'ici le mariage de Zoé, qui sait? On aura peut-être trouvé autre chose... Et, afin qu'Antoinette puisse aller à son travail sans inquiétude, l'abbé lui a promis de venir, chaque jour, passer une heure — plus, s'il le peut — près de l'infirm.

Il n'a pas fallu longtemps au Père pour dissiper les méfiances de M. Crescent; il l'a gagné comme il a gagné Antoinette, tout naturellement, par la simple émanation de bonté, de force courageuse, de pitié de son cœur d'apôtre. Et c'est aussi son influence, ses conseils qui ont fait accepter, par Antoinette, ces fonctions d'essayeuse... Elle eût aimé à travailler dans l'ombre, sans risquer de rencontrer des visages naguère connus. Que deviendra-t-elle si des amies des jours heureux viennent chez Clarisse? Mais la pauvre Mlle Pierre n'a pas le droit de repousser, par orgueil, ce gagne-pain. Elle est au bout de ses ressources: faudra-t-il imposer à l'infirm des privations? Devant son père, elle a affecté d'être enchantée de son emploi: « C'est très amusant, père, je t'assure! »

Et lui, obstiné à rêver d'un miracle qui rendra à Antoinette le bonheur et le luxe qui la paraît si bien, se prend à espérer que, dans le magasin de Clarisse, Toinon fera quelque rencontre merveilleuse.

Durant ces heures de solitude, il compose tout un joli et invraisemblable roman, dont sa fille deviendra l'héroïne heureuse.

Aujourd'hui encore, en attendant l'abbé Brémont, M. Crescent a caressé ses chimères. Et lorsque le prêtre arrive, tout de suite, il les lui confie.

L'abbé sourit, indulgent à ces illusions qui aident l'infirmes à supporter le dur présent. Mais si le prêtre a vu bien des difficultés s'aplanir, bien des tristesses s'adoucir et, parfois, se muer en joie, il n'a guère vu de ces féeriques transformations d'existence comme celle qu' imagine le père d'Antoinette.

— Ma fille, dit tout à coup M. Crescent, a éprouvé une grande déception, la pire de toutes. Elle a dû mépriser l'homme à qui son cœur s'était donné pour toujours, croyait-elle... C'est très amer.

— Oui, soupire l'abbé Brémont, très amer, et trop fréquent, hélas!

— Vous êtes si bon pour nous, monsieur l'abbé, vous avez, dès l'abord, inspiré tant de confiance à ma chère petite Toinon, que je suis certain d'être approuvé d'elle, si je vous dévoile notre triste histoire... Mais... Ecoutez... on dirait le pas d'Antoinette... à cette heure...

— Oui, dit l'abbé, c'est elle.

La porte venait de s'ouvrir sous une brusque poussée; Antoinette, pâle, les yeux brillants, venait droit à son père, et sans paraître voir le prêtre, jetait, la voix étouffée :

— Devinez-vous pour qui j'ai essayé des chapeaux tout à l'heure?... pour la femme de Georges... et il était là, lui...

Elle haletait.

— Ma pauvre enfant!

— Ne me plaignez pas, père... Ah! monsieur l'abbé, je vous demande pardon... J'ai crié ma colère devant vous qui ne savez pas... et ne vous ai pas salué... Je suis un peu émue, vous voyez...

Elle tâchait de sourire.

— Je peux bien vous dire... Le comte de Pasquavelle a voulu m'épouser quand j'étais riche, m'a laissée là, tout simplement, le jour où j'ai été pauvre, et en a épousé une autre... voilà tout.

— Le comte de Pasquavelle!

— Vous le connaissez, monsieur l'abbé, s'écrie l'infirmes, hors de lui, vous connaissez ce misérable lâche...

— J'ai entendu son nom, répond l'abbé.

Et le prêtre songe au conseil qu'est venu demander Jean Didier. Sachant la fourberie du fiancé d'Antoinette, devait-il accuser ou se taire? Hélas! pourquoi l'abbé n'a-t-il pas fait au jeune homme un devoir de tout révéler en dépit de ses scrupules de conscience? Mais ces scrupules, le prêtre les comprenait trop bien pour ne point les respecter. Quelle difficulté, parfois, à distinguer nettement la vraie voie!

Ainsi, cette inaccessible jeune fille dont Jean a dû fuir la présence, parce qu'elle lui était devenue trop douloureuse; ce père ambitieux qui ne trouvait pour l'enfant gâtée rien d'assez beau, il a suffi de quelques semaines pour en faire ces deux épaves : un infirme et Antoinette Pierre essayeuse chez Clarisse! L'abbé se taisait, oppressé; il attendait, sans vouloir les provoquer, des confidences plus complètes, pour dire à ces malheureux : « Je sais votre passé. »

— Monsieur l'abbé, reprit Antoinette, ne croyez pas que je souffre encore. Je ne sais comment sont faits les cœurs en qui l'amour peut survivre à l'estime; ayant appris à mépriser M. de Pasquavelle, je ne saurais l'aimer. Mais la plaie d'orgueil est toujours saignante en moi, et revoir cet homme ainsi... qu'il me trouve dans ce rôle... Ah!... Je m'en veux de n'être pas au-dessus de ces petites... Il faut me pardonner.

— Ma pauvre enfant!... Je ne puis vous blâmer d'un sentiment si naturel quoique injustifié. Le triste rôle aujourd'hui n'était pas le vôtre; il y a toujours de la noblesse dans le travail, si modeste soit-il. Il vous a vue gagnant votre pain, vous l'avez vu, vous, auprès de la femme riche à laquelle il s'est vendu. Si l'un de vous devait courber le front, c'est lui; et, pour si vil qu'il soit, il a dû le sentir.

— Oui, dit Antoinette, je crois qu'il a eu honte... plus que moi. Mais je me suis sentie si ébranlée que le courage m'a manqué pour rester au magasin jusqu'à ce soir. J'ai prétexté une migraine; Clarisse, ayant remarqué ma pâleur, m'a laissée partir... et me voici. Ce n'est rien. Demain, j'aurai oublié cet incident qui ne se renouvellera

pas, j'imagine, car M. de Pasquavelle saura persuader à sa femme de changer de modiste... Cependant, je ne sais si j'aurai le courage de rester là-bas...

— Comment est-elle, cette femme ? demanda M. Crescent.

Un éclair de malice égaya les yeux d'Antoinette.

— Elle est tout à fait telle que je le pourrais souhaiter, si j'aimais encore M. de Pasquavelle.

— Je comprends, dit l'infirmier.

Et lui aussi eut un sourire.

Ce fut toute la vengeance de Toinon.

V

En quittant le magasin de Clarisse, Mme de Pasquavelle, d'une voix enrouée par les larmes, donna l'ordre au chauffeur de la ramener à l'hôtel. Georges monta près d'elle sans protester; que sa femme renonce aux dix ou douze courses inscrites sur son carnet, cela le laisse fort indifférent; il ne songeait pas plus à s'étonner de ce changement de programme qu'à s'inquiéter de la mauvaise humeur — ou plutôt de la fureur — de Manuela. Enfoncé dans son coin, il revoyait Toinon dans un rôle de docile poupée. Toinon ! Sa fiancée triomphante, la rayonnante jeune fille de naguère, condamnée à ce métier navrant !... « Si je l'avais épousée, songeait-il, si j'avais eu ce courage... n'aurais-je pas su gagner assez pour nous faire un peu de bonheur ? Peut-être... Et le bonheur pour moi c'est elle, elle seule, que j'ai perdue par ma faute. » Des larmes lui montaient aux yeux, dont il eut honte.

Manuela, geignante et rageuse, se plaignait.

— Vous ne m'aimez plus... Vous ne m'avez jamais aimée... Me traiter ainsi, devant des étrangères !... Pourquoi m'avoir épousée ? D'autres me recherchaient qui, eux, étaient épris de moi, et je les

ai repoussés pour vous, indigne de ma tendresse...

Georges à qui avait échappé le début du discours, absorbé qu'il était en ses pensées, entendit la dernière phrase et répondit, convaincu :

— Vous avez eu bien tort.

Ce fut, heureusement, à l'instant juste où l'auto s'arrêtait devant l'hôtel, ce qui permit à Manuela de réprimer jusqu'à la minute où elle eut regagné sa chambre, l'explosion de sanglots et de cris que valaient bien ces mots cruels.

M. de Pasquavelle, machinalement, suivait sa femme. Il se laissa choir dans un fauteuil, sans penser à se débarrasser de son chapeau, qu'il repoussa seulement en arrière, ce qui, avec sa mine défaite, lui donnait cet air un peu affalé qu'ont les hommes du peuple au retour des enterrements pendant la halte chez le mastroquet, et les hommes du monde au matin d'une nuit de fête.

De nouveau, les plaintes de Manuela glissaient sur lui sans l'atteindre. Il se demandait, le cœur serré : « Que pense-t-elle de moi?... Comme elle doit me mépriser... Pauvre Antoinette... Pauvre jolie Toinon... elle m'aimait bien... »

— Je divorcerai!

Manuela a-t-elle crié plus fort ces mots ou frappent-ils Georges simplement parce qu'ils cristallisent une pensée encore flottante en lui, mais qui est née tout à l'heure, dans le magasin de modes?

Il regarde Manuela sans répondre, les yeux agrandis de rêve... Et, brusquement, il quitte la chambre de sa femme et gagne son appartement.

Divorcer! Se débarrasser de cette Manuela encombrante et vulgaire! Elle reprendra ses millions!... Eh bien, qu'elle les reprenne... A quoi serviront-ils à Georges s'il ne peut se payer du bonheur?... Epouser Antoinette!... Déjà il cherche un feuillet de papier, une enveloppe. Il va écrire à la jeune fille, tout de suite, lui dire sa résolution, obtenir son pardon en lui avouant qu'il a voulu l'oublier, mais qu'il voit bien, à présent, qu'il ne le pourra jamais, jamais... Les femmes pardonnent toujours.

Il commence... Il écrit d'un style éloquent, parce que son cœur l'entraîne et qu'il est sincère,

enfin, vis-à-vis de lui-même aussi... Et puis, soudain, il s'arrête, sa plume roule sur le papier... Georges s'accoude sur la lettre commencée et, les poings serrés sur ses tempes, il laisse déborder sa peine en un flot de larmes, qui tombent sur les mots de repentir, les mots si vains, et les effacent.

Folie! Folie! Divorcer pour épouser Toinon! Lui offrir, à elle dont il connaît l'éducation religieuse, ce simulacre ridicule, cette formalité consacrant l'inconduite qu'est le mariage civil de divorcés!... Ne serait-ce pas ajouter une offense de plus à l'injure de l'abandon?... Et d'ailleurs, quand même cet obstacle n'existerait pas entre Georges et Antoinette, Simon Taraise, Simon, qui n'est pas encore remboursé et tient Georges entre ses griffes, ne permettrait point à sa victime d'échapper au baigne... Et s'il ne peut l'y retenir, ses moyens de vengeance sont prêts. Ah! les mailles sont bien scellées de la chaîne du forçat!...

Alors, oubliant qu'il vient de reconnaître une autre impossibilité à son retour vers Antoinette, une impossibilité toute morale dans laquelle M. Taraise n'entre pour rien, Georges sent gronder en lui une colère haineuse, un goût de meurtre dont il s'épouvante. Il a besoin de vengeance, besoin de frapper, d'assouvir toutes ses rancunes contenues jusqu'ici. D'abord, sa soif de détruire s'attaque à la lettre inutile; il s'acharne à la déchirer... Puis, ces gestes de fureur l'excitant davantage, sans passer par la chambre de sa femme, où Manuela pleure bruyamment, il sort.

VI

Mme Victoire, de plus mauvaise grâce que jamais, alla ouvrir. Elle avait laissé le visiteur sonner deux fois — et de quelle façon impérieuse!

Dans la petite antichambre obscure elle tenta de voir le visage de ce client. Il lui sembla l'avoir déjà vu venir quelques mois plus tôt.

— Monsieur, dit-elle, ne va guère bien. Il vaudrait mieux qu'il ne reçoive pas trop de monde.

Pour toute réponse, une carte fut tendue à Victoire. Elle la prit, hésitante.

— Monsieur tient à ce que j'avertisse mon maître?

— Absolument.

Victoire obéit. En pénétrant dans le bureau plus clair, avant de remettre la carte à M. Taraise, elle lut : Comte Georges de Pasquavelle » et haussa les épaules : les titres ne l'éblouissaient pas. M. Taraise, lui, en lisant ce nom, témoigna une surprise méfiante. La première des échéances convenues lors du mariage du comte n'étant pas encore atteinte, il n'y avait pas grande chance que Georges tint à la devancer. Alors, que voulait-il ? ce client sur lequel il a fallu faire de si grosses avances que M. Taraise a, pendant quelque temps, bien tremblé pour son argent.

Ce que veut Georges ?... Oh ! M. Taraise le sut dès l'entrée de son visiteur. A brûle-pourpoint, avant même que Victoire se soit éloignée, le comte jette à la face de l'usurier sa haine méprisante ; les injures pleuvent et les menaces.

M. Taraise n'en est pas autrement stupéfait, ni Mme Victoire, qui referme la porte de sa cuisine pour ne pas entendre les éclats de voix. Ce client furieux n'est pas le premier de son genre. Il y a parfois de belles scènes dans le petit bureau de M. Simon ; d'ordinaire, elles sont aussi brèves qu'inutiles. L'usurier a beau jeu pour traiter de haut ses victimes : que peuvent-elles contre lui ?

Chaque fois, il répond qu'il est fait à l'ingratitude humaine. Il est doux, onctueux, d'une indulgence mélancolique, jusqu'à l'instant où, en ayant assez, il impose silence à l'ingrat par une adjuration péremptoire, une sourde menace autrement valable que ces criailles impuissantes et ces révoltes de moutons de trop près tondus. Mais Georges de Pasquavelle est venu, poussé par tout ce que sa nature dévoyée a encore de force et d'énergie ; une énergie, une force qui, détournées du bien, pourront faire de lui un criminel.

Là, dans ce tiroir d'acajou si facile à briser, se

trouvent ses lettres, ses reçus, les preuves de toutes ses faiblesses. Il les lui faut. Il va les reprendre. Dégré? Il ne doit pas l'espérer... hé! bien, tant pis.

M. Taraise crâne, mais une secrète inquiétude croît en lui. Je ne sais quoi de farouchement résolu dans le regard de Georges lui donne envie de sonner Victoire, pour l'aider à mettre dehors cet énergumène. Comme l'a dit sa servante, il ne va guère bien. Son cœur lui joue de mauvais tours et son cerveau, à certains jours, a peine à enchaîner des réflexions tout à fait lucides; c'est l'organisme entier qui révèle tout à coup une grave usure. Et M. Taraise pense, non sans regrets, à abandonner ce qu'il appelait ses affaires, à quitter Paris pour aller quelque part, au bon air, se soigner sans tracas, et retrouver, dans le repos des champs, la vigueur qui s'en va.

Physiquement ébranlé, Simon n'est plus de taille à en imposer à ce client grincheux. Il tend sournoisement la main vers un timbre mis à sa portée. Il n'a pas le temps de l'atteindre. Georges a vu le geste et le prévient; M. Taraise, saisi aux épaules, est rejeté dans son fauteuil, solidement maintenu et les injures reprennent plus violentes, dites de tout près, à présent, d'une voix qui, pour être plus assourdie, n'en paraît au vieillard que plus effrayante. Il a peur. Il voit un arrêt de mort dans les yeux du comte, luisant à deux pouces des siens. Il se sent si faible, si faible, et voudrait crier... Sa bouche s'ouvre toute grande, mais aucun son ne s'en échappe. Sa face se contracte... l'air lui manque. Ses traits se révulsent... et brusquement, comme un pantin dont les ficelles ont cassé, il s'affaisse, sa tête retombe sur sa poitrine. Georges, dégrisé, recule. Un instant il regarde ce corps immobile, ce visage qui se violace et une terreur horrifiée le paralyse... Il n'a pas frappé et, cependant, se sent meurtrier... Un frisson nerveux le secoue. Il prête l'oreille... Vient-on? Vaut-on se saisir de lui?... Il dira qu'il n'a point tué, menacé seulement, l'émotion a fait le reste... On ne le croira pas... Quel silence!... Autant il redoute d'entendre quelqu'un approcher, autant

il voudrait que l'on vint. Cette peur et ce désir se combattent, angoissants.

Personne...

La servante n'aura pas l'idée de se présenter sans être appelée...

Georges n'aurait qu'à prendre, dans la poche du mort, les clefs dont il voit le bosselage sous l'étoffe mince. Il pourrait ensuite ouvrir le tiroir, y chercher ces papiers maudits qui l'on fait esclave. Pourquoi ne le fait-il point ? La pensée même ne lui en vient pas. Il n'a plus qu'une préoccupation : gagner la porte sans frôler le cadavre... Une sueur froide glisse sur sa nuque... Il a les lèvres sèches, et il ne détourne ses yeux du mort que pour regarder ses mains. C'est fou... Comment seraient-elles sanglantes, elles n'ont pas tué, ses mains. C'est fou... fou ! Et puis, en une seconde, terreur, hésitations, réflexions malades se muent dans un élan de fuite.

Il s'en va, vite, mais avec prudence. Il a le pas léger et sûr du malfaiteur aguerri, une extraordinaire adresse à se mouvoir, un sang-froid soudain qui l'envahit sans raison et n'est que l'instinct animal de la défense.

En parvenant sous le porche de l'hôtel, Georges reprend conscience de lui-même. Que s'est-il passé ? A-t-il rêvé ?... Quand il est sorti tout à l'heure, le même chasseur était là, veillant à ouvrir et à fermer la porte vitrée. Le gérant, à son bureau, établissait, comme il s'y occupe encore, les comptes de ses hôtes, et là, dans ce coin, on voyait déjà ces malles et ces courroies, prêtes pour un départ. Rien n'a bougé, il semble qu'aucun temps ne se soit écoulé depuis que Georges a vu ces choses... et cependant...

Il obéit à la muette invitation du groom qui, en le voyant, a ouvert l'ascenseur et s'appête à le faire manœuvrer. Remplacé dans ses fonctions par le gérant lui-même, lorsqu'il s'agit d'un hôte de très haute importance, ce groom, avec la foule des voyageurs, est familier. Il aime à échanger des remarques dénuées de tout intérêt et, d'ailleurs, presque toujours les mêmes. Montant et descendant, de neuf heures du matin à minuit, dans cette

boite en compagnie des clients, il est au courant de leurs allées et venues. Il félicite les uns de sortir de si grand matin, et les autres de rentrer si tard; invite à se réjouir du beau temps et conseille, les jours de pluie, de prendre le Métro, « rapport qu'on y est au sec ». Il crut de son devoir de constater que « monsieur le comte » revenait vite et que « madame la comtesse » n'était pas restée longtemps seule. « C'est jamais bien gai de rester seule dans une chambre d'hôtel. »

Cette réflexion du groom rappelle à Georges l'existence de Manuela qu'il avait complètement oubliée. Il faudra, devant elle, se composer une attitude... Au fait, il l'avait quittée en larmes. La scène allait se continuer. Georges aimait autant cela, ce serait une diversion à l'horrible hantise de cet homme écroulé là-bas, dans son fauteuil. Cependant il n'éprouvait nulle hâte à revoir Manuela, et alla directement dans sa propre chambre. Il eut la surprise d'y trouver la jeune femme. Elle était assise devant le bureau sur lequel Georges avait commencé une lettre pour Antoinette.

La comtesse leva vers son mari un visage marbré par les larmes et des yeux rougis, mais alanguis de tendresse, et elle sourit, ce qui la rend moins laide.

— Georges... venez vite, méchant, venez que je vous accorde le pardon demandé... venez, mon chéri!...

Georges ne comprend pas, mais la préoccupation du pardon de Manuela est devenue si secondaire!

Sa femme lui tend les bras. Docile à ce tendre appel, il approche. Et alors il voit, réunis sur le buvard, évidemment par les soins de Manuela, des morceaux de sa lettre à Antoinette, les morceaux les moins minuscules, sur lesquels des syllabes entières sont lisibles, et qui, patiemment raccordés par la jeune femme, forment des mots, des bribes de phrases.

Georges se dit : « c'est complet ! » Il attend, résigné, dérouteré par l'accueil amical.

Manuela, avec des grâces câlines, appuya sa tête sur l'épaule de son mari.

— Je suis venue ici, confia-t-elle, pour vous dire que je vous détestais, que c'était fini entre nous,

fini tout à fait! Je ne vous ai plus trouvé... et j'ai encore été plus fâchée de voir que vous aviez eu le courage de repartir, me laissant dans la douleur.

« Puis, j'ai vu à terre des morceaux de lettre déchirée... et j'ai été jalouse. Non, ne vous redressez pas... Laissez-moi ainsi contre vous... écoutez ma confession. J'ai été jalouse, j'ai voulu savoir ce qu'était cette lettre, et j'ai reconnu votre écriture. Alors j'ai voulu, plus encore, savoir... Mais c'était déchiré en si petits morceaux!... Tout de même, je suis arrivée à retrouver ceci... regardez... « pu croire... aimais pas... rapp... temps bienheureux... fiançailles... souffre... avoir affligée... aime plus que jamais... mériter... pardon. » Alors, Georges, mon cher mari, j'ai compris! N'osant me demander pardon de vive voix, vous m'écriviez, et puis vous avez, par mauvais orgueil sans doute, déchiré votre lettre. Vous avez eu grand tort, allez, elle m'a rendue si heureuse! Oh! Georges, il ne faut plus me faire de chagrin, c'est trop méchant!... Mais n'en parlons plus... c'est oublié... tout à fait oublié... Georges, pourquoi ne me parlez-vous pas?... »

Elle était si touchante, la pauvre créature, dans son illusion, si naïvement joyeuse de pouvoir pardonner et de se croire encore aimée, que Georges eut pitié d'elle. Un vertige le prenait devant cette merveilleuse reconstitution des seuls mots que sa femme pouvait croire écrits pour elle. Il se pencha davantage et l'embrassa.

— Manuela!... Vous êtes meilleure que je ne le mérite.

Elle soupira, heureuse.

VII

— Viens chez moi, veux-tu? proposa l'abbé Brémont.

— Oui... oh! oui, je vous accompagne. Je redoute de me retrouver seul, il me semble que

j'ai le vertige : trop de choses m'ont été révélées en quelques heures... et je veux vous interroger encore...

Depuis qu'il a reçu une laconique dépêche, signée de l'abbé Brémont et lui enjoignant de revenir immédiatement à Paris, Jean Didier a passé par toutes les phases de l'inquiétude, de la surprise, et de la joie aussi, une joie mélancolique, puisqu'en même temps que lui était dévoilée la vérité sur sa naissance, il apprenait quels deuils isolèrent son enfance.

Il était arrivé, éperdu, chez son vieil ami, redoutant de le trouver malade. Mais non. Jamais le Père n'avait montré plus d'énergie et plus d'entrain. Tout de suite il rassurait le jeune homme.

— Je ne pouvais rien t'expliquer par télégramme. Même dans une lettre, j'aurais pu difficilement tout te dire... Mon enfant, si jusqu'ici je t'ai caché ton nom, c'est par obéissance aux volontés d'une mourante.

— Ma mère ? interrompit Jean.

— Non. Ta mère est morte lorsque tu n'étais qu'un tout petit bébé. Une sœur, de beaucoup ton aînée, te fut dévouée jusqu'à l'abnégation. Ton père mourut... très brusquement. Aux prises avec des embarras d'argent, il avait eu recours à un homme d'affaires... disons le mot, un usurier. Cet usurier, charmé par la jeunesse et la grâce de ta grande sœur et voyant de quelle tendresse cette jeune fille l'entourait, lui offrit de l'épouser, moyennant quoi il te garantissait, par contrat, la totalité de sa fortune s'il venait à décéder sans enfants; au cas contraire, tu devais bénéficier de la part disponible. Vous étiez dénués de toutes ressources... Ta sœur, refoulant ses répugnances, accepta ce mariage qui assurait ton avenir. Elle ne se doutait point alors de la part qu'eut cet homme à la ruine définitive de votre père, ni de ce qu'était au juste le genre « d'affaires », dont il disait s'occuper. Très peu de temps après son mariage, un hasard -- les plaintes d'un malheureux débiteur reçu par elle en l'absence de son mari -- mit ta sœur au fait de ce qui se passait.

Elle eut peur pour toi, peur de ce que ferait l'usurier de cette sorte de fils adoptif qu'il déclarait déjà vouloir, à l'avenir associer à ses mystérieuses affaires afin, disait-il, de pouvoir, sur ses vieux jours, se reposer. Ta sœur se savait de complexion délicate; elle entrevit qu'en un temps, peut-être prochain, tu te trouverais livré à la seule et redoutable influence d'un individu dont elle découvrait trop tard l'absence complète de loyauté. Il ferait de toi, peut-être, un malhonnête homme... Plutôt que de le permettre, elle préféra, pour ce frère qu'elle chérissait d'une tendresse vraiment maternelle, une existence de pauvreté.

Elle te retira de la pension où son mari t'avait placé. Elle te confia, sous le nom de Jean Didier qui devait dérouter les recherches, à un autre établissement. Peu de temps après elle tomba malade. Elle ne se releva plus. Une servante, sur laquelle ta sœur savait pouvoir compter, était dans la confiance; appelé au lit de mort de ta sœur, je fus, à mon tour instruit de ce grave secret, et je promis, de bien bon cœur je t'assure, avec une vraie joie, de veiller sur toi. Ta sœur possédait une modique somme qu'elle me remit. Je lui assurai que je suffirais ensuite à ton entretien, et je l'eusse fait. Mais la servante dont je t'ai parlé voulut avoir sa part de cette belle et chère action qui consistait à arracher une âme à de pernicieuses influences. Et sachant que le contrat de ta sœur t'assurait, dans l'avenir, la succession de ton beau-frère, cette femme ne voulut pas quitter l'usurier. Elle a continué à le servir, à le soigner jusqu'à la fin. Elle voulait être à portée de te prévenir quand la mort frapperait son maître. Voilà comment j'ai pu te télégraphier d'accourir, et aviser le notaire que l'enfant considéré comme disparu existait et réclamait son héritage.

Jean Didier a écouté, croyant rêver, ne songeant pas, d'abord, à demander le nom de ce beau-frère indigne. Lorsque l'abbé Brémont le nomma, le jeune homme eut un cri d'horreur.

— Lui!... Cet homme qui a aidé le comte de Pasquaville... Mon Dieu!... Mais je le connais.

— Je sais, dit le Père. Tu es allé chez lui, Victoire m'en a prévenu.

— Victoire ?

— La servante.

— Comment m'a-t-elle reconnu ?

— Elle ne t'a jamais perdu de vue. Cette ouvrière à l'air maussade que tu rencontrais ici chaque fois que tu venais, c'est la créature qui te fut si attachée. Je lui écrivais de venir lorsque tu me prévenais de ta visite, ou qu'après une absence, tu m'annonçais ton retour. Jamais elle n'a voulu que je te la nomme. Restée chez M. Taraise, elle croyait mieux obéir au désir de la morte en ne se faisant point connaître de toi. Par elle tu aurais pu, peut-être, sans qu'elle le veuille, te rapprocher de ton beau-frère, il ne le fallait pas.

Maintenant Jean Didier connaît Mme Victoire. Conduit par l'abbé Brémont, il est retourné chez l'usurier. C'était le lendemain des funérailles. Jean n'a pu revenir à temps pour la cérémonie. Des scellés avaient été mis en attendant l'unique héritier de M. Taraise. Car Simon, surpris par la mort, n'a pris aucune disposition... Seul, son contrat de mariage désigne son légataire.

Lorsque, longtemps après le départ du comte de Pasquavelle, Victoire est allée frapper chez son maître et que, n'ayant pas reçu de réponse, elle ouvrit en tremblant, elle eut d'abord, se souvenant des éclats de voix entendus, devant la face convulsée du mort, la pensée d'un crime. Mais le médecin a déclaré le décès naturel. M. Taraise a succombé dans une crise cardiaque. Alors Victoire n'a pas raconté la venue du comte de Pasquavelle. Que la mort ait été provoquée par la colère ou par la frayeur, cela ne suffirait point à faire incriminer le dernier visiteur reçu par M. Taraise. Injurier les gens jusqu'à les faire mourir ne constitue pas un assassinat. Et puis, à quoi bon ! A quoi bon amener les curiosités autour de ce misérable trépassé... On ne pouvait plus rien pour lui, rien, que prier Dieu de lui pardonner.

Toujours en compagnie de l'abbé, Jean est allé se présenter au notaire de M. Taraise, et s'est entendu féliciter, non sans ironie, car la source de

cette fortune a été révélée par l'examen des livres de l'usurier. Et c'est au sortir de l'étude que, voyant le désarroi de son pupille, l'abbé l'a invité à venir chez lui.

Dans le petit parloir où tant de fois Jean était venu chercher du réconfort, il se ranime.

— Dites-moi, supplie-t-il, dites-moi ce que je dois faire de cet argent honteusement gagné.

— En prendre possession, sans hésiter. Puis, à l'aide des notes que tu trouveras dans les papiers de ton beau-frère, réparer, autant que tu le pourras, les injustices commises. Sans doute, tu ne retrouveras pas la trace de toutes les victimes de l'usurier, mais tu feras ce que tu pourras. La fortune, tu l'as entendu, est considérable; M. Taraise l'augmentait sans cesse et ne dépensait presque rien. La part des réparations possibles établie, il te restera le devoir de faire beaucoup de bien avec cet or qui fit tant de mal. Je sais que tu agiras pour le mieux, c'est pourquoi je te déconseille de repousser cet héritage qui, non recueilli par toi, irait à l'Etat. Il n'aura pas, lui, tes scrupules et n'imaginera pas de doter des fondations charitables, par esprit de juste retour.

— Ah! dit Jean, pourquoi ai-je reconquis un nom et une fortune trop tard pour être heureux!

L'abbé Brémont sourit sans répondre.

Il n'a point encore, pense-t-il, le droit de révéler à Jean qu'il est temps pour lui de croire au bonheur.

VIII

Des jours ont passé.

Jean, mis en possession de tout ce qui appartient à M. Taraise, a commencé la revision — qui l'épouvante — des papiers de l'usurier... et voici le dossier de Georges de Pasquavelle.

La lettre convainquant le malheureux de complicité dans l'escroquerie de la jument de courses est jointe aux rapports fournis par les mystérieux

associés, experts en filatures, qu'employait M. Taraise, et dont pas un n'a jugé sage de se faire connaître à l'héritier. Il y a des lettres de Georges de mandant du temps, d'autres concernant ses fiançailles avec Antoinette, où la jeune fille est désignée par des initiales.

Jean Didier lit ces lettres avec une sourde fureur ; il cherche celle qui annonce la conclusion du mariage, peut-être les premiers versements d'argent...

Mais quoi... quoi?... rêve-t-il ?

Le soir tombe, et l'obscurité gagne la pièce. Jean fait de la lumière et revient à son examen. Il est pâle et tremblant. Se peut-il que ces drames se soient passés sans qu'il n'en ait rien su?... Mais qui donc l'en aurait avisé au pays lointain où il était allé distraire sa peine par un travail acharné?...

Les lettres de Georges, des annotations de M. Taraise, des coupures de journaux épinglées aux lettres, apprennent à l'ingénieur, et la ruine de M. Crescent et sa maladie, et aussi que Georges de Pasquavelle a épousé une veuve fort riche, sur la dot de laquelle, ainsi que l'indique un engagement signé du comte, seront versées de fortes sommes en paiement des avances à lui faites.

Ainsi le sacrifice de Jean a été inutile ! Dédaigneux de son bonheur immérité, Georges a eu la lâcheté d'abandonner la fiancée appauvrie... Mais pouvait-il ne pas obéir au maître chanteur auquel le livraient ses imprudences et ses fautes ? Non, peut-être. Le jeune homme enfouit son visage dans ses mains, et songe...

Antoinette que, jalousement, il se représentait épanouie dans un amour heureux, Antoinette a connu l'amertume de l'abandon et les déchéances matérielles ! Le secrétaire de M. Crescent, au courant des imprudences de l'ancien industriel, avait pu constater de graves pertes d'argent et redouter de voir la situation s'aggraver. Mais pour amener cette ruine totale, à quelles folies a donc consenti le père d'Antoinette?... Où sont-ils à présent... Comment vivent-ils ?

« Elle envoyait les travailleuses, se dit Jean. Est-elle aujourd'hui pliée à quelque labeur astreignant,

elle, si peu faite pour lutter contre les duretés de la vie ?

« Pourquoi n'a-t-elle pas crié vers celui qu'elle traitait d'ami ? Par fierté, par méfiance ou par indifférence ?

« Il faut que je les retrouve et que je les aide... il le faut. »

Cette résolution le galvanise. Il lui paraît que, dès aujourd'hui, il va pouvoir percer le mystère du refuge où se cachent les malheureux. Il se redresse, rassemble dans un geste impatient les papiers épars devant lui — tous ceux qui regardent Georges.

« Et si je les livrais, à présent, se dit Jean Didier ; si, moi qui n'ai pas vendu mon silence à M. de Pasquavelle, je faisais usage de ces documents ? Il le mériterait... »

Et il sourit en pensant dans quel émoi ce misérable Georges doit être, s'il sait la mort de l'usurier et ignore en quelles mains sont tombées les preuves de sa vilénie...

Il est facile à Jean de rejoindre M. de Pasquavelle : sa dernière lettre porte l'en-tête d'un des plus somptueux hôtels parisiens. Jean réfléchit un instant encore. Et la pensée lui vient que Georges connaît peut-être l'adresse de M. Crescent ; il se peut qu'il ait tenu à savoir ce que devenait son ancienne fiancée. Bien faible espoir, qui suffit cependant à gonfler le cœur de Jean Didier. Tout de suite son parti est pris — donnant, donnant — que Georges l'aide à retrouver Antoinette, et Jean lui remettra — en les lui jetant à la face avec tout son mépris — ses reconnaissances, lettres, aveux, tout le répugnant dossier d'infamie.

Quelques instants plus tard, un taxi déposait Jean devant l'hôtel cosmopolite où descendent les rois en exil, les marchands de cochons de Chicago et les princesses en rupture de Gotha.

On le fit entrer dans un salon haut comme une cathédrale, avec des boiseries anciennes sur les murs et des amours culbutants aux corniches. Un mobilier ultra-moderne et d'un confort très outremer avait l'air, dans ce cadre, déplacé et opulent à la fois, comme l'aurait été un parvenu dans un authentique palais.

Jean avait mieux à faire que d'examiner le décor baroque. Les yeux fixés sur la porte, il attendait, se demandant quelle serait l'attitude du comte en le reconnaissant. Il lui a fait, à dessein, porter une carte au nom de Simon Taraise, en haut de laquelle il a simplement écrit : « De la part du successeur de ». Il se réjouit d'être venu à l'heure où, lui a-t-on dit, « M. le comte va descendre diner. »

Il est certain que Georges, au vu de cette carte qui, pour lui, contient toutes les menaces, accourra. Il doit lui importer d'évincer ce visiteur malencontreux avant qu'il n'ait pu approcher la comtesse.

En effet, très vite, Jean voit paraître Georges.

Blême, il promène son regard anxieux sur les groupes épars dans le salon. D'où va se dresser le danger?... Il n'en doute pas : le personnage debout au fond de la pièce, et qui le guette, c'est l'ennemi, le « successeur de Simon Taraise ».

D'abord, Georges ne reconnaît pas l'ingénieur. Il a seulement une impression de « déjà vu » qui lui est pénible.

Jean fait un pas en avant ; son visage est mieux en lumière. Alors M. de Pasquavelle se sent mourir d'effroi... Oui, il a peur, lâchement, une peur physique qui lui donne envie de se sauver et lui rompt les jarrets.

Jean Didier venant au nom du successeur de M. Taraise, après les scènes de jadis, c'est le justicier qui va se dresser et sera, Georges en est certain, implacable.

— Je le vois, monsieur de Pasquavelle, vous ne m'avez pas oublié, dit Jean.

— Je... en effet ; j'étais loin de m'attendre...

Ils parlent bas tous deux, par savoir-vivre chez Jean, par frayeur d'attirer l'attention chez Georges.

— Il y a ici un petit salon où nous serons plus tranquilles.

Jean acquiesce du geste et suit le comte qui déjà soulève une portière, pressé d'entraîner son hôte.

— Ah ! soupira-t-il satisfait, il n'y a personne... A cette heure-ci beaucoup de gens sont à table... et moi-même, je... nous...

— Je regrette de vous retarder, mais je ne vous

retiendrai pas longtemps. Je veux vous poser une question... Je viens seulement d'apprendre les événements survenus chez M. Crescent... et votre mariage: mes compliments!

— Ne m'accablez pas, dit Georges.

Il a un accent de douloureuse humilité qui surprend l'ingénieur. Il regarde mieux le comte et voit ses traits tirés, ses yeux las. C'est le masque d'un homme qui souffre.

— Si vraiment vous venez de la part du successeur de M. Taraise, continue Georges, vous... savez peut-être que...

— Vous deviez obéir. Je sais — il attendit un moment et acheva, appuyant:

« Tout! »

Georges recula, comme sous un choc.

— Ah! Je comprends pourquoi vous êtes ici... Un jour — le jour où vous avez accepté de ne pas renseigner An... Mlle Crescent sur mes moyens d'existence, — vous m'avez menacé de me châtier si je manquais à mon serment de changer de vie et de la rendre heureuse. A ce moment-là, vous me connaissiez assez pour faire rompre mon mariage, pas assez pour me déshonorer — légalement. Mais vous voici en possession du secret dont Simon Taraise s'est servi pour me dominer, je le vois à votre attitude... à vos airs de mépris menaçants. Vous venez pour le châtiment promis naguère... Je ne l'attendrai pas. M. Taraise est entré chez moi un matin, à l'instant où je préparais une arme pour me délivrer d'une existence dévastée, — oh! par ma faute, soit! je n'en disconviens pas! — Il m'a détourné du suicide. Il aurait mieux fait de s'abstenir. Cette fois, je dois y recourir, sans rémission. Si je m'étais tué... autrefois, il n'y aurait, du moins, pas eu de larmes versées par ma faute et sur moi... Je n'aurais pas connu Mlle Crescent.

— Ni Mme de Pasquavelle?

— Oh! ne pensez pas que je cherche à vous attendrir en vous parlant de ma femme, je lui rendrais, je crois, un fameux service en la débarrassant de moi avant qu'elle ait eu le temps de perdre ses illusions... et pour ce que m'est la vie aujourd'hui...

— Vous ne vous tuerez pas, monsieur.

— M'en empêcherez-vous?

— Peut-être.

— C'est ce que nous verrons.

— Nous verrons. Mais j'avais une question à vous poser : Savez-vous ce qu'est devenue Mlle Crescent?

— Ah! Je voudrais l'ignorer, gémit le malheureux.

Et Jean fut frappé encore de la sincérité de son accent.

Penché en avant, les coudes aux genoux, les mains tombantes, les yeux fixes, Georges entraîné, raconte comment il a revu Antoinette; il confesse ce qu'a été pour lui ce revoir, quel flot de regret, de remords, l'a submergé... Il parle, parle... oubliant presque à qui il jette ses aveux, et, tout à coup, il s'arrête, éperdu... Il vient de conter sa visite chez l'usurier, sa colère... et il serre les dents sur le secret qui allait lui échapper : la mort de l'usurier provoquée, sinon perpétrée par lui.

Jean Didier a vu son trouble. Il a appris, de la bouche de Vitoire, la venue d'un client dont la fureur l'a effrayée. L'ingénieur secoue la tête et, sans pitié, nettement il affirme :

— C'est un de vos gestes de menace, ce sont vos injures qui ont causé la crise dont M. Taraise est mort. Il est mort devant vous et vous êtes parti, sans bruit, lâchement, comme un assassin.

— Taisez-vous! gronde Georges, taisez-vous... Comment savez-vous cela? Je ne l'ai pas frappé, je le jure.

— Le médecin a conclu à la mort naturelle. Vous ne serez pas inquiété... rassurez-vous.

— Où voulez-vous en venir? Allez-vous être — ou celui qui vous envoie — plus implacable que Simon lui-même?

— Ce qui me surprend, poursuit Didier, c'est que votre ennemi mort, vous n'en ayez pas profité pour reprendre, dans son bureau, les papiers compromettants pour vous.

— Je n'y ai pas pensé... Je ne suis pas un voleur.

— ... Par effraction, corrige, sans pitié, l'ingénieur.

Georges eut un geste las.

— Vous avez le droit de me mépriser. Vous êtes le seul dont je sois contraint de le supporter.

— Et ? ensuite... dit Jean.

— Ensuite, quoi ?

— Vous n'avez pas cherché à vous rapprocher de Mlle Crescent ?

— A quoi bon !... Je disais que vous êtes le seul ayant droit de me mépriser... Mais elle aussi en a le droit... plus que vous. Je ne veux plus la revoir jamais... C'est trop affreusement douloureux pour moi.

— Ainsi, elle est... employée, rue de la Paix, chez Clarisse... Vous ignorez où elle demeure ?

— Oui.

— Bien. Je voulais, si vous aviez refusé de me renseigner, vous y contraindre... Je préfère votre confession spontanée, elle vous gagne ma pitié, monsieur.

— Peut-être plus lourde que votre mépris.

— Je le comprends, et vous félicite de le sentir. Il y a en vous un fond d'honnêteté native que vous devriez raviver. Allons, redevenez un brave garçon ! Je le souhaite. Je vous jure que votre attitude anéantit ma colère. Vous êtes très malheureux.

— Je ne le serai plus longtemps.

— Encore le suicide ?

— Oui.

— Mais non, monsieur. Pourquoi vous tueriez-vous ?

— Pour échapper à un autre tortionnaire. Je donnerais beaucoup pour que ma pauvre Manuela soit épargnée. Qu'elle ignore de quelle façon je suis venu à elle, mentant, jouant une tendresse que je ne peux plus ressentir...

— Mentez-lui encore.

— Vous dites ?

— Mentez-lui, c'est votre devoir, à présent, de la laisser persuadée que votre cœur est tout à elle.

Georges leva sur l'ingénieur un regard où naissait un craintif espoir.

— Je... ne comprends pas... va-t-on augmenter le chantage ?

Jean Didier se cabra.

— Servirais-je d'intermédiaire?... Le pensez-vous?

— Pardonnez-moi! Je suis affolé d'inquiétude. L'ingénieur ouvrit son portefeuille et tendit au comte, une enveloppe.

— Voulez-vous vérifier?... Toutes les pièces que M. Taraise possédait vous concernant, sont-elles bien là?

D'un doigt fiévreux, Georges feuilletait les papiers.

— Ah! ma lettre à Broffmann... et celles à Taraise... et les engagements signés... oui... tout est là...

Jean s'était levé.

— Je n'ai donc plus rien à faire ici. Vous voilà en possession de tout ce qui, découlant d'une première faute, vous obligeait à continuer d'agir en malhonnête homme... Détruisez tout cela.

— Monsieur... quoi? Je n'ai pas payé...

— On vous tient quitte, dit rudement Didier.

• Et sans plus un regard pour Georges que la surprise tenait écrasé, doutant encore, Jean sortit.

IX

— Ah! monsieur l'abbé, vous êtes là... J'avais si peur de ne pas vous trouver!

— J'allais sortir, dit M. Brémont, mais je puis attendre quelques instants. Entre...

Didier suivit le prêtre dans le parloir où Mme Victoire ne vient plus, à présent, puisqu'elle voit librement l'enfant de son cœur, ce petit Jean auquel elle s'est dévouée, et pour qui elle a des entrailles de mère.

Tout en vaquant au soin du ménage, dans l'appartement de M. Taraise dont on lui a confié la garde, il arrive à Victoire de causer à haute voix, elle si peu bavarde! Elle s'adresse à l'ombre de la morte : « Dites, ma chère dame, ma chère défunte,

tout est bien ainsi que vous le vouliez? Êtes-vous contente de votre pauvre Victoire?»

Et lorsqu'elle passe devant la loge de Mme Arsène, bien qu'elle n'ait plus à prendre le courrier de son maître et n'attende aucune lettre désormais, Mme Victoire ne refuse pas de s'arrêter pour répondre aux politesses de la concierge. Celle-ci, à vrai dire, n'en est guère plus avancée; rien dans les réponses, plus souriantes mais toujours plus vagues de Victoire, ne pouvant satisfaire ses curiosités exaspérées. Et M. Arsène, accroupi sur sa table de tailleur, entend encore, après le passage de Mme Victoire, la phrase coutumière : « Il n'y a rien à tirer de cette femme-là !... » Et il répond, invariablement : « Pour sûr ! »

— Qu'y-a-t-il? demanda l'abbé Brémont lorsqu'il eut introduit son pupille. Tu paraiss tourmenté.

— Je suis désolé... J'ai revu Georges de Pasquavelle...

— Ah!

— Je comptais sur lui pour m'aider à découvrir la trace de M. Crescent...

Le prêtre fit un mouvement auquel le jeune homme se méprit.

— Oh! ne croyez pas que je cherche à revoir Antoinette, guidé par l'ancien amour que vous aviez deviné...

— Tu n'as plus, pour cette jeune fille, les mêmes sentiments?

— Je ne suis pas de ceux qui changent. Mais elle non plus, je pense, et son cœur s'était si bien donné...

— Donné à un mirage dont elle a dû reconnaître le mensonge. L'homme qu'elle aimait n'était pas ce misérable, capable d'un lâche abandon...

— Cette lâcheté-là, il ne pouvait plus l'éviter, elle lui était imposée par des lâchetés précédentes... Mais, de toutes façons, oui, ce malheureux n'est pas l'être de noblesse, de loyauté, qu'elle a cru choisir. Seulement, le mépris ne tue pas tous les amours.

— L'amour qui survit à l'estime est, lui-même, bien peu estimable... Je veux croire Mlle Crescent incapable d'éprouver ce genre d'amour.

— N'importe. Je vous jure que je désire la retrouver sans arrière-pensée égoïste, seulement parce que je voudrais pouvoir, de quelque façon, adoucir, pour elle et son père, les difficultés de la vie.

— Bien, bien.

— Pourquoi souriez-vous, monsieur l'abbé?... Vous ne me croyez pas...

— Mais si ! Je souris, parce qu'il me plait de te voir ces dispositions généreuses. Donc, tu as vu le comte de Pasquavelle. Que t'a-t-il dit ?

— Laissez-moi d'abord vous avouer que j'ai été vers lui plein de rancune. Je m'étais muni de tout le dossier que gardait contre lui ce misérable Taraise et qui tenait M. de Pasquavelle en esclavage. J'allais le trouver, décidé à le faire chanter... oui, parfaitement. Je m'étais promis, s'il me taisait ce qu'il pouvait savoir sur son ancienne fiancée, de le menacer d'un scandale, afin de le contraindre à parler. Il a vu Mlle Crescent employée dans un magasin de modes... Et je lui ai remis les papiers dont dépend son honneur. Mais je vous assure qu'il m'a fait une telle pitié que, n'eût-il rien pu ou rien voulu me dire, je les lui aurais rendus quand même, ne tût-ce qu'afin de ne plus entendre parler de cette loque, ni retrouver son nom.

— Ensuite ? interrogea le prêtre.

— J'ai été à l'adresse du magasin de modes. Mlle Crescent y est inconnue.

— Ah ! M. de Pasquavelle t'aurait donc menti ?

— Non. Il n'eût certes pas inventé le récit de cette rencontre dont il est sorti bourrelé de remords et de regrets. Il les avoue avec une honte douloureuse qui plaide en faveur du misérable.

— Alors comment expliques-tu...

— Mlle Crescent a été vraiment occupée chez cette Clarisse — c'est le nom de la modiste. — Mais on ignore son identité. « Nous avons eu, m'a-t-on appris, une essayeuse, amenée par une de nos employées en congé, et qui nous a dit se nommer Antoinette. Notre employée répondant d'elle, nous avons accepté l'incognito que cette jeune fille paraissait vouloir garder. Elle a quitté brusquement le magasin l'autre jour, étant souf-

frante, et n'a point reparu... » J'ai alors demandé l'adresse de l'employée qui s'était portée garant d'Antoinette. J'ai couru chez elle. Mais, pas plus que Clarisse, elle ne connaît l'essayeuse, qu'une autre ouvrière lui a recommandée. — « Vous comprenez, monsieur, me dit-elle, j'avais besoin de mon congé tout de suite, et je ne l'obtenais qu'en fournissant ma remplaçante. On voulait une blonde, jolie, ayant de la branche, quoique pour un chapeau... Mais l'ensemble influe sur le jugement de la cliente, sans qu'elle s'en doute... Quelqu'un m'a parlé de cette demoiselle Antoinette... je lui ai fait dire de se présenter, et, pour décider la patronne, je lui ai dit que je répondais d'elle... Je ne risquais pas grand'chose. Elle n'allait pas emporter la caisse, bien sûr. Le voulant, on ne le pourrait pas... Le caissier est là pour un coup... Alors, voilà. Je regrette... »

« Impossible de remonter jusqu'à la première personne qui a connu Mlle Crescent. Imaginez-vous de quelle inconséquence, de quelle insouciance, font preuve ces petites... Recommander une jeune fille dont elles ne savent rien!... »

— Elles savent son besoin de gagner sa vie, et cela leur suffit. C'est la franc-maçonnerie des travailleuses.

— Que faire? demande Jean. Je pensais que vous, monsieur l'abbé, pourriez interroger vos paroissiennes... Parmi toutes les ouvrières que vous dirigez, il y en aura une, peut-être, qui aura entendu parler d'Antoinette.

— Oh!... Cela se pourrait... je verrai.

— Pourquoi cette hésitation, monsieur l'abbé? Blâmez-vous mon désir de retrouver M. Crescent?

— Ton désir de retrouver M. Crescent, dit l'abbé en souriant avec une indulgente ironie, me paraît au contraire tout à fait louable.

— M'aidez-vous?... Je vous confesse que je m'explique mal votre air de raillerie. Vous me voyez triste, anxieux... J'étais habitué à puiser près de vous plus de réconfort.

— Allons, allons, ne nous irritons pas. Je t'aiderai, je te le promets. En attendant, tu vas m'accompagner auprès d'un malade.

— Moi... auprès d'un malade?

— Mais oui... Rien n'est meilleur pour nous distraire de nos peines que de nous intéresser aux peines d'autrui.

— Monsieur l'abbé, vous savez quelque chose...

— Quelque chose?

— Jamais, non, jamais, je ne vous ai vu cette expression... malicieuse...

— Une expression malicieuse, moi! et l'abbé Brémont eut un bon rire bien franc.

— Et vous riez! Moi qui vous ai vu parfois sourire, je vous vois rire pour la première fois.

— Les enfants rient de bonheur... et les hommes sont toujours un peu des enfants.

— Vous êtes très heureux, — plus heureux que d'ordinaire, — pourquoi?... Que se passe-t-il?

— Un coup de Providence qui semblerait tout à fait extraordinaire aux gens qui n'ont pas coutume de remarquer combien cette divine Providence est habile à amener les événements les plus imprévus, lorsqu'ils nous sont utiles.. M'accompagnes-tu?

Jean Didier acquiesça d'un geste indifférent. Il était trop absorbé par ses préoccupations pour ne pas céder, sans discuter, au désir de l'abbé Brémont. Aller ici ou là que lui importait. Quant à espérer se distraire de son chagrin par la vue de la peine d'un autre, non, il ne l'espérait pas.

— Nous pouvons, dit l'abbé, lorsqu'ils se trouvèrent dans la rue, nous rendre à pied chez mon malade, nous sommes à deux pas.

Ils marchaient côte à côte, de la même allure rapide, le prêtre ayant gardé la vivacité d'allure de la jeunesse. Il interrogeait Didier sur les affaires de M. Taraise. Où en était-il de ses recherches parmi tant de dossiers, la plupart indéchiffrables pour les non initiés? Jean donnait des noms, des chiffres, et racontait son émotion en découvrant la signification tragique d'une croix tracée au bas de certains de ces dossiers, parfois barrant une seule traite impayée. Cette croix désignait le suicide du « client » désespéré. Quelques-unes de ces victimes de l'usurier avaient écrit pour demander grâce, et leurs lettres suppliantes parlaient d'une femme,

d'une famille, qui méritaient d'être épargnées. Alors, Jean Didier prenait les adresses : des pauvres créatures, endeuillées quelquefois depuis bien des années, recevaient, surprises, n'y pouvant croire, un avis du notaire de M. Taraise, les priant de passer à son étude, afin de recevoir une somme « à titre de restitution ». Elles n'obtenaient du notaire, plein d'admiration pour l'acte de Jean Didier et fidèle aux ordres du jeune homme, aucun éclaircissement. Chaque fois, le cœur de Jean s'allégeait un peu. Mais d'autres « protégés » de M. Taraise n'étaient désignés que par des initiales, ou leur adresse avait été biffée. Que faire, alors, pour réparer ?

— Restituer à d'autres malheureux, c'est d'une justice incomplète, disait l'ingénieur.

— Sans doute, approuvait le prêtre, mais c'est la seule qui soit en ton pouvoir ; ta conscience n'en peut réclamer d'autres et Dieu voit ta bonne volonté.

— Tout cela est triste, soupirait Jean.

— Nous y voici, dit tout à coup le prêtre. Et il s'arrêta devant une maison au couloir obscur ouvrant entre deux boutiques ; l'une de mercière, à la vitrine de laquelle s'érigeaient, sur des champignons, des chapeaux d'une laideur maniérée. Dans l'autre, un charbonnier aux dents éclatantes riait au milieu de sa poudreuse et sombre marchandise.

— C'est là, répéta le prêtre. Il paraissait hésiter maintenant, et regardait Jean d'un air anxieux.

— Je ne sais pas si j'ai raison... En somme, les surprises ne sont pas toujours bonnes. Peut-être ferais-je mieux de te mettre au courant et de prévenir là-haut...

— Où me menez-vous ?

Une idée folle traversait l'esprit de Jean, lui donnant le vertige. Ce malade, cette surprise, les réticences de l'abbé Brémont...

— Eh bien... commença le prêtre.

Mais il ne savait que dire, et se reprochait à présent de n'avoir pas, dès le retour de Jean Didier, appris au jeune homme ce qu'il savait sur M. Crescent. Quels vains scrupules l'ont retenu...

et d'où vient qu'aujourd'hui ces mêmes scrupules n'ont pas arrêté, sur ses lèvres, l'imprudente invitation à l'accompagner qu'il a spontanément faite à Didier ?

L'abbé se gourmandait lui-même... Pour en finir, sans savoir très bien ce qu'il dira là-haut et comment on l'accueillera, il ordonne au jeune homme :

— Attends-moi ici un moment... je viendrai te chercher.

Et il commence l'ascension du raide escalier avec un élan qui l'essoufflera bientôt.

— Chez qui allez-vous ? demanda Jean Didier, élevant la voix.

La concierge sortit de sa loge, regarda qui montait et, reconnaissant un visiteur quotidien, elle salua, amicalement.

— Bonjour, monsieur le curé, vous montez chez M. Pierre ?... Il est là, comme de juste, le pauvre monsieur...

Et tournée vers Jean, indécis de ce qu'il devait faire, elle interrogea :

— Monsieur demande ?

— Ce monsieur m'attend, cria de loin l'abbé.

— Ah ! bien.

Elle avait envie d'inviter le jeune homme à entrer dans sa loge ; mais je ne sais quoi dans le visage de Jean retint ses politesses. Elle jugea que le monsieur, — d'ailleurs fort bien de sa personne, — avait dans les yeux quelque chose de pas trop aimable.

En réalité, c'est de l'angoisse que Jean a dans le regard. Il a si bien cru, à l'hésitation soudaine du prêtre, qu'il allait se trouver en face, par un de ces « coups de la Providence » dont a parlé l'abbé Brémont, de ceux qu'il désespérait de revoir !..

Mais la concierge, d'un mot, a brisé ce rêve : « Vous allez chez M. Pierre... » Qui est-ce M. Pierre ? Pourquoi l'abbé, après avoir voulu le lui faire connaître, y a-t-il brusquement renoncé ?

L'abbé monte, le souffle court, moins parce qu'il gravit trop vite les étages que parce que son cœur bat d'une façon inusitée.

« Quel enfantillage ! Quel enfantillage ! »

Il se gronde avec sévérité.

« J'ai agi, se dit le bon abbé, comme aurait agi Clotilde, ou quelqu'une de ces étourdies... Ai-je perdu la tête, dans une circonstance aussi grave?... Ah! mon Dieu! »

Cette exclamation, l'abbé la fait à haute voix, et il ajoute :

« Pour compliquer encore! »

— Monsieur l'abbé! Dans cet escalier obscur, je voyais mal qui montait.

— Mademoiselle... Mademoiselle... Vous sortiez?

— Une course, tout près, je vous rejoins dans un moment. Mon père sera si heureux de vous voir!

— Vous sortez... vous... allez descendre?

— Voulez-vous que je remonte avec vous, monsieur l'abbé?

— Eh bien! non, non, pas du tout... Au contraire, descendez vite... Allez, allez, mon enfant!

— Qu'a-t-il? se demande Antoinette, tandis que l'abbé, avec un entrain renouvelé, poursuit la montée.

« C'est, pense le bon Père, encore un coup de cette chère Providence, miséricordieuse aux maladroits. Je ne savais plus comment me tirer de là... Ces jeunes gens vont se rencontrer tout naturellement, et les choses s'arrangeront d'elles-mêmes. »

Didier est sorti. Il fait les cent pas sur le trottoir. Comme il repasse devant le couloir, un bruit de pas sous la porte le fait se retourner, ... et il reste cloué sur place, les genoux fauchés, tandis qu'Antoinette, frappée de stupeur, s'immobilise. elle aussi.

— Mademoiselle... Mademoiselle Crescent!

— Monsieur Didier!...

Ils se rapprochent, tout pâles, leurs mains se serrent.

— Je n'ai appris que ces jours-ci, murmura Jean... Oh! Pourquoi n'avoir pas écrit?

— Nous avons honte de nos malheurs, dit Toinon, nous nous sommes cachés... Nous avons même quitté notre nom; nous ne sommes plus que M. et Mlle Pierre. Et tenez, en vous voyant là, mon premier mouvement a été de fuir...

— Me fuir, moi ! Pourquoi ?

— C'est vrai, dit-elle doucement, vous êtes l'ami qu'il nous faut, vous qui savez ce qu'est l'abandon et avez dû lutter pour le pain quotidien !... Vous souvenez-vous de notre première causerie, un peu confiante, dans mon petit salon rose ?... Hélas ! Que de catastrophes depuis !

Elle secoua la tête, ses yeux se remplissaient de larmes.

— Je sais, dit Jean.

Il avait mis dans son accent toute sa pitié et, sans qu'il le voulût, toute sa tendresse.

— Il y eut un silence.

— Qui donc, demanda-t-elle, vous a tout raconté ?

— Ce serait bien long, ou plutôt ce sera bien long à vous expliquer, mais je le ferai ; car, maintenant que je vous ai retrouvée, vous n'allez plus vous échapper... ou me défendre de vous voir.

— Non, dit-elle, avec un sourire, cela me ferait trop de peine... et je pense que mon père sera heureux de vous retrouver. Devant vous, pas plus que moi, il ne rougira de notre pauvreté. Mais vous allez lui rappeler tant de souvenirs heureux ou malheureux... Je crois qu'il vaut mieux que je le prépare à votre venue.

— Et moi, dit Jean, je crois qu'il s'y attend et qu'à cette minute même, l'abbé Brémont est en train de lui parler de moi.

— Le connaissez-vous ? Est-ce lui qui vous a amené ?

— C'est lui... sans me dire qui était « Monsieur Pierre », à qui il voulait me conduire... Arrivé ici, il n'a plus voulu me laisser monter. Je l'attendais.

— Ah ! Je m'explique son embarras en me rencontrant dans l'escalier. Il a prévu que, descendant, j'allais vous trouver là... Ce bon abbé... Le bon « Père » comme dit Clotilde... Mais vous ne connaissez pas Clotilde.

Elle riait. Un peu de sa gaieté d'autrefois éclairait son visage.

— Ah ! dit Jean, que je suis heureux !

— Moi aussi, je suis contente... C'est bon, allez, un ami, quand on croyait n'en plus avoir au

monde... Mais puisque vous pensez que l'abbé Brémont a parlé de vous à mon père, montons, voulez-vous?... Ah! notre chez nous d'aujourd'hui ne ressemble guère à celui que vous avez connu.

Jean Didier aurait voulu répondre :

« Dans votre luxueux hôtel, je ne voyais que vous; ici, je ne verrai que vous encore, ainsi rien pour moi ne sera changé. »

Mais il ne pouvait rien dire de semblable.

X

Nous sommes ligotés dans un réseau de conventions et de convenu qui transforme parfois en problème insoluble des choses qui seraient toutes simples, si l'on pouvait les traiter dans le monde comme dans le peuple, « à la bonne franquette ».

Jean Didier, enrichi par l'héritage de son beau-frère, retrouvait, ruinée, la jeune fille qu'il aimait. Il n'avait qu'un désir, la faire sienne et entourer de bien-être et de douceur son père infirme qu'il se sentait disposé à chérir comme l'eût fait le plus tendre des fils. Depuis la surprise de sa première visite, il retournait chaque jour chez les Crescent, où on l'accueillait avec une joie non dissimulée. Qu'attendait-il donc pour dire à cette Toinon délicieuse : « Je vous aime, soyez ma femme » ? Quel scrupule l'arrêtait ? La pensée meurtrissante qu'Antoinette ne l'aimait pas; que, incapable d'un bas calcul pour elle-même, elle ne se résoudrait à ce mariage que par raison, par dévouement filial, afin de donner à son père des soins et du confort. Ah ! comme il aurait préféré pouvoir offrir — et de quel cœur il l'eût fait — une part de cette fortune inattendue à M. Crescent, laissant à Toinon le libre choix de son avenir ! Mais ce geste qui lui serait facile deviendrait une offense pour Antoinette.

Il s'en révoltait ouvertement devant l'abbé Brémont :

— Quelle sottise ! Si je dis à une jeune fille : « J'ai pour vous autant de respect que d'affection. Je ne veux qu'une chose, votre bonheur ; laissez-moi le faciliter en partageant avec vous un argent dont je ne sais que faire. Je ne vous demanderai, en échange, rien que d'être persuadée que je vous suis bien profondément dévoué. » En disant cela, je commets une inconvenance. Tandis qu'en déclarant à cette même jeune fille : « Je sais que vous ne m'aimez pas, mais, comme vous êtes pauvre, vous n'avez pas le droit de choisir ; moi qui suis riche et qui vous aime, je m'achète du bonheur, en vous épousant. » Si je lui tiens ce langage odieux, le monde m'approuve et la jeune fille elle-même serait dans son tort en se fâchant. C'est absurde.

— Il se peut, répondait le prêtre. Tu es bien, toi-même, absurde un peu de chercher tant de complications. Je suis persuadé que Mlle Crescent a beaucoup de sympathie pour toi... peut-être plus...

— Oh !

— Mais oui. Et puis tu l'as aimée riche et inaccessible, tu lui restes fidèle à présent qu'elle est dénuée de tout... Il y a bien là de quoi toucher un cœur comme le sien.

— Mais précisément elle ne sait pas que je l'ai aimée autrefois ; elle pensera que je ne lui offre de l'épouser que par compassion pour sa pauvreté.

— Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, que de subtilités ! gémit l'abbé. Tu erres en disant qu'Antoinette ignore qu'autrefois tu l'aimais ; il est fort probable qu'elle s'en était aperçue : les femmes découvrent toujours ces vérités-là.

— Oh ! non, je jouais trop bien la comédie de l'amitié.

— Parlons-en ! Tu ne m'as pas trompé longtemps avec ta comédie, et tu l'auras trompée, elle, moins longtemps encore.

— Ah ! si j'en étais sûr, soupirait le pauvre garçon.

« Seigneur, priait l'abbé Brémont, vous avez amené cet enfant au port, comme par la main ; les plus remarquables coïncidences l'ont rapproché de cette jeune fille, et, vous voyez... Aveugle, il se

débat contre le bonheur que votre bonté lui a préparé. Il faudra encore un miracle pour décider ce récalcitrant... Faites-le, Seigneur; les miracles vous coûtent si peu! »

XI

Ce jour-là, comme Jean Didier gravissait l'escalier des Crescent, il croisa Clotilde. Maintenant, il connaissait les voisines secourables d'Antoinette et les aimait pour l'affectueux appui qu'elles prêtaient aux isolés. Et puis, n'est-ce pas cette petite Clotilde qui a eu l'idée de parler de « Mademoiselle Pierre » à l'abbé Brémont ?

Il la salua gaiement, elle lui répondit avec feu :

— Oh ! monsieur, c'est vous... Quelle chance !

Pour une liseuse de feuilletons, le rôle de ce beau jeune homme dans l'existence de la « Princesse déguisée », ne faisait aucun doute. Elle s'étonnait seulement de voir traîner en longueur le dernier chapitre du roman. Ses auteurs préférés l'ont accoutumée à des procédés différents. Alors que, pendant 25.000 lignes, les plus petits événements s'étirent, rebondissent, se compliquent, à croire que ni les héros ni le lecteur n'en sortiront jamais, il suffit, au contraire, de quelques alinéas pour tout débrouiller ; et, dans un vertigineux rapprochement des faits les plus improbables — quoiqu'é prévus — sans avoir eu le loisir de se rendre compte de ce qui s'est passé, l'héroïne est au pinacle, le fourbe écrasé, le vieillard consolé et le lecteur satisfait.

Eh bien ! on y est à ce dernier chapitre où il ne manque plus que d'être heureux : qu'attend donc M. Didier ?

Tout à l'heure Mlle Antoinette est venue trouver Clotilde, et la petite a cru que c'était pour lui annoncer la bonne nouvelle. Pas du tout ! Qui le croirait ?... Maintenant qu'ils ont un ami si riche,

les « voisins » sont toujours aussi misérables... Et Antoinette s'est résignée à un dernier sacrifice... celui qui lui coûtait tellement qu'elle a préféré, avant de s'y résigner, servir d'« essayeuse chez Clarisse » ! Elle a résolu de se séparer du seul bijou conservé, le pendentif de perles roses... C'est le dernier cadeau que lui a fait son père, et il représente, pour elle, un jour de grand bonheur confiant — le jour de ses fiançailles... — Bien que tout ce qui lui rappelle ce misérable Georges ne lui soit qu'amertume, elle a tenu à garder ce bijou. Et voici qu'il faut le sacrifier aussi... simplement pour vivre, pour payer le loyer, pour se nourrir...

Mais, Antoinette a pensé à un moyen terme : le Mont-de-Piété. Elle aura moins d'argent que si elle vend ce bijou, mais il restera sa propriété et elle pourra le reprendre plus tard... qui sait !

« Le Mont-de-Piété ! » Ce mot épouvante Antoinette... Et quelles démarches doit-on faire ? Comment se présenter ? Elle l'ignore, et, rouge d'humiliation, elle s'est décidée à le demander à Clotilde, qui y est allée, comme elle le dit, « en des jours de dèche ». Mais Clotilde n'a pu supporter l'idée que sa chère « princesse » irait « là-bas » et, spontanément, elle s'est offerte pour porter le bijou à la place d'Antoinette. Avec quelle gratitude Antoinette a consenti !

— Tout de même, a dit la petite, si j'étais vous... C'est moi qui, plutôt que de... enfin, je ne sais pas, moi, il me semble...

Elle n'a pas osé achever sa pensée : « Moi, si j'étais vous, au lieu d'aller chez « ma tante », je confierais à M. Didier que les temps sont durs. Ça lui montrerait qu'il devrait se dépêcher un peu de vous refaire riche. »

Non, évidemment, l'arpète ne se risquerait pas à donner ce conseil à la « princesse » ; mais elle est certaine que si M. Didier savait la vérité, il « arrangerait tout ça ».

Si bien que, se heurtant à lui dans l'escalier, elle n'hésite pas une minute et se jette au combat.

— Venez, dites, monsieur, redescendez un

peu... faut que je vous cause... C'est rapport à Mlle Antoinette.

Et elle se hâte, en des phrases diffuses, d'expliquer comment, n'ayant plus à vendre que cet objet auquel elle tient tant — Antoinette le lui a dit, un jour, en le lui montrant, ainsi! — cette pauvre demoiselle l'envoie au Mont-de-Piété!

— Mais faudra pas dire que je vous l'ai raconté, hein, monsieur?

Elle sort l'écrin de son sac et, faisant jouer le ressort, le tend au jeune homme. Jean Didier s'appuie à la rampe, si ému que ses mains tremblent. Il se revoit, écrivant follement l'inutile aveu... Il s'est demandé souvent si Antoinette l'a découvert. Et puis il a oublié ce geste d'adieu dans lequel il a laissé son cœur. Il a dit à l'abbé : « Antoinette n'a pas su! », mais si elle a lu, elle sait.

Il soulève le fond de velours, une blancheur de papier lui apparaît. — L'écrin a gardé son secret!

Sans réfléchir, il dit à Clotilde, à la fois effrayée et ravie :

— Laissez-moi ce bijou... Vous avez bien fait de m'avertir... Oh! comme vous avez bien fait!

— Ne m'attirez pas des affaires! supplia Clotilde.

Mais il ne l'entend plus. Il monte comme un fou les marches quatre à quatre...

A son carillon, Antoinette vint ouvrir.

— Vous! C'est vous qui sonnez de cette façon... Y a-t-il le feu?

Elle rit. Et Jean se met à rire aussi. Et puis sa gorge se serre et, précipitamment, il enfouit l'écrin dans sa poche.

— Entrez donc... Père, c'est M. Didier.

Pour Antoinette, Jean est resté « Monsieur Didier », bien quelle sache à présent l'histoire de sa vie. Le jeune homme a prié l'abbé Brémont de la lui apprendre; et l'abbé, de sa propre initiative, a dit aussi comment, mis en possession de son héritage, Jean s'efforçait de réparer libéralement le mal commis par son beau-frère. « Seulement ne lui en parlez pas, » a recommandé l'abbé qui redoute les reproches de son pupille. Et ni M. Crescent, ni Antoinette n'y ont fait allusion devant Didier;

mais leur affection pour le jeune homme a grandi de toute l'estime que leur inspire cette loyauté généreuse. Antoinette, une fois de plus, a pensé : « Si je l'avais aimé, au lieu d'aimer Georges... » Mais à présent qu'elle a retrouvé l'ami jadis dédaigné, elle se défend de songer à ce qui aurait pu être. Une gêne lui en vient et elle s'efforce de se convaincre que Didier ne fut jamais épris d'elle. Toinon tient à se le persuader avec la rage que nous mettons parfois à nous affirmer ce qui peut nous faire le plus de peine, probablement par crainte d'une déception trop dure si nous nous permettons d'espérer.

Vains efforts ! tout dans l'attitude de Didier le trahit. C'est un fort mauvais comédien. M. Crescent, pas plus que sa fille, ne s'y trompe ; mais lui, sans en laisser rien voir à Antoinette, loin de repousser le beau rêve, l'accueille et le caresse. Ah ! que le bon Dieu lui accorde cette ultime joie qui le dédommagera de toutes les souffrances passées, voir Antoinette heureuse !

» Cette pensée fait que l'infirmes accueille le jeune homme avec un élan de plus en plus marqué. Il se demande, comme Clotilde, ce qu'attend l'ingénieur pour déclarer ses intentions. Que la pauvreté d'Antoinette puisse faire hésiter le jeune homme, M. Crescent ne le redoute pas. Il connaît trop la noblesse d'âme de Jean Didier.

Gaiement aussi, il attaqua Jean sur sa façon inusitée de mettre en branle la sonnette.

— On dirait — Antoinette a raison — que vous sonnez le tocsin.

— Le tocsin ? Non... mais le carillon de fête, j'espère. Je veux dire... Ah ! monsieur Crescent, ne me répondez pas que je suis fou, que vous ne voulez pas...

— Expliquez-vous, mon cher garçon. Vous voici dans une agitation inquiétante.

Mais l'infirmes souriait, croyant comprendre.

— Mademoiselle !... Antoinette ! Ecoutez-moi... Mon Dieu, je suis monté en courant, persuadé que j'allais vous dire aisément ce qui m'étouffait et qu'enfin je me décide à avouer... Et je ne peux plus... je n'ose plus... Mais je n'ai pas besoin de

parler. Tenez, voici l'écrin qu'emportait Clotilde.

— Comment ! s'écria Antoinette.

— Que signifie ? demande l'infirmic.

— Ah ! vous ne saviez pas, monsieur ?... Alors, J'aurais dû... Ma foi, tant pis ! Je suis trop bouleversé pour être habile... Mademoiselle Antoinette, j'ai arraché cette boîte des mains de votre petite voisine. Je l'ai reconnu, ce bijou... je l'ai vu une fois... vous rappelez-vous le jour où M. Crescent vous l'offrit ? C'était un jour affreux pour moi — celui où je vous quittai. — Il y avait un adieu que je voulais vous laisser et que je devais taire, je l'écrivis... Et follement, comme un amoureux de comédie, j'ai caché cet aveu là... dans l'écrin. Je n'espérais pas que rien serait changé si vous le découvriez... peut-être même avais-je l'espoir que vous ne le verriez jamais, je ne sais plus... j'étais éperdu, comme aujourd'hui, et il fallait que je crie ma peine. Antoinette, le petit billet est resté caché là, nul ne l'a découvert, je viens de l'y retrouver... je ne l'ai pas relu, mais je me souviens de ce qu'il contenait. Prenez-le. Si je l'écrivais aujourd'hui, je n'y changerais rien.

Elle avait ouvert l'écrin, cherchant la cachette. Jean Didier, très pâle, la regardait. Antoinette a pâli aussi, ses mains tremblent. L'infirmic, les yeux brillants de larmes heureuses, attend le mot d'une énigme qui ne lui fait plus peur.

Antoinette lit à mi-voix :

« Je vous aime à en mourir. Je pars et vous emporte en moi, comme le rêve unique d'un bonheur qui n'est pas pour moi — et que je pleurerai toute ma vie... »

Elle leva vers Didier un visage rayonnant.

— Vous vous trompez, dit-elle, si vous écriviez aujourd'hui ce billet, il faudrait le refaire presque tout entier... Les premiers mots seuls seraient vrais... peut-être ?

— Toinon !

Il tendait les mains. Elle les prit et attira le jeune homme vers M. Crescent.

— Mes chers petits, soupira l'infirmic, j'ai tant espéré cette heure !

— Père, murmura Antoinette, dites-lui ce que

je veux qu'il sache bien, c'est que, du passé, aucun regret en moi n'est demeuré et que si j'ai pleuré, c'est de m'être trompée d'amour...

XII

Mlle Clo, ayant vu disparaître Didier, était restée piquée sur une marche d'escalier, en proie au plus violent émoi.

« Savoir, monologuait l'arpète, si c'était pas la gaffe de tout raconter à ce monsieur... Où donc j'avais la tête, pour oser ce coup-là?... Qu'est-ce qui va arriver maintenant? »

Il lui venait l'envie de se sauver et, en même temps, le désir de rester pour connaître le résultat de son audace.

Ecrasée par le poids de sa responsabilité, Clotilde prit le parti de se laisser tomber, assise sur la marche, les jambes allongées devant elle, les bras ballants. Elle ne se releva même pas en entendant monter quelqu'un, et elle vit surgir devant elle l'abbé Brémont stupéfait.

— Ma petite Clotilde, qu'est-ce que vous faites là?

— Ah! mon père, quel bonheur que ça soit vous... Vrai, aujourd'hui, il en passe du monde dans notre escalier...

— Êtes-vous souffrante?

— Non. Pourquoi? Ah! parce que je suis là, par terre... C'est l'émotion... Je vous demande pardon, monsieur l'abbé.

Elle se releva.

— Faut que je vous dise... J'ai fait une chose... une chose... J'ai trahi Mlle Antoinette... Oui, mon Père... Ah! pour son bien.

— Hein?

Elle se confessa.

— Dites, mon père, conclut-elle, j'ai eu tort?

— En principe, grandement tort.

— Ah! Mon Dieu...

— Mais, de fait, grandement raison.

Et l'abbé continua de monter, sans plus s'occuper de Clotilde, ahurie.

Elle le suivit de loin et, quand il fut entré chez « Monsieur Pierre », elle attendit sur le palier, prête à disparaître dans son logis, comme une souris dans son trou, à la moindre alerte.

Le temps passait, la porte restait close.

Ah ! surprendre ce qui se passait, ce qui se disait là !

Des pas s'approchèrent, et Clotilde, soudain, distingua son nom.

— Cette petite Clo, disait Didier... c'est à elle que je devrai mon bonheur...

Alors, bravement, l'arpète cogna à la porte, ce qui était sa façon. Antoinette ouvrit. Jean était près d'elle.

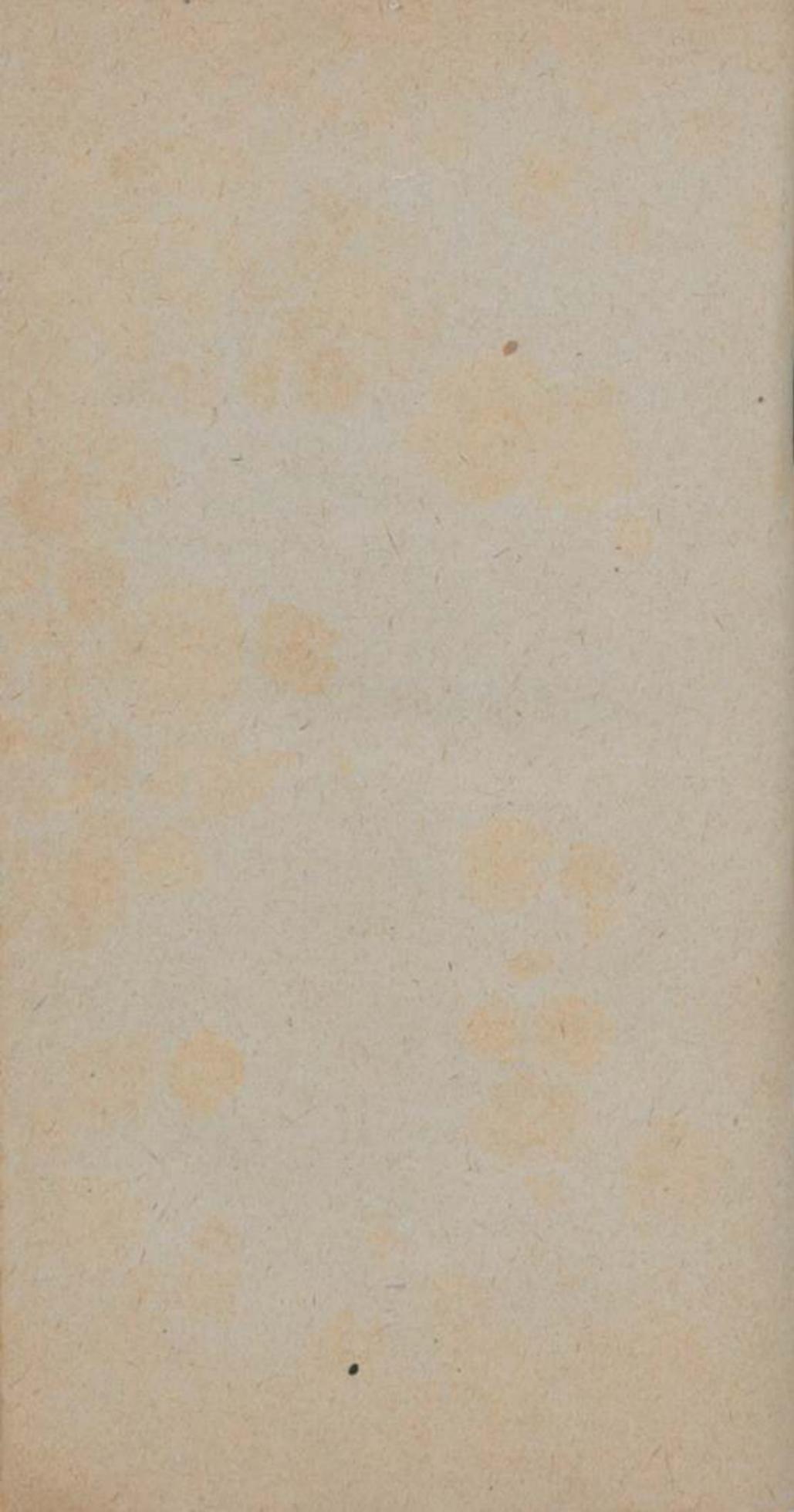
— Mademoiselle, dit avec aplomb l'arpète, je viens savoir si vous êtes très fâchée.

— Il y aurait de quoi, fit sévèrement la jeune fille.

Puis elle éclata de rire, prit Clotilde par les épaules et l'embrassa.

FIN





VOULEZ-VOUS APPRENDRE LA COUPE

Sans aucun dérangement, sans grande dépense,
et par une méthode simple et pratique ? suivez les

COURS DE COUPE des Patrons Français Echo

I. — POUR LES PARISIENNES

LEÇONS PARTICULIÈRES, 6, Rue de l'Isly (8^e Arr.)
près de la gare Saint-Lazare (Métro et Nord-Sud : Saint-Lazare)

Allez visiter notre maison : nous vous donnerons tous les renseignements qui peuvent vous intéresser, cela vous est facile car la rue de l'Isly, qui donne rue du Havre et rue de Rome, se trouve près des Grands Magasins. Métro : Saint-Lazare et Caumartin ; Nord-Sud : Saint-Lazare ; Tramways : tous ceux qui passent à la gare Saint-Lazare ou boulevard Haussmann.

Le cours le mieux installé de Paris, au centre de tous les moyens de communication : Métro et Nord-Sud. Donne l'enseignement le plus complet et le plus pratique aux Dames et aux Jeunes Filles qui désirent apprendre le métier de coupeuse ou qui veulent confectionner elles-mêmes leurs toilettes. Diplôme après examen. Travail assuré à la maison.

II. — POUR LES PROVINCIALES

COURS DE COUPE PAR CORRESPONDANCE

Le plus complet et le plus clair de tous. Trente leçons. Huit mois d'enseignement. Chaque semaine, une leçon nouvelle est envoyée à l'élève, par poste, à domicile. Un travail à faire lui est indiqué comme exercice d'application. Elle envoie son travail au professeur, qui le lui retourne *rectifié et corrigé*. La supériorité de notre Cours de Coupe provient de ce qu'il est :

- a) Le plus clair**, grâce aux figures explicatives qui accompagnent le texte des leçons ;
- b) Le plus moderne** parce qu'il suit sans cesse la mode dans les exercices pratiques qu'il donne à exécuter ;
- c) Le moins cher.**

Abonnement au cours complet (30 leçons, 8 mois) : **125 fr.**, payables soit en une fois par mandat, soit 25 fr. au moment où l'on souscrit l'abonnement ; 25 fr. un mois après le commencement du cours ; 25 fr. par mois ensuite pendant trois mois, jusqu'au complet acquit du prix de 125 fr.

Nous sommes à la disposition de nos Lectrices pour leur procurer tous renseignements complémentaires qu'elles pourraient désirer. Pour s'abonner, écrire à **M. ORSONI, 7 rue Lemaignan, Paris (XIV^e)** :

Monsieur,

Veillez m'inscrire pour un abonnement au Cours de Coupe par correspondance. Je vous envoie ci-joint 25 francs et je m'engage à payer 25 francs par mois jusqu'à versement total de 125 francs, prix du Cours complet en 30 leçons, tous frais compris.

Les clientes qui désirent payer en une seule fois peuvent envoyer un mandat de 125 francs.

Donner son nom et son adresse très complète et très lisible.

La femme élégante et d'esprit pratique achète :

Chaque semaine :

Le PETIT ÉCHO de la MODE

Paraît partout le Mercredi, 16, 18, 20 pages, 0 fr. 20 le numéro.

ABONNEMENT :

Un an : France. . 10 fr. Six mois : France. . 5.50
» Étranger, 13 fr. » Étranger, 7 fr.

Chaque mois :

La Véritable Mode Française de Paris

Paraît le 1^{er} de chaque mois, 30 pages, 0 fr. 75 le numéro.

ABONNEMENT :

Un an : France, 9 fr. 50 ; Étranger, 10 fr.

Chaque saison :

L'Album des Patrons Français pour Dames

L'Album des Patrons Français pour Enfants

60 pages, dont 26 en couleurs.

Chaque album, 2 fr. 50 ; Franco, 2 fr. 75

Chaque année :

L'ALBUM SPÉCIAL DE LINGERIE

60 pages, dont 10 en couleurs, 2 fr. 50 ; Franco, 2 fr. 75

Adresser commandes et mandats à M. ORSONI, Directeur,
Administrateur, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV^e).